This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

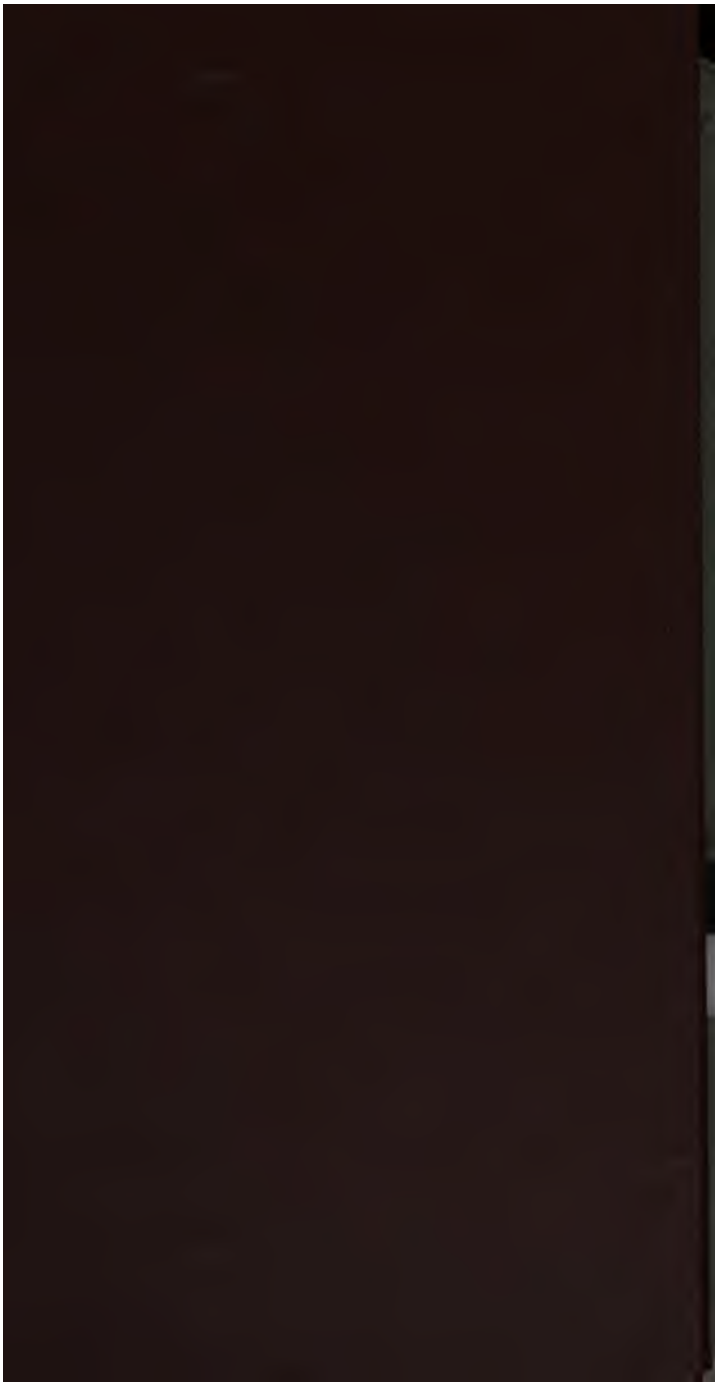
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`



Vat. Fr. II B. 411.

Vet. Fr. II B. 411.

Caraccioli, L. A. de. —

L'ESPRIT
DE
CARACCIOLI.

Vet. Fr. II. B. 111

L'ESPRIT

DE

MONSIEUR

LE MARQUIS

CARACCIOLI.

A LIEGE, & *ſe vend*

A DUNKERQUE,

Chez J. L. De Boubers,

Libraire, rue de l'Égliſe.

M. DCC. LXIII.

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
31 JUL 1956
OF OXFORD
LIBRARY

PRÉFACE.

DANS le ſiecle léger & pernicieux de la Philoſophie, Monſieur le Marquis CARACCIOLI a immortaliſé ſes talens en les conſacrant à la Religion de nos Peres. Ces Ouvrages ne reſpirent que cette douce & conſolante piété, bien capable de ranimer le cœur du Chrétien ébranlé par les ſarcaſmes de la Philoſophie. On trouve dans toutes les productions de ce dévot Ecrivain, ces traits de lumieres, qui éle-

vent l'ame vers le ſouverain bien : c'eſt toujours le Dieu de la Clémence & de la Vérité, qu'il peint dans des nuages de fleurs ; & c'eſt en enſeignant à l'homme l'art profitable de vivre avec lui-même, qu'il lui découvre ſa véritable grandeur.

Comme les Oeuvres de M. CARACCIOLI forment dix Volumes, nous croyons honorer ſa mémoire, en ramaſſant dans un ſeul les plus beaux traits de ſon eſprit, & les morceaux les plus intéreſſans de ſes productions. Ce choix précieux ſera le tréſor de ſes penſées : & le

Lecteur, avec ce ſeul Ouvrage, pourra ſe paſſer des dix autres Volumes, dont certain Libraire, trop jaloux de ſa fortune, a fait un objet conſidérable d'encre & de papier.

L'ESPRIT
DE
CARACCIOLI.

LA JOUISSANCE DE SOI-MÊME.

L'AME.

L'AME toute indiviſible qu'elle eſt, paroît ſe diviſer au gré de nos ſenſations & de nos volontés. Elle n'a pas beſoin de matiere pour penſer, vouloir & douter; & lorſqu'elle ſemble ſe diverſifier en mille modifications différentes, ſon eſſence toujours ſimple, n'en peut être altérée. Qu'elle eſt ſublime, cette eſſence! bien différente de celle des corps, qui ne ſe forment que par le concours des cauſes ſe-

condes, elle ſort immédiatement des mains de Dieu, comme le rayon du ſoleil. Oui, l'exiſtence de notre ame ne doit rien aux créatures, comme ſa durée n'a rien de commun avec le temps. Le temps eſt une ſucceſſion d'être, l'ame eſt un être permanent. Le temps fait croître & dépérir, l'ame ne s'altere, ni ne s'augmente. Le temps imprime des rides ſur tout ce qui végete & reſpire; l'ame ne prend jamais ni forme ni couleur. Sitôt qu'elle exiſte, ſon exiſtence ſe fixe ſur le point immuable de l'éternité, & là, comme d'un Trône inacceſſible aux révolutions & aux viciſſitudes, elle produit ſans s'épuiſer, elle ſe multiplie ſans ſe diviſer, elle varie ſans changer. Le ſein de nos meres a beau paroître l'offuſquer, il ne ſauroit ternir ſa ſubſtance. Toujours penſante & toujours capable de vouloir & d'aimer, elle ſe replie ſur ſoi-même, lorſqu'elle ſe ſent obligée de ménager des organes encore trop délicats pour pouvoir la ſeconder. Elle ne fait paſſer à travers, ni réminiſcence, ni deſir, ſe contentant de concentrer au fond de ſoi-même l'idée de l'être en général.

Tel eſt l'état de notre enfance qu'on croit ne pouvoir expliquer ; telles ſont les raiſons qui captivent l'ame, & qui l'empêchent d'agir. On la voit cette ame imiter le cours du ſoleil. D'abord ce n'eſt qu'un nuage épais qui ſemble répandu ſur toute notre raiſon, juſqu'à ce que quelques lueurs pareilles à l'aurore annoncent que notre eſprit va ſe débrouiller. Bientôt les rayons percent, & l'ame comme la lumiere, enfante un jour merveilleux, c'eſt-à-dire, notre vie raiſonnable, qui, après avoir eu ſon orient & ſon midi, va ſe perdre en apparence, pour renaître dans un autre hémiſphere.

L'ame ſe trouve unie à une petite portion de terre qu'on nomme corps, & que dans un crâne, comme dans ſon laboratoire, elle fait ſes plus belles opérations. C'eſt là que l'ame tenant ſon conſeil & concevant pluſieurs idées, les recueille en ſilence pour former des doutes ou des raiſonnemens, pour enfanter des deſirs ou des projets qui tantôt dilatent le cœur, & tantôt le reſſerrent. L'ame doit ſe ſervir de fibres, de muſcles & de nerfs

pour faire transpirer ses opérations, & entrer en société avec les hommes, tandis qu'elle n'a besoin que de ses pensées les plus intimes & de ses desirs les plus secrets pour communiquer avec Dieu.

Notre corps organisé comme il est, renferme des merveilles supérieures à la construction même du Firmament; je sais que son anatomie passe avec raison pour le plus riche chef-d'œuvre de l'univers: mais je sais aussi qu'un pur esprit agissant à travers des organes matériels, & paroissant emprunter son être d'une oreille, d'une langue, ou d'un œil, humilie la raison humaine & la déconcerte.

Notre corps composé de cinq sens, devient une espece de crible, s'il est permis de s'exprimer ainsi, à travers lequel tous les objets illicites s'efforcent de pénétrer jusqu'à notre ame; & nos oreilles & nos yeux allant pomper le venin de tous les êtres corrompus, viennent ensuite nous rapporter cette pernicieuse moisson, comme la chose la plus propre à satisfaire & à flatter. Ce sont des abeilles qui, en apportant leur miel, dardent leur aiguillon.

L'ame doit alors se tenir en garde, & se faire un rempart des vérités éternelles, capables d'absorber tout mouvement & toute sensation contraire au bon ordre.

Elle doit se replier sur soi-même, & mettre à la chaîne les passions qui frémissent. Autrement le monde que nous portons en nous, & qui paroît masqué sous le voile de la chair qui nous environne, devient un chaos où la mémoire, l'imagination & la volonté vont se confondre avec les sens & les humeurs, brouiller nos idées, corrompre nos desirs, & nous arracher à nous-mêmes, pour nous porter par-tout où la cupidité regne. Nous ne sommes plus alors les maîtres de nous arrêter, & dans une rétrocité de pensées & de sensations qui devroit établir l'harmonie, nous ne sentons plus qu'un corps tyran qui captive tout notre être.

Notre corps forme un voile épais entre Dieu & nous, les affections charnelles nous rappellent sans cesse à la terre : mais lorsque le voile se déchire, l'ame alors délivrée de toute impression matérielle, ne sent plus que celle de Dieu.

Posséder son ame, c'est jouir de soi-même, c'est se rendre indépendant des plaisirs & des honneurs, c'est se mettre dans la position de se trouver, étant seul, aussi-bien & même mieux qu'en compagnie; c'est s'entretenir avec ses pensées; se suffire enfin & se fixer dans le bonheur.

Tout ce que nous admirons sur la terre n'étant pas digne de notre amour, & la terre elle-même ne méritant pas plus d'attention qu'une feuille de papier qui peut se déchirer à tout instant malgré les brillantes figures & les diverses couleurs dont elle est embellie, nous ne devons véritablement estimer que notre ame, quel honneur d'être homme, & n'entrevoir dans notre humanité que l'ouvrage & l'action d'un Dieu tout-puissant.

L'univers n'est qu'un squelette, quand nous en levons le vernis & l'écorce; & ses grandeurs, ses trophées de gloire, ses arcs de triomphe ne sont que des beaux catafalques. Il n'y a que l'ame au milieu de ces illusions, qui nous retrace la vérité, qui en soit réellement l'empreinte,

& qui mérite les hommages que nous avons par malheur rendus jusqu'ici aux objets de nos passions & de notre vanité.

Il y a tant d'alliage en nous-mêmes, que nous ne sommes pas ordinairement nous, mais une ombre de notre ame, & encore cette ombre va-t-elle se confondre avec les ténebres de nos sens & de nos passions. Nos pensées semblent n'être point à nous, car nous vivons beaucoup plus dans les autres qu'en nous-mêmes. Nous ne connoissons que par les définitions qu'on nous donne, la différence du bon sens & de l'esprit; & nous ne savons jouir ni de l'un ni de l'autre. Le *soi-même* paroît un être imaginaire, parce qu'on n'habite point avec soi. On veut être tout corps, & rien de plus, on veut des richesses, & non des vertus; on veut enfin parler, & ne jamais méditer.

TAYLOR INST. OXFORD

JOUIR DE SOI-MÊME.

LEs hommes qui ne ſe replient jamais ſur eux-mêmes, n'ont que des paſſions colorées, quand ils vous montrent des vertus, car les paſſions ſortant de notre cœur comme des étincelles d'une fournaiſe, on ne peut les éteindre qu'en deſcendant en ſoi-même. Notre cœur lorſqu'on le conſulte, & lors qu'on s'étudie, devient un creuſet où chaque paſſion s'épure avant de ſe produire.

Combien d'hommes dont la vie ſe paſſe à flatter leurs paſſions! on ne voit en eux que les triſtes mouvemens d'un automate, qui, privé de toute raiſon, devient tout ce qu'on veut. Le caprice fait leur loi, la volupté leur bonheur.

Nos deſirs plus impétueux que les flots de la mer, qui ne paſſent pas leurs bornes, n'ont tenté depuis le péché qu'à ſortir de l'ordre: ils ſe ſont promenés dans l'univers, pour y ſaiſir tout ce qui pouvoit nuire à notre ame.

Le cœur en captivité chez presque tous les hommes, n'a plus la force de s'élever vers le Ciel, son élément & sa fin, & par une malheureuse servitude qui fait honte à l'humanité, il devient terre, comme la terre même qu'on foule aux pieds. Le cœur, né pour être libre, ne jouit de ce privilege que lorsqu'il rend à Dieu : c'est donc nuire à sa liberté & même la détruire, que de le détourner d'une pente si naturelle.

Le cœur est un labyrinthe inexplicable, où l'ame s'égare en mille détours différens ; un alambic, où se filtre l'amour le plus légitime, ainsi que le plus criminel, un laboratoire, où l'esprit va raffiner ses pensées, & leur donner cette grandeur qu'on nomme héroïsme, un flux & reflux de desirs, qui rendent en quelque façon, l'homme immense ; un réservoir où l'on puise à toute heure des espérances & des craintes ; un volcan, d'où s'exhalent tantôt des flammes & tantôt des vapeurs, un abyme, dont on ne peut trouver le fond ; un vif-argent, qui échappe lorsqu'on veut le sonder.

LES SENS.

NOs Sens ſont des gardes poſées par le Tout-Puiſſant même, qui ne doivent laiſſer parvenir juſqu'à nous que des ſemences de vertu. Mais combien ne nous apportent-ils pas de poiſons dangereux! l'ame a beau réclamer ſes droits de Souveraine, on l'étouffe, & ſes miniſtres deviennent ſes maîtres & ſes tyrans.

Malgré la baſſeſſe des ſens en comparaiſon de l'eſprit, il n'y a rien de plus magnifique que leur exercice, lorſqu'ils agiſſent chez un homme qui jouit de ſoi-même. On le voit concourir au véritable plaiſir de l'ame, & ne lui repréſenter toutes les parties de cet univers que comme les images de la Divinité. On les voit ſoumis & attentifs au moindre ſignal, obéir ſcrupuleuſement à la raiſon, & ne ſe répandre dans le commerce des créatures qu'avec une diſcrétion étonnante. On les voit ſe défier d'eux-mêmes, & n'oſer hazarder aucune démarche, qu'après avoir

écouté l'ame, leur oracle & leur guide. Les passions se taisent alors, & l'homme demeure immobile au milieu de la tempête.

LA LIBERTÉ.

LA Liberté, depuis la corruption de la nature, étant effectivement inclinée vers le mal, moins on la réduit en acte, & moins l'on s'égare. L'homme qui commet une faute, cesse d'avoir la liberté de cœur & d'esprit. Il se surcharge de remords, dont il ne peut plus se débarrasser ; & s'il n'a point de ces remords, il n'en est que plus enchaîné.

La Liberté comme la sagesse, doit toujours calculer & avoir, pour ainsi dire, les jettons à la main, & en évaluer les conséquences. On voit combien ils valent. Mais on s'imagine qu'en changeant de position, on se trouvera plus à son aise, quoique, lorsqu'on est bien, on doive s'y tenir, *le bien* souvent n'ayant pas de plus grands ennemis que *le mieux*.

La vraie maniere d'être libre & par conſéquent heureux, conſiſte plutôt à ſe concentrer en ſoi-même & à ſe rétrecir, qu'à ſe répandre & à ſe produire à la façon des Grands. Tous les accidens fâcheux nous rejettent ordinairement vers nous-mêmes, & ſi nous n'y avons pas une retraite agréable, nous n'y trouvons ni cette liberté, ni cette paix qui forment le vrai bonheur & la félicité, qui devroit être dans nos propres penſées, nous demeure inconnue, tandis que nous cherchons hors de nous ſon fantôme & ſon ombre. On ceſſe d'être libre, lorſqu'on ſent l'effort qu'on fait pour le devenir. L'effort nuit entiérement à la liberté.

Cependant on ne jouit de ſoi-même que parce qu'on eſt libre, d'où il faut conclure qu'il y a peu d'hommes libres dans l'univers. Le monde n'eſt qu'une vaſte priſon, qui renferme une foule de captifs; & ils ne font que ſecouer leurs chaînes, lorſqu'il nous étonnent le plus par leurs exploits.

DE DIEU.

C'EST en jouiſſant de ſoi-même que l'on conſidere la Divinité. On tremble en la définiſſant, & on l'aime en l'adorant. Loin de la chercher au milieu des globes lumineux, on le cherche dans ſon propre cœur, perſuadé que Dieu a beaucoup plus d'intimité avec l'ame qui ne doit pas périr, qu'avec des aſtres qui s'éclipſent. Tandis que les Poëtes interrogent les arbres & les fontaines pour avoir des réponſes du Dieu qui nous a faits, on oublie ces créatures muettes & impuiſſantes, pour n'écouter que le cri de l'ame; cri qui tend naturellement à Dieu, qui l'annonce & qui, beaucoup mieux que le ſpectacle du monde entier, nous le fait entrevoir & ſentir.

La belle école que celle de notre ame, lorſqu'on l'interroge loin du tumulte des ſens & des paſſions! que ne nous dit-elle pas de Dieu, dont elle eſt la vive image! notre ame, ne pouvant être ſa lumiere à

elle-même, ne peut s'éclairer que par le ſecours de l'intelligence ſuprême. Aucun des corps qui nous environnent, ne peut nous éclairer, nous ne recevons de clarté au milieu de nos ténebres que de Dieu même.

Nous croyons ſouvent Dieu loin de nous, tandis qu'il agit ſans ceſſe en nous. On ſe contente d'avouer un Dieu Créateur, & on ne fait point attention à tout ce que ſa main inviſible opere dans notre propre cœur. Nous reſſemblons à ces voyageurs, qui voguent ſouvent dans l'immenſité d'une mer, ſans en connoître ni le nom, ni l'étendue. Nous ſommes dans l'immenſité de Dieu qui nous vivifie, & nous ne le ſavons pas.

Notre ame toute pure n'exprime que Dieu. Notre intelligence eſt une lumiere qui nous le fait entrevoir : notre volonté, un deſir qui nous le fait ſouhaiter, notre conſcience, un cri qui nous le rappelle, notre eſprit un ſouffle toujours ranimé par ſon influence, & une image toujours rétracée par ſes bontés.

LA VÉRITÉ.

LA vérité devroit être pour tous les hommes une étoile fixe, capable de les éclairer; mais elle n'eſt qu'une comete, qui tantôt ſe cache & tantôt apparoît; & de même que les cometes cauſoient autrefois de la terreur, la vérité nous épouvante & nous allarme. Nous ſommes nés pour la vérité, & nous ne pouvons ſouffrir ſon abord. Les figures, les paraboles, les emblêmes ſont toujours des ornemens néceſſaires pour qu'elle puiſſe s'annoncer; & ſoit qu'on craigne qu'elle ne découvre trop bruſquement le défaut qu'on voudroit cacher, ou qu'enfin elle n'inſtruiſe avec trop peu de ménagement, on veut, en la recevant, qu'elle ſoit déguiſée. Étrange miſere de l'homme, qui n'oſe voir en face ce qu'il ne peut s'empêcher d'aimer.

DES MŒURS.

LEs Mœurs d'or qui caractériſoient nos peres ne ſe trouvent plus que dans le cœur d'un petit nombre de ſages, & encore ſont-ils obligés de faire leur apologie, comme ſi l'on devoit ſe juſtifier d'être homme de bien. Depuis que nos paſſions ont oſé s'ériger en vertus, le monde n'eſt que l'école d'une morale traveſtie. Il ſemble qu'on ait fait un pacte de ſe tromper mutuellement, & de détruire la probité. On n'en voit plus effectivement que quelques apparences, qui ſont plutôt le fruit d'une éducation qu'on ne ſauroit entiérement oublier, que l'envie même de paroître vertueux.

Les mœurs farouches ne ſont ſouvent que le fruit d'une ſageſſe mal-entendue. Le Sage avec un front toujours dérídé, rend la vertu précieuſe à tous ceux qui la voient : ſa préſence & ſes diſcours ne reſpirent que la candeur ; & cette candeur toujours riante gagne les cœurs.

DES PRÉJUGÉS.

LE Préjugé eſt le contraſte du jugement, puiſqu'il anticipe la réflexion. Il faut avouer que la précipitation de penſer, ainſi que celle de parler, ont des ſuites bien funeſtes, & que le ſage, qui ſait ſe mettre à l'abri de ce double inconvénient, mérite le ſurnom d'heureux. Il tourne & retourne ſa langue avant de converſer, & il conſulte ſon ſens intime avant d'opiner. Il a appris que la nature a ſon maſque, la ſcience ſes obſcurités, le monde ſes artifices, le mérite ſes ennemis; & conſéquemment il ne ſe décide & ne prononce qu'après avoir bien approfondi. Il leve l'écorce de chaque objet, & il voit que c'eſt être inſenſé que de juger au premier coup d'œil. Eh! où en ſerions-nous, ſi nous ne conſultions que nos yeux? le Soleil tourneroit là.

Les Préjugés d'un homme iſolé peuvent aiſément ſe détruire, mais lors qu'ils ſont réduits en ſyſtêmes dans une

ſociété qui ſe forme pour les accréditer, il n'y a plus de remede.

LA LECTURE.

ON ne lit bien que lors qu'on lit des choſes ſolides, que lors qu'on en fait la nourriture de ſon eſprit & de ſon cœur; on ne lit bien, en un mot, que lorſque la lecture perfectionne le goût, réforme les mœurs, & nous rend plus amateurs de la vérité. On ne ſauroit croire combien il eſt facile de s'égarer au milieu des lectures qu'on juge les plus utiles. L'eſprit ſe ſurcharge d'une multitude d'idées qui l'offuſquent, & qui ne lui donnent pas le loiſir de ſe replier & de ſe voir. On n'a plus de penſées que celles d'autrui, & l'on ſe fait une ſorte d'eſprit qui n'eſt point à ſoi. Ces intempérances de lecture ſont d'autant plus à craindre, quelles empêchent l'ame de digérer ſes penſées, & que la méditation, qui doit être la premiere trituration, s'altere & ſe perd inſenſiblement. L'eſprit d'une perſonne qui ne

ſait que des dates & des faits, n'a rien de plus merveilleux que la page d'un livre. Il ne reçoit qu'une impreſſion toute groſſiere, entiérement ſemblable à celle que le papier a reçue, il n'y a point de différence.

DE LA RÉPUTATION.

IL eſt de la réputation comme des loteries, on y gagne, ou l'on y perd, ſouvent ſans ſavoir pourquoi. Le fourbe paſſe tous les jours pour honnête homme, & l'ignorant pour un Docteur. La réputation n'eſt pour l'ordinaire qu'un vernis que le caprice applique ſur celui-ci plutôt que ſur celui-là. La louange où le blâme ne changent pas l'eſſence de notre être. Le ſage ne regarde le public que comme un eſſaim de moucherons qui piquent & qui bourdonnent : il s'ouvre la vaſte carriere de l'éternité, & il voit ſur le champ les hommes & leurs diſcours aller ſe perdre dans ce profond abyme.

Si nous rapprochons les choſes de la

vérité, nous verrons qu'en louant la plupart des Héros, on dégrade la raiſon & on avilit la vertu. Notre lumiere intérieure feroit éclipſer à nos yeux tant de phoſphores qui nous éblouiſſent, ſi nous avions ſoin de la regarder.

Un homme qui cherche à ſe faire un nom dans le monde, ne paroîtroit qu'un fou qui paſſe ſa vie à écrire de toutes parts quatre ou cinq ſyllables, & qui tâche inutilement de les dérober à la mort. Mais on a beau travailler à ſe faire une réputation univerſelle, le ſage ne ſauroit prodiguer ſon ſuffrage, & perçant au-delà des plus belles apparences, il va dans l'intérieur le plus caché étudier l'homme, avant de ſe déterminer à prononcer ſur ſon mérite.

Nos noms doivent être écrits dans le Ciel même, & non ſur cette miſérable terre, qui n'eſt qu'une tablette auſſi futile que le papier.

L'HISTOIRE.

L'HISTOIRE du monde n'eſt pas le tableau qui fait plus d'honneur à l'humanité : l'homme n'y paroît pour l'ordinaire que ſous des couleurs affreuſes. Ce flux & reflux d'événemens qui tantôt obſcurcit l'univers, & tantôt l'embellit, nous prouve l'inſtabilité des choſes périſſables ; & notre acharnement à nous aggrandir, à tyranniſer & à nous corrompre. On voit les hommes d'âge en âge, ſe donner en ſpectacle comme des ambitieux, des impoſteurs & des voluptueux.

Quiconque lit un ſiecle, les a preſque tous lus. Les paſſions ne font que le répéter, & ſitôt qu'elles ſe heurtent, ſe briſſent & s'anéantiſſent, l'intérêt les reproduit, & les fait reparoître ſous des formes nouvelles. Quelques fertiles que nous ſoyons en projets, en découvertes, en ſyſtêmes & en malice ; nous ne ſommes pas inépuiſables. Bientôt nous ne faiſons que

copier, ſouvent ſans le ſavoir, ceux qui nous ont précédés. Dieu, en créant l'univers, a formé une chaîne d'hommes, dont tous les anneaux ſe reſſemblent, & ſoit que certains hommes s'annoncent comme uniques & comme incomparables, on trouve leur portrait.

DE L'HÉROÏSME.

IL n'y a qu'un pas du conquérant au tyran, l'héroïſme eſt toujours limitrophe du brigandage. L'héroïſme eſt une vertu machine qui ſe monte & ſe démonte par reſſorts. La plupart des hommes ne ſont point à eux, lorſqu'ils remportent une victoire. Leur cœur, qui devroit être alors parfaitement tranquile, va ſe mêler avec tant d'intérêts, qu'on auroit honte de le montrer à découvert. Un guerrier n'eſt ſouvent qu'un perſonnage de théatre qui joue un rôle forcé, & qui n'eſt pas plus héros, qu'un acteur eſt Roi parce qu'il en prend les habits & qu'il en contrefait la dignité. Le véritable héros ne brave jamais la mort,

c'eſt le comble de la folie de braver un événement ſi ſérieux, mais il l'attend partout, il ſe rend en conſéquence où ſon devoir le demande, & là, il fait le ſacrifice de ſa vie à ſon Prince & à ſa Patrie. Loin de rire à l'exemple de l'inſenſé ſur le coup déciſif de ſon éternité, il le regarde comme le plus grand motif qui doive l'engager à demeurer au milieu du fer & du feu.

DES PHILOSOPHES.

SANS doute la Philoſophie devroit conduire l'homme à jouir de lui-même, puis qu'elle eſt l'amour de la ſageſſe : elle devroit lui apprendre à regler ſon eſprit & ſon cœur, & à concentrer en ſoi cette portion de félicité que la Providence nous offre, & qu'il ne s'agit que nous approprier. Mais les hommes victimes perpétuelles de leurs ſens, s'imaginerent qu'en s'établiſſant autant de centres, ils alloient jouir pleinement d'eux-mêmes. Ils ſe perſuaderent que

la vanité les rendoit autant de Dieux, & qu'à force de publier qu'ils étoient grands, ils le ſeroient en effet. Étrange folie! tout bonheur s'évanouit, ſitôt qu'il dépend du jugement du public.

La Philoſophie ne plaît aux hommes qu'autant qu'elle flatte leurs paſſions. Auſſi l'ont-ils envoyée dans le Ciel arranger les planettes, & en méſurer les mouvemens, de maniere qu'ils l'occupent toujours le plus loin d'eux qu'il eſt poſſible. L'Aſtronome penſe aux Aſtres, le Phyſicien à la nature; mais le Philoſophe à ſoi.

Ce ne ſont ni les diſputes, ni les veilles, ni une longue étude qui rendent l'homme Philoſophe, c'eſt la jouiſſance de nous-mêmes. Le Philoſophe ou l'homme jouiſſant de ſon être eſt celui qui, parfaitement ſatisfait d'être bien avec ſoi, demeure inſenſible aux rapports, aux louanges, aux mépris, & immobile au milieu de l'agitation du ſiecle; c'eſt l'homme qui n'eſtime d'amis que ceux dont les vertus ne doivent pas périr, qui, par la force de ſa réflexion, ſait ſuſpendre

pendre les effets de la douleur & du plaisir ; l'homme qui sent son ame plus que toute autre sensation, qui se voit en Dieu, & qui voit toute l'étendue intelligible dans son immensité, tous les temps dans son éternité, & tous les nombres dans son infinité.

Savoir posséder son ame en paix est l'art du Philosophe. Toutes les connoissances & tous les talens qui nous tirent hors de nous, ou qui disputent au dedans de nous, sont à redouter. Le mérite solide aime beaucoup mieux se trouver seul, orné d'une ame simple, pure & pacifique, que de se sentir surchargé d'une science présomptueuse & turbulente.

Les Philosophes au milieu du plus grand tumulte n'écoutent que le cri de leurs consciences, ils font de leurs cœurs un cabinet impénétrable aux rapports, aux médisances, aux disputes & aux vanités. C'est là qu'ils se retirent & qu'ils vont chercher des réponses de la Divinité, lorsqu'on vient bourdonner à leurs oreilles des maximes contraires à la rai-

ſon ou à la probité. Ils vont & viennent ces Philoſophes, comme des hommes ordinaires dont on ne s'apperçoit pas, & ſouvent le monde n'eſt pas digne de les poſſéder. Toujours au-deſſus des Cieux, & toujours courbés vers la terre en apparence, il méditent les choſes les plus ſublimes, dans le temps même qu'ils diſcourent le plus ſimplement; ils regardent les jeux & les plaiſirs, mais d'un regard de pitié; & ſi la bienſéance les empêche de parler, ils n'en penſent pas moins. Ils poſſédent tellement leurs ames & leurs cœurs qu'ils en jouiſſent malgré toute la ſéduction d'un monde qui voudroit leur ravir : ils n'abandonnent jamais qu'une apparence d'eux-mêmes au ſiecle & à ſes uſages, réſervant pour eux la totalité de leur être.

LE MONDE.

LE Monde qui paroît au premier coup d'œil le ſpectacle le plus brillant, n'eſt qu'un triſte théatre, où chacun ennuie les autres pour ne pas s'ennuyer ſoi-même. Les ſcenes n'y varient que pour montrer des vices différens, & les applaudiſſemens ne s'y donnent qu'aux richeſſes & à la fatuité. Il n'eſt queſtion que de bien nourrir le corps, de le bien vêtir & de le bien ſoigner. L'ame n'eſt qu'un nom qu'on prononce ſimplement par habitude. On déraiſonne, ſi l'on oſe parler.

Chacun roule dans un Monde plein de ſoucis, d'embarras, de paſſions & d'intrigues, & chacun roule en ſoi un Monde tout ſemblable à celui-là. Les ſens repouſſent l'ame & l'ame repouſſe les ſens. Tout eſt piege au milieu de nous, tout eſt embûche, tout eſt déſordre. Nous vivons en inſenſés, nous agiſſons comme des frénétiques, nous nous réjouiſſons en bêtes.

Le Monde ne ſe conſidere que comme un être chargé de faire les honneurs de la matiere ; il en parle ſans ceſſe, il ſe pâme à la vue de ſes couleurs & au ſon de ſon harmonie, comme ſi ces choſes ne ſubſiſtoient pas dans notre ame.

Sages ſeulement dans les diſcours, Philoſophes dans l'inutilité des converſations, peuple dans tout le cours de notre conduite, toujours éloquent à décrire le monde, & toujours plus vifs à l'aimer, nous perdons notre vie au milieu d'une étrange diſſipation. Le Monde eſt une terre de malédiction où les plaiſirs mêmes portent avec eux leurs épines & leur amertume. On ne trouve au milieu du Monde que des Roſeaux agités des vents. Quelque feu d'artifice ſous le nom de bel eſprit, qui, après avoir répandu quelques étincelles, laiſſe tout dans l'obſcurité, on n'y ſent qu'une demie raiſon qui voudroit jargonner, mais que l'uſage des modes & des jeux viennent entiérement étouffer.

Le Monde s'éblouit des dignités, les honneurs du Monde ne ſont rien aux yeux

du ſage. Quelques branches d'un futile laurier, quelques cordons rouges ou noirs, quelque croix d'or ou de diamans, quelques étendards plus ou moins flottans, ſont le ſignal ordinaire des grandeurs. Quelques grains de matiere ainſi modifiés pourroient-ils éblouir le ſage. Non ſans doute, il fait abſtraction de tout cet éclat, qui pare les inſectes même, qui les rend rouges ou bleus, & il va démêler le fat & l'ignorant par-tout où il eſt. Il juge celui qui deſire d'être grand pour jouir de ces honneurs, auſſi ridicule que celui qui ſouhaiteroit de devenir moucheron pour avoir des ailes dorées.

Ce Monde eſt un fleuve rapide rempli de petits tourbillons qui nous conduiſent de l'un à l'autre dans un tournoyement continuel, juſqu'au gouffre énorme qui engloutit enfin nos projets, nos plaiſirs, nos eſpérance; & telle eſt la vie & la fin de preſque tous les hommes.

DE LA SOCIÉTÉ.

L'ESPRIT s'égare au milieu des caprices & des goûts, des vertus & des vices, des paroles, des ris, des ridicules & des modes, des joies & des chagrins qui composent la Société, qui la mettent en mouvement, & qui la rendent enfin le spectacle le plus curieux & le plus important. Chacun doit un tribut à cette Société, selon son rang & ses facultés. Elle est une mer immense où les moindres ruisseaux viennent aboutir, un corps que tous les membres doivent servir. Nous sommes autant de veines & d'arteres qui lui portent le sang le plus pur; & de même qu'on voit dans chaque homme une multitude de branches ou de canaux qui retentissent jusqu'à la tête, on apperçoit dans la Société un nombre infini de personnes dont les pensées & les actions tendent au bien public.

Si la Société savoit observer ses loix, rien ne seroit plus beau que sa politique.

Les enfans écouteroient leurs peres, les femmes aimeroient leurs maris, les serviteurs obéiroient à leurs maîtres, les jeunes gens respecteroient les vieillards, on ne mépriseroit personne, on se chériroit mutuellement du fond du cœur; on prêteroit sans intérêt, on soulageroit les malheureux; & chacun se tenant à sa place, exerceroit son talent, & ne parleroit que des choses qu'il connoît: on ne verroit point la Bourgeoise faire la Princesse, l'ignorant s'ériger en docteur; tout seroit vrai, & tout seroit merveilleux.

On peut présumer combien la jouissance de soi-même est nécessaire pour entretenir l'harmonie de la Société. Les passions débordent, que parce qu'on ne sait pas se contenir. Comment un monde composé d'hommes vivra-t-il dans l'ordre, si chaque homme est déréglé? Nous ne portons au milieu de nos freres que les vices qui dominent en nous, & parce que nous ne connoissons point de subordination au dedans de nous-mêmes, où l'ame n'est pas plus maîtresse que les sens,

nous voulons être pareillement anarchiques dans la Société ; nous voulons traiter les sciences selon notre caprice & mépriser les suffrages de ceux qui, par leur érudde & leur capacité, peuvent & doivent nous instruire ; nous voulons décider de la Religion, & secouer le joug qu'elle nous impose ; nous voulons égaler par notre luxe les souverains mêmes, & confondre toutes les conditions. La Société dès lors n'est plus qu'un brigandage, & nous ne sommes que des perturbateurs de la tranquillité publique. Nous ressemblons à ces tremblemens de terre qui bouleversent les Cités, & qu'on rédoute avec raison, comme des fleaux cruels.

Peu de personnes connoissent la nature de ses devoirs envers la Société ; car, ou on la confond avec un public bisarre, & alors on ne lui doit que des grimaces ; ou on la regarde comme un être de raison, & alors nous ne lui devons rien. Mais le Philosophe, qui va toujours au fait, voit la Société où elle est, & il la juge digne de tout son hommage & de toute son attention.

La Société eſt un corps où chaque membre doit avoir ſa fonction. Si les Grands deviennent peuple, & ſi le vulgaire s'éleve au plus haut rang, c'eſt la main qui veut faire la fonction du pied, & le pied celle de la main. Nous devons tous étudier à connoître notre talent, afin de concourir au bien général, & réunir nos lumieres & nos forces pour pouvoir exprimer l'ordre même dans nos mœurs, dans nos travaux & dans nos plaiſirs. Les globes lumineux ne roulent ſur nos têtes que pour nous éclairer & pour nous apprendre, par leur marche uniforme, à nous maintenir dans la regle.

Rien ne trouble plus cette regle qu'une vocation forcée, elle fait tant de mal dans la Société, qu'elle en détruit l'ordre. Repréſentons-nous une magnifique allée, tirée au cordeau & pouſſée à perte de vue, où l'on trouvât des arbres à vingt pieds de la place où ils devroient être; c'eſt une image de la Société: elle eſt belle, elle eſt réguliere; mais les hommes, hors de leur état, ſont ces arbres mal-plantés qui gâtent toute la ſymé-

trie. Auſſi les peres qui forcent leurs fils à embraſſer des profeſſions oppoſées à leur goût, ne peuvent être regardés que comme des orages qui déracinent les plantes, & qui les diſperſent çà & là.

DE LA MÉTAPHISIQUE.

LA Métaphiſique, n'ayant véritablement en vue que la connoiſſance de nous-mêmes & de Dieu, & ſe trouvant placée entre le Ciel & nous, abandonne les corps pour n'obſerver que les eſprits, qu'elle analyſe & qu'elle explique, lorſqu'on eſt aſſez dépouillé des ſens pour la goûter & la comprendre. Supérieure aux Aſtres, elle oublie ce monde, & ne contemplant que des eſprits, elle s'éleve juſqu'à celui qui en eſt la ſource & la lumiere.

Eſt-il poſſible que notre miſérable matiere nuiſe tant à notre raiſon? C'eſt elle, n'en doutons pas, qui nous empêche de nous livrer à la Métaphiſique, & qui nous la fait regarder comme un ſimple

effort d'imagination. Cependant de quelque maniere qu'on penſe, on devra revenir à cette ſcience, ſi l'on veut jouir de ſoi-même. Ses principes vivent au fond de notre ame, & ils ne cherchent qu'à illuminer toutes nos actions. Interrompons l'exercice de nos ſens, & bientôt nous nous en apperçevrons. Il faut un cours d'études & je ne ſais combien de maîtres pour parvenir à connoître les ſciences; mais la Métaphiſique, n'ayant beſoin que de notre ame, lui apprend par le moyen de la réflexion, tout ce qu'il y a de plus ſublime & de plus lumineux.

Dieu, plus intime à notre ame qu'elle ne l'eſt à elle-même, agit ſans ceſſe en nous ſelon la vraie Métaphiſique; mais de maniere que toutes nos ſenſations viennent uniquement de l'efficacité des idées divines: car il ne faut pas s'imaginer que notre ame, à raiſon de ſon union avec le corps, puiſſe ſe procurer tous les deſirs & toutes les penſées qu'elle veut, & comme elle le veut. Nos deſirs & nos penſées ſont autant d'êtres que la créature ne peut créer, & qui ſuppoſe un eſprit

universel & tout-puissant, capable de produire en nous tout ce qui lui plaît.

La Métaphisique bouge nos sens pour ne nous rendre qu'attentifs à la vérité. Nous sentons alors l'homme primitif renaître au dedans de nous, & l'homme postiche formé par les passions, se dérober & disparoître. Cette science étant l'étude de l'ame, l'ame bien aise de se voir cultivée, récompense par une lumiere & une satisfaction intérieure, quiconque rentre en soi. Mallebranche trouvoit plus de plaisir à jouir des rayons de son esprit que de ceux du soleil. Il sembloit devenir immense, à mesure qu'il s'approchoit de l'Être infini, & qu'il en sentoit l'action dans ses desirs & dans ses pensées, il faisoit taire les préjugés, & découvrant tout l'horizon de son ame, il apprit aux Métaphisiciens, à n'écouter que les faits & les phénomenes de leur raison, & à les prendre pour les vrais interpretes de la spiritualité.

DU SIECLE.

SI l'on parcourt ſucceſſivement tous les âges qui s'écoulerent depuis la création du monde juſqu'à nous, on conviendra que notre Siecle eſt véritablement original. Il eſt le regne des frivolités, des opinions monſtrueuſes, des inconſéquences & des contradictions. Jamais l'eſprit & le bon ſens ne contraſterent d'une maniere auſſi frappante, jamais les études profondes ne furent plus négligées, & jamais on ne vit tant d'écrivains; jamais les hommes ne parlerent tant religion, & jamais ils n'en eurent moins.

Le bon goût s'affiche de toutes parts, & la bienſéance n'eſt pas même connue. Les ſaillies font taire la raiſon, & le vice tourne en ridicule la vertu. Chacun décrie l'imagination, & chacun s'efforce d'en avoir. On remplit les Bibliotheques d'*in-folio*, on ne lit que des feuilles volantes.

Ceci nous prouve que rien n'eſt plus variable que les hommes & le temps.

Chaque siecle a des vices dominans qui le caractérisent. Le monde, après avoir passé à travers tant d'âges différens, pris tant de couleurs singulieres, percé tant de nuages épais, enfanté tant de générations bizarres, vient se présenter à nous sous les livrées de la frivolité. Il nous avoit donné dans le siecle dernier un spectacle majestueux; il nous amuse maintenant par un jeu tout semblable à celui des Marionnettes. Il avoit fait intervenir autrefois des hommes de génie qui étonneront la postérité; il nous fait voir aujourd'hui des petits Maîtres aimables qui feront rire leurs neveux.

Le genre humain fut destiné pour former une chaîne de talens & de vertus; mais les passions ont souvent interrompu cette belle trame. On a vu chaque siecle comme un anneau rester à sa place ou s'en déranger, selon que les sens & les préjugés ont dominé: ainsi le dixieme siecle fut ignorant, le onzieme barbare, le douzieme superstitieux, le seizieme fanatique, le dix-septieme lumineux, le notre incrédule & frivole. Nous avons

abſolument perdu ce beau jour enfanté par nos peres, & nos yeux malades ont pris un triſte crépuſcule pour le ſoleil dans ſon plein midi. C'eſt à cette lueur que nous voulons déméler les objets, les connoître & les approfondir. Avouons que tout ſe reſſent de ce clinquant répandu ſur nos habillemens & ſur nos lambris : nous liſons ainſi que nous bâtiſſons, & nous bâtiſſons ainſi que nous friſons.

Un ſot diſoit autrefois que la connoiſſance de tous les rebus qui ſe trouvent ſur les écrans, & de toutes les hiſtoriettes qu'on lit dans les Almanachs, ſuffiſoit aux hommes pour leur donner un relief au milieu de la ſociété ; mais ce ſot ne ſeroit-il pas aujourd'hui à la mode ? Et les ouvrages qui courent parmi nous, ont-ils quelque choſe de plus merveilleux & de plus ſolide qu'une Étrenne Mignonne ? Si l'on oſoit nommer ici ce nombre immenſe de livres extravagans & frivoles, dont on a ſurchargé notre malheureux ſiecle, on rougiroit ſans doute d'être né contemporain de tant d'Écrivains ridicules.

Le ſoleil ne ſe leve plus que pour éclai-

rer des désordres, & la nuit ne lui succede que pour couvrir des infamies. Ouvrons les fastes du temps, relisons tous les âges, nous n'y verrons point comme aujourd'hui, la sagesse tournée en ridicule, les intentions les plus pures interpretées en mauvaise part, & le véritable mérite contraint d'aller se cacher comme un crime.

Toutes les créatures ont leur commencement, leur accroissement & leur perfection; & comme de leur nature elles sont défectueuses & variables, elles doivent nécessairement décliner, sitôt qu'elles arrivent à un certain point, les chênes commencent par un gland, & lorsqu'ils ont d'une tige féconde, produit des branches, des feuilles en abondance, & répandu des ombres presque semblables à la nuit, ils s'alterent & se dessechent. Ainsi les temps ont leur progrès, leur beauté & leur décadence. Mais cela n'arrive que par succession, de sorte qu'on a toute la peine à se persuader que les hommes si bien cultivés & si grands dans le siecle dernier, aient pu, dans l'espace de cin-

quante ans, devenir auſſi ſuperficiels. On paſſe avec une rapidité étonnante du ſolide au frivole & cette révolution eſt ſi frappante, que le génie des Nations ſe trouve altéré & preſque changé.

On s'imagine que le raffinement dont on ſépare, ſoit dans le luxe, ſoit dans les écrits, nous rend des hommes admirables; mais quiconque connoît l'hiſtoire & les révolutions des temps, aſſurera que nous préparons les voies à la barbarie. Le ſiecle de Sénèque ſe crut plus brillant que celui d'Auguſte; cependant il fut le précurſeur de l'ignorance & du mauvais goût. Lorſqu'on veut trop ſubtiliſer les choſes, on les réduit à rien & ſouvent on briſe un ouvrage à force de vouloir l'aiguiſer ou le limer. Jamais on ne ſe trouve dans une plus grande obſcurité, qu'après un beau feu d'artifice. Nos ſaillies ſont de brillantes fuſées, qui s'élevent de toutes parts, & bientôt il n'en reſtera pas la moindre étincelle. Le ſiecle d'or a diſparu depuis long-temps; mais le ſiecle du Similor a commencé en mil ſept cent: c'eſt en effet depuis cette époque, qu'on

a vu le militaire musqué courir à la tranchée en manchettes à dentelle, le Ministre avoir une toilette en regle & ne pas manquer un spectacle, le petit Maître s'ériger en Auteur & mettre en histoire les contes les plus obscenes & les plus pitoyables.

Le Gothique, tout affreux qu'il nous paroît, valoit certainement mieux que nos gentillesses. Nous ne faisons que des ouvrages de quelques heures & nos peres travailloient pour des siecles. Mais croiroit-on que notre esprit frivole, source de nos ridicules, influe jusques sur notre cœur, & que les sentimens des hommes depuis quelques années s'altèrent notablement? On ne voit presque plus de maris regretter leurs épouses, de fils pleurer leurs peres, des domestiques s'affliger de la perte de leurs maîtres. Si l'on excepte les pleurs que quelques femmes savent répandre à l'occasion d'un chien ou d'un oiseau, les larmes, quoique l'expression d'une belle ame, sont entierement bannies de la société. On ne veut pas même de l'apparence de la douleur: car bientôt,

à force d'abréger les deuils, on les ſupprimera tout à fait. Ce ne fut la méthode de nos anciens, leurs livres ſont pleins d'épitaphes & d'élégies qui décelent leur cœur tendre & généreux, & qui nous les font connoître pour de bons parens & de vrais amis. Voilà comme pour acquérir un prétendu bel eſprit, nous avons perdu, & bon ſens & bon cœur.

LES DIGNITÉS.

LEs honneurs ne ſont qu'un Phoſphore aux yeux du ſage. Ils brillent dans l'obſcurité & ils perdent leur éclat au grand jour. Il n'eſt pas difficile de jouer le rôle d'important, & de ſe donner en ſpectacle au milieu de la multitude. Il ne faut ſans doute qu'un médiocre eſprit pour commander impérieuſement à des ſerviteurs, pour porter une tête altiere, pour endoſſer un magnifique habit, & pour monter dans un brillant équipage; mais il faut un mérite rare pour s'élever au deſſus de la fortune, pour ne point ſe laiſſer éblouir par les Dignités, pour n'eſtimer en ſoi-

même que la gloire de vivre avec soi. Aussi-bien des Grands ne s'attirent-ils le respect des peuples, qu'en se rendant invisibles & impénétrables : ils ont du moins assez de raison pour se persuader qu'ils n'ont rien de vénérable que leur silence & leur invisibilité.

Tous nos peres furent des simples bergers & si l'élévation de quelques-uns peut être regardée comme tolérable, ce n'est qu'autant qu'elle a le bien public pour principe & pour fin. Voilà dès lors tous les hommes en Dignité véritablement condamnables, s'ils n'ont pour objet que leur intérêt ou leur vanité. Ils doivent être l'œil de l'aveugle, le pied du boiteux, le pere de l'orphelin. Leurs jours doivent se consumer au service de la Patrie; leur zele doit chercher le mérite & le récompenser, leur esprit doit encourager les talens & honorer la vertu; autrement les plus grands Princes deviennent peuple, & leur rang n'est qu'un piedestal qui les expose à la raillerie du public.

Les Dignités ne sont qu'un poids d'affaires & qu'un cercle de devoirs qui se

ſuccèdent les uns aux autres ſans interruption ; & les titres dont on les honore que de ſimples paroles, & d'autant plus ſimples, qu'on les prodigue même à l'égard des choſes les plus matérielles & les plus communes. On appelle une colline, *éminence*, on dit un arbre *excellent*, une tour *haute*, il paroît même qu'on a arraché ces expreſſions à de tels objets, qui en étoient ſeuls en poſſeſſion, pour en revêtir des hommes qu'on vouloit rendre les ſerviteurs des ſerviteurs. Ils ſe ſont laiſſés prendre dans ces pieges dorés, mais la choſe n'en eſt pas moins ce qu'elle eſt à l'égard du ſage.

Les honneurs n'ont rien d'éblouiſſant aux yeux du ſage. Que ſont-ils en effet, ſinon des ſimples diſtinctions rélatives aux coutumes de chaque pays ? On ne poſſede ſouvent les honneurs qu'aux dépens de ſa vertu. Il ſemble que la nature perd du côté des ſentimens ce qu'elle acquiert du côté des dignités, & qu'on devient dur, inflexible, hautain difficile, à meſure qu'on parvient aux poſtes les plus brillans. On ſe regarde alors d'une autre na-

ture que le genre humain; on croit devoir en conſéquence paroître inexorable, inacceſſible; & l'on appelle cela des honneurs!

Toutes les Dignités de l'univers ne valent pas celle d'être homme; & ſi l'on s'imagine ſe relever & s'aggrandir en accumulant honneurs ſur honneurs, on ſe trompe d'autant plus lourdement, que la belle qualité de notre ame eſt d'être ſimple, ſans aucun mêlange & ſans aucun partage. Mais, admirateurs inſenſés d'une viciſſitude de fantômes ſur qui roule tout le ſiecle préſent, nous voulons des poſtes honnorables & des emplois tumultueux. La candeur, l'affabilité, la généroſité, ſont des titres hors de ſaiſon qu'on abandonne au peuple. On diroit que pour vivre avec diſtinction, il faut ſavoir être autre choſe qu'homme de bien. Toute notre vie n'eſt qu'une étude de vanité, il n'y a pas juſqu'aux dévots mêmes, qui, ſous l'obſcurité d'un voile ſaint, ambitionnent les honneurs. Leurs places doivent être marquées dans le ſanctuaire vis-à-vis de Dieu même, & leurs tombeaux paroître des autels.

LE TABLEAU DE LA MORT.

IL y a des vérités qu'on affoiblit en voulant les peindre trop vivement & la mort eſt de ce nombre. On peut bien embellir l'amour mais on ne ſauroit enlaidir la mort.

Si l'on parcourt en effet l'homme dans tout ce qu'il paroît, on trouve d'abord une tête pleine de projets, enſuite un cœur agité par divers mouvemens de haine & d'amour, un eſtomach ſurchargé d'alimens qui ferment, qui s'aigriſſent & qui cauſent la plupart de maladies, enfin des entrailles où ſéjournent de la bile & des vers.

Il faut avouer que nous ſommes bien punis de ne penſer qu'à la terre & de borner là nos deſirs, puiſque la terre dévore notre propre corps, abſorbe nos projets, nous dérobe à la vue des hommes, & nous précipite dans un éternel oubli.

Nos yeux reſſemblent à des lunettes

d'approche, par rapport à la mort ; mais nous les tournons toujours du côté qui éloigne les objets, & conséquemment nous ne voyons ce qui nous touche qu'à une distance infinie.

Il n'y a presque point d'homme qui ne soit Matérialiste dans la pratique, & qui ne préfere le plaisir de sentir à celui de penser.

Le monde paroît n'agir qu'en haine du temps, puisqu'il n'en jouit, pour l'ordinaire qu'en idée ; il le desire lorsqu'il est à venir, & il le rejette lorsqu'il est présent, ou il le regrette lorsqu'il a passé ; de sorte que par la raison que nous voudrions presque toujours être où nous ne sommes pas, nous souhaitons continuellement courir d'une saison à l'autre.

Nous sommes avares de tous les biens, excepté du temps : c'est un trésor exposé sur le grand chemin que nous offrons à tous les passans.

L'homme apperçu au delà des temps, n'est plus qu'une espece de néant qui déconcerte notre orgueil.

Nous

Nous ne ſommes jamais plus gens de bien, que lorſque nous ſommes malades. La raiſon eſt ſimple : la maladie, en nous rapprochant de la mort, nous rapproche de la vérité, & plus on ſe trouve près de la vérité, plus on s'examine, & plus on travaille à ſe corriger... un homme raiſonnable reprend les forces de ſon ame, à meſure que celles de ſon corps s'évanouiſſent.

Le cercueil eſt une borne terrible poſée par le Tout-puiſſant lui-même, pour arrêter l'impétuoſité de nos paſſions & confondre notre orgueil.

Toutes les connoiſſances s'acquierent par les lumieres d'autrui ; mais il eſt impoſſible de ſavoir ce que c'eſt que la mort, qu'en mourant ſoi-même.

Les paſſions des hommes ſe reproduiſent ſans ceſſe : point d'action, quelque merveilleuſe qu'on la ſuppoſe, qui ne ſe répete ; point de Héros dont on ne trouve la reſſemblance. Le monde n'eſt qu'une roue, qui nous ramene continuellement les mêmes événemens. Qui lit un ſiecle, les a tous lus : il n'importe

pas de vivre long-temps, dit Sénèque, mais de bien vivre.

On ne s'afflige pas, quand on eſt au ſpectacle, de ſe trouver à la fin d'une mauvaiſe piece. Nos paſſions ont fait de ce monde un théatre ſi ridicule, que chaque homme doit finir ſon rôle en ſe félicitant.

La mort, ſelon le célebre Leibnitz n'eſt qu'un dévéloppement avantageux de nos facultés, qui élargit la ſphere de nos connoiſſances, de notre activité & de notre bonheur. Quand on s'en tient à ce point de vue, il faudroit être bien ennemi de ſoi-même pour enviſager la mort comme le plus grand des maux.

Cette terre n'eſt qu'un atome; & que peut être un monument placé ſur un atome, ſinon un point qu'on apperçoit à peine, & qui demeure inviſible, & même inconnu à la plupart des hommes?

Il eſt ſans doute bien humiliant pour un Héros, de penſer qu'un ſcélérat doit vivre autant que lui dans l'idée des hommes, & qu'on perpétue l'hiſtoire des

méchans aussi-bien que celle des conquérans.

Toutes les renommées de l'univers ne sont que des bâtards, & un bâtard n'a pas assez de solidité pour assurer éternellement une réputation.

La vérité sappe tous les Mausolées qui éblouissent pour ne nous laisser admirer qu'à la vertu qui a Dieu pour objet.

La terre est une table où les hommes barbouillés veulent écrire leur nom ; mais le Ciel est le livre de vie, où les Sages se font enrégistrer.

A peine les justes meurent-ils, que la mémoire de leurs œuvres s'exhale comme un divin parfum, & change leurs tombeaux en Autels. Il semble qu'il y a un combat entre Dieu même & ses élus. Plus ils s'humilient, & plus Dieu les éleve avec éclat.

Il faut que notre bonheur existe dans le Ciel, pour avoir un droit légitime d'exciter notre admiration ou, du moins, que la présomption soit en faveur du Héros ; autrement nous n'admirons qu'un fantôme de vertu, injurieux à la vertu même.

Le Philosophe Chrétien est un excellent chymiste ; il décompose les exploits les plus éblouissans, & après avoir exprimé les passions, les intérêts, & souvent les vices que la vanité colore, il les réduit à de simples squelettes.

La frayeur ne raisonne point, & elle n'attend pas le moment de la réflexion, puisqu'elle n'est qu'une secousse qui ébranle toute la machine, de même qu'un coup de canon fait tressaillir la personne la plus intrépide, lorsqu'elle ne s'y attend pas.

L'esprit humain ne découvre que des bornes où il doit s'arrêter, & il n'y a qu'à la mort où réellement il entre dans le Sanctuaire de la véritable science ; car sitôt qu'on jouit de Dieu, la foi s'éteint, l'espérance ne subsiste plus, & la seule charité triomphe.

La meilleure réfutation qu'on puisse faire des incrédules, c'est de reprendre toutes leurs paroles, & les lier ensemble.

Dieu est l'ordre, & l'ordre veut que la vertu soit récompensée, & le crime puni.

Le temps n'est qu'une pompe qui épuise les hommes en apparence, pour les ramener à Dieu, leur principe & leur fin. Nous sommes tous des eaux qui découlons du sein de la Divinité, qui serpentons pendant quelques instans, qui pénétrons en terre, & qui rejaillissons jusqu'à la source.

C'est commencer à régner avec Dieu, que d'entrevoir son action toute-puissante dans tout ce qui se meut & respire.

Si l'on envisage le monde dans sa création & dans ses révolutions, on verra que chacun de nous est véritablement une copie de l'univers. Nous ne sommes d'abord dans le sein de nos meres qu'un embryon informe, de sorte que nos membres ne se développent, nos organes ne se fortifient & notre raison ne perce que par succession. Dieu semble dire à chaque fois que les hommes naissent, ces paroles de la Genese, „Que l'arene se „sépare des eaux, & que la lumiere se fasse; „*fiat lux*; car notre ame est cette lumiere qui vient dissiper nos ténebres, & nous mettre en état d'entrevoir notre

corps, comme le soleil nous procure l'aspect de la terre.

Dieu, être nécessairement éternel, immuable, indépendant, a voulu que ses créatures rendissent un hommage conforme à son éternité, à son indépendance, à son immutabilité; & la mort est cet hommage, puisqu'il n'y a point d'être animé, soit sur la terre, soit dans les airs ou dans les eaux, qui ne soupire en expirant, que Dieu seul subsiste par lui-même, & que nous n'avons tous qu'une existence empruntée.

Comment définir cet instant redoutable à l'humanité, où l'homme cessant d'être, va s'unir à la poussière qu'on foule aux pieds? Comment percer à travers les ombres qui nous dérobent la connoissance des esprits séparés de leurs corps, & voler jusques dans le sein de la divinité même, où tous les hommes sont toujours vivans? Il n'y a qu'un homme accoutumé à vivre avec lui-même & attentif à sonder son ame, qui puisse porter des vues claires au delà du tombeau: car pour l'ordinaire, tous les regards se

tombent que sur la pierre qui ferme un sépulcre.

La trame des soins terrestres étant interrompue, & le voile de chair étant déchiré, l'éternité s'ouvre & la Divinité paroît. Il n'y a rien qui nous fasse mieux voir, que la mort, la distance infinie qui se trouve entre le Créateur & la créature. Dieu prononce par la mort, que nous ne sommes que des vases d'argille, qu'il brise comme il lui plaît.

La mort toute affreuse qu'elle nous paroît nous apprend bien l'énorme différence qui se trouve entre la matiere & l'esprit. La mort est l'exaltation de l'un, & l'humiliation de l'autre, au point que, si nous ne fussions pas morts, nous aurions pu soupçonner que la portion de matiere qui nous environne, formoit presque tout notre être. Nous voyons au contraire par la mort, que le corps n'est qu'un misérable limon, qui retourne là d'où il est sorti, crainte qu'on ne le confonde avec l'ame.

La mort est un gain aux yeux du Sage, le terme de ses desirs, le moment de sa

délivrance, il ne la brave pas, mais il la souhaite. Il n'y a que des ames charnelles qui ne voient dans la mort qu'un sépulcre, de la corruption & des vers; il n'y a que des esprits pusillanimes qui se représentent la mort environnée de spectres & de fantômes, & traînant après elle des lueurs sombres & horribles. L'arbre qui meurt & qui retourne en poussiere, ne nous cause point ces effrayantes idées. Eh! pourquoi le corps, matiere comme l'arbre peut-il nous étonner.

LA CONVERSATION AVEC SOI-MÊME.

HEUREUX qui sait se faire une tablette de son propre cœur, & peindre au dedans de lui-même de véritables vertus, au lieu de n'en avoir que les images sur des murailles & sur des lambris.

Il ne s'agit que de faire taire nos passions & nos préjugés, pour entendre prononcer l'ame dans toute la justesse & l'équité. Cet Oracle intérieur nous parlera peut-être beaucoup mieux que ce Savant qui ne donne que des réponses de vanité.

Eh pourquoi toujours vivre d'emprunt, pendant que chacun de nous possede en lui-même un magasin inépuisable de richesses! c'est faire l'aveu de son indigence & convenir de son ennui, que de se répandre de toutes parts; il sembleroit que nous ne pensions que dans autrui.

On dit qu'celui qui aime à vivre au dedans de soi, se trouve sur une éminence, & qu'il apperçoit l'univers sous ses pieds.

L'ame qui réflechit, répand sur tous les objets une lumiere qui les rend transparens.

La constance de la plupart des Héros est une vertu de machine, qui se démonte par le déréglement du moindre de ses ressorts. Il ne faut pas moins que les leçons d'un être immortel, pour nous consoler de notre immortalité.

Moins on vit avec soi, moins on goûte le repos, le monde entier n'étant qu'un assemblage tumultueux d'affaires, de sollicitudes, de revers, où chacun ne semble respirer que pour pousser un soupir.

C'est respecter la plupart des hommes, que d'user de leur commerce fort sobrement. Il en est peu parmi eux qui ne perdent beaucoup à être observés.

Si l'on goûte le plaisir sans modération, on n'y peut résister, & si l'on tempere l'activité, on jouit sans délices.

Le monde est si plein d'amertumes, qu'en des plus grands plaisirs on sait à n'avoir point d'inquiétude.

L'esprit qui réflechit se transporte en idée sur le tombeau d'un Grand qu'on

vient d'enſévélir, & là il le défie de donner le moindre ſigne de ſa grandeur.

Nous ferions beaucoup mieux d'appliquer notre Arithmétique naturelle à calculer les plaiſirs & les chagrins qu'à des nombres ſtériles.

Plus nous avons de ſerviteurs, plus nous faiſons voir que nous ſommes foibles & ſujets à des beſoins, plus nos palais ſont grands, plus nous devons nous trouver petits. Un eſpace de ſix pieds eſt l'immenſité du Prince & du Héros, ainſi que du ſimple Berger.

Je me mocque intérieurement devant un faux ſage, de ſon hypocriſie; devant un ambitieux de ſon extravagance; devant un riche de ſa vanité. Mes ſens proſternés rendent hommages à leur rang; & mon ame me venge au dedans de moi, de cette ſorte de reſpect qu'il me faut rendre extérieurement.

On peut comparer nos ſaillies à de véritables éclairs: il ſe fait une eſpece de végétation dans les eſprits. La vieilleſſe eſt leur hiver, la jeuneſſe leur printemps, ils ſemblent devenir ſtériles après avoir donné des fruits.

L'homme qui vit hors de lui eſt un homme qui s'expatrie, qui abandonne ſon bien le plus précieux à ſes ennemis, & qui dénature enfin ſes bonnes qualités pour naturaliſer en lui-même les plus vîles paſſions.

Preſque tous les hommes, dès le premier uſage de leur raiſon, commencent par ſaluer leur ame, pour ſe féliciter d'avoir avec eux un guide auſſi excellent & auſſi éclairé; mais bientôt ils lui diſent adieu. Ils remettent après la mort à s'entretenir avec elle; ils lui recommandent de dormir profondément pendant cette vie, & prennent en conſéquence les moyens les plus ſûrs de ne la point réveiller. Ce ſont alors les paſſions qui tiennent lieu de cet ame en captivité.

L'amour-propre étoit le ſeul Sophiſte que les Philoſophes anciens ne pouvoient démêler ni détruire; leurs argumens qui auroient du le confondre, ne faiſoient qu'entretenir ſes erreurs. Ils ne travailloient que pour cet amour-propre, pendant qu'il leur perſuadoit que c'étoit pour la véritable ſageſſe.

Qu'on ſuive attentivement les hommes qui jouïrent d'une réputation éclatante, & bientôt on verra que la plupart n'ont connu que la ſurface d'eux-mêmes. Les richeſſes, comme une multitude de filets d'or, enchaînerent ceux-ci ; les dignités, comme des nuages d'encens, offuſquerent ceux-là. Semblables à ces inſectes coupés par la moitié, leur eſprit & leur cœur ſe ſéparerent pour toujours, & s'agiterent chacun à leur maniere. L'intelligence de l'un n'opéra plus ſur le ſentiment de l'autre : delà ces monſtrueuſes erreurs & ces criminelles amours qui ſe répandirent dans l'univers.

La ſcience à la mode conſiſte à n'habiter que les dehors de ſon ame & à pouvoir ſe fuir adroitement.

On ne releve les ſecrets que parce qu'on les met ſimplement ſur les levres, au lieu de les placer au fond du cœur.... un ſecret ſur la langue ne peut qu'échapper ; il ſe perd au milieu des paroles.

Les modes ont trouvé le moyen d'avoir les mêmes droits ſur nous que le ſommeil & les alimens.

Certains organes viciés peuvent empêcher une ame de se communiquer au dehors ; mais comment savons-nous s'ils l'empêchent de conserver intérieurement ? Il arrive tous les jours que ceux qui pensent le mieux, ignorent l'art de bien parler. La parole & l'écriture sont simplement la liaison de notre commerce avec les autres hommes. Nous n'avons pas besoin de ce ministere extérieur pour bien raisonner intérieurement.

La privation du plaisir est le plus sûr moyen de nous rapprocher de nous-mêmes, lorsque nous en sommes éloignés. Il faut que les sens & les préjugés se taisent si l'on veut entendre le cri de la vérité. Les connoissances les plus simples nous échappent, quand nos sentimens sont trop vifs.

Rien n'est plus utile à l'homme que de trouver sur ses levres le pinceau de sa propre pensée : il développe son intérieur aux yeux des hommes avec autant de facilité que s'il étoit transparant.

Je ne reconnois pas l'homme au milieu des préjugés & des vanités pas plus qu'au

milieu des papillotes & des modes : l'homme habite dans ſon propre cœur, loin du menſonge & vis-à-vis de la vérité ! c'eſt là ſa place & il devient tout à fait mépriſable, s'il oſe en chercher une autre.

L'être Souverain eſt ſi intimement lié à nos ames, qu'on peut dire qu'il eſt le lieu des eſprits comme les eſpaces ſont en un ſens le lieu des corps.

La terre que nous habitons eſt véritablement un théatre où tous les objets ſont maſqués. Nos ſens d'un côté, nos préjugés de l'autre, ont traveſti l'univers. Nous avons beau palper les créatures qui nous environnent, nous ne ſentons qu'une ſurface impénétrable.

L'ame nous donnera des avis importans : elle eſt mieux que perſonne dans la confidence de notre caractere, de nos penchants, de notre humeur; elle connoit quel eſt le jeu de nos paſſions & l'uſage que nous faiſons de nos ſens; en un mot, elle ſe voit & nous apprend en conſéquence la maniere dont nous devons traiter avec le prochain.

Au lieu d'imiter un Pilote qui gouverne le navire, & qui en connoît toutes les parties, pour en faire usage dans le besoin, nous laissons errer tout notre être au gré des tempêtes, & nous hazardons en riant, notre propre naufrage.

LA GRANDEUR D'AME.

DES IDÉES.

LEs idées, chez tous les hommes, naiſſent du bon ſens, de l'eſprit, ou du genie; les premieres ſont juſtes, les ſecondes brillantes, & les troiſiemes ſublimes: mais ſous quelque aſpect qu'on les enviſage, elles ſe perfectionnent chacune à ſa maniere, lorſque l'ame vient à s'élever.

Les objets matériels ne doivent jamais nous fixer. Il faut ſortir du cercle étroit de l'univers & remonter au principe des êtres, au lieu de contempler leur ſurface. Mais en vain nous ſentons que notre ame, créée pour la Divinité, cherche à ſe faire jour à travers les brouillards qui nous offuſquent; nous nous endormons dans le ſein des nuages, & nous prenons à peine la réſolution d'élever les yeux. Les eſſences des objets expoſés à nos regards, eſſences indépen-

dantes de nos réflexions, de nos desirs & même de notre existence, sont autant de dégrés qui nous élevent jusqu'à l'être des êtres.

L'esprit se concentre facilement dans la sphere des sensations, lorsqu'il n'est point excité; de même que le feu reste au sein d'un caillou, quand on ne travaille pas à l'en faire sortir. Et voilà pourquoi les grandes idées sont si rares; pourquoi des hommes qui auroient pu réformer leur nation, ne sont que des hommes de routine.

Les idées isolées ne produisent rien que des faillies ou des chimeres; mais les idées, lorsqu'elles se lient, enfantent ces principes & ces systêmes que nous appellons sciences.

Le monde ne gémit, que parce qu'il n'apperçoit les objets que de mauvais côté. On fuit la vertu comme un objet hideux.

DES PENSÉES.

TOUTES les beautés de l'univers ne ſont que des ombres en comparaiſon de la penſée. C'eſt elle qui, plus rapide que l'éclair, vole d'un pole à l'autre, parcourt l'univers, anatomiſe la matiere, décompoſe les élémens, fixe le ſoleil, nous réproduit, nous multiplie, ſe connoît en un mot, & s'élance juſques dans le ſein de la Divinité même.

La faculté de penſer nous rend en quelque ſorte des êtres immenſes. Chaque homme, ſans en excepter un ſeul, roule dans une eſpece de ſanctuaire, des projets, des plaiſirs, des chagrins. Le corps n'eſt qu'un rideau, qui ſemble dérober aux yeux du public les opérations de l'ame, & qui lui laiſſe toute la liberté de penſer ce qu'elle veut, & comme elle veut, en préſence même des tyrans les plus deſpotiques.

Quelle merveille, que cette fécondité avec laquelle l'homme le plus brut en-

gendre à chaque instant des pensées sur tous les objets ! ce Phénomene toujours renaissant mérite sans doute de notre part un véritable respect. On admire tous les jours le méchanisme d'une pendule, on s'extasie à la vue de ses ressorts qui font mouvoir un automate, on vante avec emphrase les ruses d'un animal & la faculté de penser plus admirable que la structure des Cieux, ne réveille pas notre attention.

Nos pensées, en tant que rayons de l'ame, peuvent se comparer au feu dont l'utilité dépend de l'usage. Si elles sont employées à propos, elles éclairent & elles échauffent ; au lieu que, si on les abandonne à leur volubilité, elles causent les plus terribles embrasemens.

Le Sage agit en chimiste à l'égard des productions de son esprit : il les analyse, les examine ; & après en avoir extrait les choses les plus sublimes qu'il conserve, il rejette ce *caput mortuum* que certains Auteurs osent nous offrir comme un chef-d'œuvre.

Nos pensées naissent d'un principe im-

mortel, & que, si elle n'y retournent pas, elle sont vaines & défectueuses.

L'ame peut s'élever sans le secours du genie, parce que le genie est presque toujours limitrophe de la folie, il s'égare facilement s'il n'est bien dirigé.

L'art de penser, est un art que l'on ignore, parce qu'on ne veut pas le connoître, il fait cependant tout le mérite de notre raison : car quiconque ne pense que par aventure, n'est homme qu'à demi.

L'esprit se divinise en quelque sorte lorsqu'il se contemple lui-même ; car alors il communique intimement avec Dieu dont il est la vive image.

Lorsqu'on ne se donne pas le temps d'unir deux idées, l'esprit s'évapore en saillies ou en illusions. C'est le malheur de notre siecle, qui, semblable à un tourbillon d'étincelles, dont la lueur se dissipe sur le champ, n'a ni la force de produire une lumiere vive & durable, ni celle d'engendrer une chaleur capable de nous exciter à la vertu.

La faculté de penser étant le plus bel

apanage de l'homme, & la penſée la premiere fonction de ſa vie, on ne doit jamais perdre l'habitude de s'étudier. Cette étude bien différente des autres connoiſſances, n'a pas beſoin d'autre maître que la raiſon.

S'il ne s'agiſſoit que de penſer ſans frein & ſans juſteſſe, les fous ſeroient les hommes les plus ſublimes.

DES SENTIMENS.

NOTRE cœur, tout ſemblable au calice de ces fleurs qui s'épanouiſſent aux premiers rayons du ſoleil, ſe dilate toutes les fois que la généroſité, la valeur ou l'amitié s'en emparent.

Quelle gloire que celle de faire du bien! nous devenons en quelque ſorte immenſes & infinis, lorſque nous multiplions notre être par des actes de généroſité.

La véritable généroſité devine, prévient & n'a beſoin ni de paraboles, ni de diſcours étudiés pour ſe déterminer à répandre des largeſſes. Elle fait plus, elle

ne dit jamais c'eſt aſſez, & elle témoigne ſa reconnoiſſance à ceux qui lui procurent l'occaſion de ſe ſignaler.

DES DESIRS.

QUELLE multiplicité de deſirs dans notre propre cœur, & quelle impoſſibilité de les ſatisfaire ! ils ſemblent ſuivre le cours de notre ſang, dont le flux & reflux ne s'interrompt qu'à la mort ; ou plutôt ils ſont comme ces roues qui tournent & retournent continuellement, ſans jamais trouver un point d'appui. En vain la terre nous déploie ſes richeſſes, le temps ſes ſaiſons, la nature ſes plaiſirs, le monde ſes honneurs, la Philoſophie ſes préceptes ; toujours impatiens & toujours inquiets, nous ne goûtons un bien que pour arriver à un autre, & nous ne ſupportons le préſent que dans l'eſpérance de voir l'avenir. Il n'y a point de ſituation, quelque riante qu'on la ſuppoſe, qui n'entraîne bientôt avec elle une certaine ſatiété, ou plutôt un ennui dont on cherche inu-

tilement à se distraire. Tout nous paroît magnifique dans le lointain, & tout nous devient insipide lorsque nous en jouissons.

Pour former des souhaits justes, il faut nous accoutumer à ne regarder les objets que comme des choses qui méritent un simple coup d'œil. Le monde est un magnifique parterre, mais que nous ne voyons jamais qu'à l'heure de midi, c'est-à-dire, dans toute sa beauté; & il faudroit attendre le soir pour en bien juger: alors toutes les fleurs presque desséchées, nous apprendroient que rien n'est immuable ici bas.

Le Sage ne veut point que sa raison soit un thermometre, mais un point fixe qui lui serve de regle invariable. Il n'y a point d'autre moyen d'arrêter ces desirs vagabonds, qui tantôt ardens pour le vice, & tantôt pour la vertu, nous rendent le jouet du hazard & des modes.

On ne sauroit trop s'étonner de ce que l'homme toujours actif, à se porter vers les extrémités, n'embrasse que celles qui le rapprochent de la terre. Les desirs sublimes l'incommodent quoiqu'il soit né

pour

pour eux, & ſa volonté ne lui paroît libre & précieuſe que lorſqu'elle l'incline au mal. Le cœur en conſéquence voltige d'objets en objets, & ſe proſtitue dans l'amour des choſes futiles & momentanées. On ne voit plus l'homme immortel, mais ſeulement un ombre de lui-même, qui erre dans les palais des Grands, & qui court après d'autres ombres qu'on ne peut ſaiſir. Les dignités n'ont pas plus de réalités que les brouillards du matin, que le vent diſſipe. Nous traînons avec nous une immenſité de deſirs, mais qui n'ont rien d'immenſe.

DES PASSIONS.

L'Homme ne peut vivre ſans paſſions, ou il ſeroit automate, elles excitent nos appétits, elles réveillent l'amour de nous-mêmes, elles dévéloppent nos talens, elles nous provoquent au travail, elles nous inſpirent du courage. Mais ce n'eſt ici que le côté lumineux : il y a des ténebres qui ſe trouvent à la ſuite, & qui cauſent une nuit profonde au dedans de

nous-mêmes, si la raison ne vient nous éclairer. Ainsi sommes-nous un contraste de faux & de vrai, de bas & de grand, de frivole & de solide : si d'une part nous semblons atteindre au Ciel, nous paroissons de l'autre toucher aux entrailles de la terre.

La véritable grandeur consiste à ne se servir des passions qu'autant qu'elle peuvent contribuer à l'harmonie de l'esprit & du cœur, & à ne les lâcher ou à les retenir, que lorsqu'elles doivent être utiles à notre ame ou à la société.

Les passions cabalent ordinairement contre le bon sens, on les voit d'abord timides & presque modestes, contrefaire en quelque sorte la vertu, & n'agir qu'avec retenue, jusqu'à ce qu'une circonstance favorable donne carriere à leur emportement.

Le Philosophe ne se sert de ses passions qu'en homme qui s'en défie, qui connoît leurs ruses, & qui n'est point dupe de leur hypocrisie.

Tout homme éprouve en lui-même une agitation semblable à celle des ar-

mées. Les préjugés, les sens, les passions, les desirs forment une attaque contre la raison, qui appelle à son secours les pensées les plus fortes & les plus sublimes. Si elle gagne nous sentons le prix de notre immortalité, si elle perd, nous tombons dans une espece de néant.

DES SENS.

LEs sens qui entourent notre raison, & qui devroient lui servir de sentinelles, usurpent tout son pouvoir, & se font révérer comme nos maîtres. Il semble qu'on n'existe que pour eux, qu'on ne travaille que pour eux, & que leurs décisions sont des oracles infaillibles. Mais quel désordre, lorsque les sens, se substituant insensiblement à la place de la raison, viennent à bout de nous persuader qu'il ne se fait rien en nous & hors de nous qui ne soit leur unique opération.

Si l'ame vient à s'élancer, les sens changent bientôt de système : soumis, humiliés, & n'agissant qu'avec discré-

tion, ils ne s'avancent ou ne se retirent qu'après un ordre émané de la raison ; ils ne favorisent plus la mollesse, mais seulement le besoin ; ils ne sont plus des ministres infideles qui corrompent le cœur & qui fascinent l'esprit, mais des sujets dociles qui écoutent l'ame & qui répondent à son premier signal.

Le mal n'est entré dans l'univers que par le ministère des sens, & il ne pénetre au dedans de nous que par leur médiation. Semblables aux Abeilles, ils se dispersent çà & là sous prétexte d'aller pomper le suc des fleurs, & ils ne prennent que des poisons qui offusquent les idées & corrompent les desirs.

On peut dire que notre ame est environnée de faux témoins, car quel autre nom donner à des sens que toute la Philosophie juge trompeurs ! les Physiciens sont leur dupe, & les Poëtes leur jouet.

DES PLAISIRS.

SI l'on écrivoit ſur les tombeaux les maladies qui tuent les hommes, on verroit avec effroi que les plaiſirs ſont les plus grands meurtriers du genre humain.

Il n'y a pas d'homme qui goûte une plus parfaite volupté que le vrai Philoſophe. Il voit écouler ſous ces yeux les diverſes générations, avec leurs projets chimériques de fortune & de grandeur. Il voit les humains ſe battre, s'égorger pour quelques arpents de terre, & ces combats n'arrivent point juſqu'à lui, il voit tous les ſiecles & tous les pays ſe repréſenter à ſa volonté. Quel bonheur de ſe connoître, de jouir de ſa raiſon, de faire un uſage continuel de ſa liberté, & de vivre au milieu de l'univers comme s'il n'étoit déja plus!

Les vrais plaiſirs exigent qu'on s'éleve au deſſus des opinions, des coutumes, des frivolités, qu'on ſe dégage de la matiere, & qu'on tienne à cette terre

le moins qu'il eſt poſſible ; mais accoutumés à ne chérir que des illuſions, nous croyons plaiſir, ce qui n'eſt que ſon ombre : les ſens nous tiennent continuellement en tutelle ; & plus l'enfance de notre corps diminue, plus celle de notre eſprit s'accroît.

Quiconque chérit l'innocence, n'a plus beſoin d'efforts pour découvrir le plaiſir : il le rencontre par-tout. La nature n'attache de plaiſir qu'au beſoin, on ne ſe réjouit jamais lorſqu'on veut toujours ſe réjouir. Nous ſommes finis, & nous voudrions que nos plaiſirs n'euſſent ni intervalle ni fin.

On croit communément que la jeuneſſe eſt la ſaiſon plus propre au plaiſir ; & l'on s'abuſe. On ne ſent la véritable joie que par réflexion, & les jeunes gens, preſque toujours abandonnés à la volubilité de leurs deſirs, ne trouvent pas le moment de réfléchir.

DES VÉRITÉS.

NOUS mitigons si bien les vices, que par des adoucissemens nous ôtons la difformité ; le déguisement prend le nom de prudence, la fourberie celui d'adresse. Nous avons sans doute oublié que tout ce qui excede le oui ou le non, tient du mal ; & que toute parole qui n'est pas l'expression de nous-mêmes, mérite le blâme, & peut s'appeller une espece de sacrilege : car on profane la vérité qui est sacrée, toutes les fois qu'on ose la déguiser.

Quel contraste parmi les hommes ! je les vois tous chercher la vérité, au point d'attacher une infamie au mensonge & à la duplicité, & je vois que personne n'est sincere, & que nos ris nos pleurs, nos satyres & nos éloges, ne sont que des rôles de Comédie. Nous ressemblons à ce Peintres inhabiles, qui ne savent que faire des copies informes. Notre cœur est presque toujours loin de notre ame, &

le portrait que nous faiſons de l'un & de l'autre n'a nul rapport avec l'original. Il reſte toujours au dedans de nous-mêmes un ſentiment d'amour-propre ou d'intérêt, qui, ſourd & confus ne peut ni ſe démêler, ni ſe deviner.

L'univers eſt une vaſte école, où des Profeſſeurs de menſonge nous enſeignent l'impoſture de toutes parts. On diroit que la vérité, telle que la lune dans ſes phaſes, ne nous offre jamais qu'un quart ou qu'une moitié de ce qu'elle eſt. Nous ne voyons que l'ombre de nous-mêmes, au point que ſouvent nous croyons exiſter que d'une maniere accidentelle.

Le ſavoir n'eſt qu'un nom, il y aura toujours dans cette vie un voile épais qui nous dérobe les cauſes de tout ce que nous appercevons. *Moliere*, cet Auteur Comique, nous paroît ſans doute ridicule, lorſqu'il dit *dans ſon Malade Imaginaire*, qu'on donne tel remede pour purger, parce qu'il purge, & cependant ſi nous allons à la ſource de notre ſavoir, nous n'en connoiſſons pas davantage.

DES OPINIONS.

LE Monde, assemblage bizarre d'opinions plus extravagantes les unes que les autres, exerce tyranniquement son empire sur les esprits. Chaque nation a une maniere de penser analogue au gouvernement & au climat qui perce jusques dans les gestes. Les mœurs & les sciences elles-mêmes le modifient selon les lieux & les temps. Si les anciens Romains eussent vécu dans la Laponie, ou mille ans plus tard, ils étoient un peuple tout différent. Nous empruntons jusques chez nos voisins des différentes manieres d'être; on trafique les préjugés comme la marchandise. Ce ne sont d'un pole à l'autre que des échanges d'erreurs, & il n'y a que la vérité qu'on ne cherche point à répandre, ou qu'on ne répand qu'avec des précautions qui l'altèrent ou la défigurent. Nos passions, telles que ces nuages ténébreux qui promenent la grêle au milieu des airs, entraînent presque tou-

jours avec elles des ridicules ou des mensonges.

La vie la plus longue ne suffiroit pas pour recueillir les diverses opinions qui partagent les peuples & qui se sont répandues sur la terre presque dès le moment de la création. Par-tout on trouve des vertiges de foiblesse de l'esprit humain & de son ardeur à saisir le faux & à s'en parer comme d'un magnifique ornement. Bien des Philosophes n'ont acquis de la célébrité qu'en faisant beaucoup de bruit, bien des écoles n'ont enfantés des Docteurs, que pour accréditer des paradoxes & un jargon tout-à-fait inintelligible.

Au milieu des opinions il nous suffit d'encourager l'ame à choisir celles qui sont utiles & solides & à s'élever au dessus des préjugés qui assiegent la raison. On parvient à ce bonheur, quand on s'applique à contempler l'immuable vérité. Alors on sait que l'erreur est l'appanage de l'humanité & qu'on doit en conséquence se défier de tous les systêmes & de tous les rapports; alors on n'est

ni l'ami de *Descartes*, ni de *Newton*, mais de l'expérience & de la raison.

Si l'on savoit réfléchir & s'élever au dessus de soi-même les opinions, de quelque espece quelles fussent, ne serviroient qu'à notre avantage. On regarderoit celles qui sont dangereuses, comme le contrepoids de notre orgueil & l'appanage de notre ignorance; & l'on employeroit celles qui sont bonnes, ou mêmes indifférentes à rechercher le vrai.

LA LIBERTÉ.

TOUTE ame qui s'éleve est véritablement libre. Ce n'est que dans la dépendance des sens & dans l'assujettissement aux passions, où se rencontre l'esclavage, mais nous rejettons notre propre liberté, pour nous en faire un fantôme.

La liberté qui se change en servitude lorsqu'on la gêne & qui dégénere en libertinage lorsqu'on lui donne trop d'essor, exige un honnête milieu.

Ce n'eſt pas une liberté de faire le mal, Dieu eſt véritablement libre & il ne peut pêcher. Le mal dégrade l'ame, ſaute des remords & nous abrutit. On ne goûte plus les charmes de la vertu qui nettent le cœur à l'aiſe & qui le rendent plus immenſe que l'univers. Heureux qui ne tient à cette terre que par l'extrêmité des pieds & goûte le plaiſir de ne dépendre que de lui ſeul.

Le Philoſophe n'eſt occupé qu'à couper les liens qui l'attachent à la terre, aujourd'hui il déracine un défaut, demain un autre. Il ſait que plus nous voyons de perſonnes plus notre captivité augmente.

L'homme eſt né pour avoir toujours ſon ame entre ſes mains; & il l'abandonne à l'aventure, ſans s'embarraſſer ni ſi elle penſe, ni ſi elle s'éleve, ni enfin ſi elle exiſte. Nous ne reſſemblons plus qu'à ces inſectes dont on a arraché le cœur, & qui palpite encore. Le monde fait de nous tout ce qu'il veut; mais en nous laiſſant croire que c'eſt nous qui agiſſons. Il ſeroit cependant temps de nous réal-

tuer à Dieu, notre élément & notre vie & de reprendre les droits d'un être raisonnable, que nous avons si étrangement profanés. Notre ame nous crie continuellement de secouer nos chaînes, & de nous débarrasser des voiles importuns qui nous offusquent, la vérité nous délivrera, si nous voulons l'entendre & on ne l'écoute, qu'en faisant taire les passions.

On diroit que le monde se legue de siecle en siecle le déraisonnement & l'esclavage. Les Romains s'enchaînerent par l'ambition, les Grecs par les voluptés, les Philosophes par l'orgueil, les Conquérans par la cruauté. Tout devint assujettissement & tyrannie, sous les dehors d'une apparente liberté. Chacun se crut indépendant, au moment qu'il étoit entraîné par la force de sa passion, & qu'il sacrifioit son ame à la vengeance ou à l'amour. L'univers ne nous offre de toutes parts que des monumens de servitude, & il n'y a pas jusques sur les mausolées où l'on ne découvre combien les hommes furent toujours sujets à la vanité.

DES VERTUS.

C'EST dans les attributs de Dieu même & dans les rapports avec notre ame, qu'on doit chercher les vertus ; elles sont des ruisseaux qui découlent de cette source féconde & qui s'étendent jusqu'au cœur. La vanité souilloit les vertus des Payens, la Religion purifie les nôtres. On ne cesse d'être profane que lorsqu'on agit en vue de l'éternité : alors on se sépare des objets terrestres, on se renferme en soi-même, on sent ses ténebres & son vuide, & l'on se tourne vers Dieu. Le bruit importun des passions cesse peu à peu, le tumulte des pensées s'appaise, & l'ame réduite dans un silence profond, s'unit par une pente naturelle à l'auteur de son existence & de son immortalité. Ce sont ces précieux momens qui engendrent les vertus, de même que les rayons du soleil, rassemblés sur un verre, produisent une chaleur des plus fortes & des plus efficaces.

Quelle choſe merveilleuſe que la vertu! elle plaît juſques dans un ennemi. L'homme qui la poſſede & qui en fait le tréſor de ſon cœur, ne craint que Dieu, & toujours également juſte, également humble, également raiſonnable, il n'a point de moment qui détruiſe en ſecret ce qu'il annonce au public. Il pourroit avoir une maiſon de criſtal, être lui-même tranſparent, qu'on ne découvriroit aucun de ces défauts qui alterent la probité.

La continuelle diſtraction de nous-même nous empêche d'être vertueux; car, ſi nous avions ſoin de nous examiner, nous aurions horreur du vuide qui ſe trouve dans notre cœur. La grandeur d'ame eſt le véritable regne des vertus. Il n'y a que lorſqu'on rampe, qu'on ſe laiſſe dominer par l'amour-propre ou par l'intérêt: car il ſeroit ridicule de nous imaginer que l'orgueil nous éleve. Rien ne nous dégrade plus que ce vice honteux qui annonce toujours un petit eſprit, ou de petits ſentimens.

Les faveurs du monde ſont incommo-

des ou dangereuſes, & cependant on les préfere communément aux vertus. Ces miſeres naiſſent de l'idée qu'on nous donne dès notre enfance des richeſſes & des honneurs. On les fait, pour ainſi dire, entrer dans notre cœur par les oreilles & par les yeux, tandis qu'on nous peint la vertu comme quelque choſe d'auſtere.

Il n'y a que la vraie vertu qui nous faſſe regarder cette vie comme une nuit obſcure, dont les plaiſirs ne ſont que des ſonges paſſagers, & tous les maux des dégoûts ſalutaires; il n'y a qu'elle qui nous engage à aimer notre prochain du fond du cœur.

Les vertus, ſi je pouvois les peindre, paroîtroient les délices de l'ame & ſon plus beau triomphe: on ne trouve que dans leur pratique cette grandeur & cette ſatisfaction qui doivent faire l'objet de nos recherches.

La mer eſt l'image des grandes ames, quelqu'agitées qu'elles paroiſſent, leur fond eſt toujours tranquille. Il y a ſi long-temps que nous raſons la terre, qu'il faut enfin s'élancer au delà de ſes vapeurs.

Bien des esprits ont été corrompus, que pour avoir respiré pendant quelque temps les exhalaisons terrestres.

DE LA VIE PRÉSENTE.

J'APPERÇOIS dans la succession des siecles ce premier instant où chaque homme naît, & celui où il finit, sans savoir ni comment, ni pourquoi nous vivons plutôt dans ce temps-ci que dans un autre. Dieu seul, dont les secrets sont impénétrables, choisit dans la vaste étendue des siecles, le moment de notre existence, & en détermine la durée selon sa volonté. Il assigne aux uns trente ans, aux autres quatre-vingt, & au delà, des miseres & des douleurs. D'abord nous ne semblons qu'un point dans le sein de nos meres, jusqu'à ce que venant à naître, nous pleurons sur nos propres malheurs, & nous offrons à l'univers le tableau de l'esclavage & du péché.

La jeunesse à la suite de ces miseres, s'annonce comme une rose qui va s'épa-

nourir, mais que d'épines qui l'environnent! on frémit quand on se rappelle les passions dont nous sommes alors investis. Notre tête, semblable à une ruche murmurante, ne nous permet pas d'entendre le langage de la raison; notre cœur, susceptible comme une cire de toutes sortes d'impressions, se durcit, se liquéfie selon que notre sang est agité; & notre ame, telle qu'une esclave, s'assujettit à toutes nos sensations. Les sciences ne paroissent se présenter, que pour nous reprocher notre ignorance & pour nous tyranniser.

La plupart des hommes équivoquent sur le mot de vie. Ils entendent par ce terme la jouissance des plaisirs criminels, qu'on peut dire une véritable mort. On ne respire, comme être raisonnable, qu'autant qu'on fait usage de la faculté de penser & qu'on l'emploie à se connoître.

Tous nos maux viennent de ce que notre vie extérieure contredit perpétuellement la vie intérieure. C'est un combat entre l'ame & les sens qui blesse la raison. Qu'il est triste de ne vivre qu'à l'aventure, & de voltiger d'objets en objets, pour

s'accrocher en quelque ſorte à des frivolités ! ainſi l'on voit naître des plantes au hazard, & s'attacher aux premiers arbres qu'elles rencontrent.

L'amour-propre a mille ramifications qu'il nous eſt impoſſible de démêler, mais tel qu'il ſoit il nous avilit à moins qu'il ne change dans une certaine dignité qui convient à notre ame. C'eſt alors qu'on s'éleve au deſſus des idées terreſtres, & qu'on ne trouve plus rien de grand que cette immenſité où l'univers n'eſt plus qu'un point. C'eſt alors qu'on deſcend juſqu'aux plus malheureux, qu'on n'affecte pas ces politeſſes impérieuſes ſi capables d'humilier, qu'on tempere l'éclat du rang par la clémence & l'affabilité, & qu'on ne s'eſtime enfin qu'à titre de créature raiſonnable.

Les ſens ont éclipſé notre ame, ils ont mis entre elle & Dieu un voile épais que la ſeule Philoſophie ne ſauroit arracher. Les idées devroient engendrer les réflexions, & enſuite les ſentimens, telle eſt la marche de l'eſprit & du cœur. Mais l'on aime ou l'on hait, avant d'a-

voir penſé. Il n'y a plus dans l'homme qu'un cahos formé par les illuſions du monde & qui ne ſauroit lui-même débrouiller. Il ſemble qu'à l'exemple des arbres, nous n'avons qu'une ſeve qui nous fait végéter : nos actions paroiſſent auſſi méchaniques que la progreſſion de ces feuilles qui naiſſent au printemps.

DES DOULEURS.

ON diroit que la nature nous a donné des yeux autant pour pleurer, que pour voir. Quelles fontaines de larmes dans l'univers ! & quel moyen de les arrêter ! je ſuis ſûr qu'actuellement même, il n'y a point de Cité, où l'on ne pouſſe des gémiſſemens.

Toutes les créatures paroiſſent armées contre nous : les élémens nous moleſtent par leur intempérie, les animaux par leur férocité, les inſectes par leurs morſures, les herbes par leurs poiſons, & il n'y a pas juſqu'à la roſe qui n'ait des épines pour nous piquer. Et juſqu'à

homme même qui ne s'arme contre homme même, pour lui causer des douleurs & pour l'accabler. Nous devons donc souffrir, & soit par des maux imaginaires, soit par des maux réels payer le tribut de notre fragilité.

DES DÉFAUTS.

LEs imperfections, appanage de notre humanité, étant le contrepoids de l'orgueil, ont leur utilité. La Providence qui tire du bien du mal même, se sert de nos foiblesses pour nous rappeller à l'Être souverainement parfait, & pour nous relever. Chaque défaut dont nous nous appercevons, devient une leçon qui nous avertit que nous sommes limités & que notre ame se trouve dans un vase entiérement fragile.

Les défauts qui nous défigurent ne s'accroissent que parce que notre ame ne s'exalte pas; cela est si vrai, que lorsque nous voulons caractériser un homme sans vertus & dominé par ses passions, nous

disons qu'il na point d'élévation. Il n'y a pas d'Hiſtoire auſſi longue que celle de nos égaremens, on peut même dire que la ſociété toute entiere n'eſt qu'un aſſemblage de paſſions & de défauts, qui ſe heurtent, qui s'accrochent & qui engendrent la méſintelligence & la jalouſie.

L'ouvrier qui apperçoit des défectuoſités dans ſon ouvrage, les corrige autant qu'il peut, & nous moins jaloux de la gloire de notre humanité qu'un Peintre ne l'eſt de ſon tableau, ou qu'un Horloger de ſa montre; nous laiſſons ſubſiſter nos défauts ſans le moindre effort pour les réformer. Il ſemble qu'il nous eſt honorable d'avoir des imperfections & qu'il vaut beaucoup mieux être ſans vertus que ſans richeſſes.

DE LA PROSPÉRITÉ.

L'EXALTATION aux dignités n'eſt ſûrement pas celle de l'ame, à moins qu'on n'ait le courage de les mépriſer. Mais nous nous dépouillons de notre propre immortalité, pour en revêtir des honneurs tout à fait périſſables. La fortune a beau demeurer toujours incertaine, le cercueil toujours ouvert; on accumule, comme ſi les revers ou la mort étoient ſimplement un ſonge qui ne ſe réaliſât jamais.

Si le monde, toujours ingénieux à farder les objets, n'avoit pas répandu ſur les emplois un certain vernis de grandeur & de magnificence, perſonne ſans doute n'eut voulu les accepter: mais les yeux éblouis par des pompes, des hommages & des décorations, ont entraîné l'ame, & l'on a conſenti à devenir le ſerviteur de ſes freres, pourvu qu'on fut appeller leur maître. Cependant que de ſoins, que d'embarras dans le ſein de la proſpé-

rité ! on y dépend de mille perſonnes, qui ſuivent, qui épient, qui obſedent & qui ne laiſſent ni le pouvoir, ni le vouloir de faire ce qu'on deſire à leur inſu ; on doit y faire des actes de repréſentation, qui aſſujettiſſent juſqu'au viſage & juſqu'aux regards ; on y eſſaie de tous les plaiſirs, & après les avoir tous uſés, on ſe dévore, en quelque ſorte, ſoi-même ; on y entend du matin au ſoir des courtiſans qui ne rendent jamais la vérité, & qui déguiſent juſqu'à leur phyſionomie, on y contracte l'habitude de devenir inhumain, & de n'accorder des graces qu'à la flatterie ; on y puiſe un orgueil qui paſſe en nature, & qui ſe plaît à humilier ; on s'y fait une dévotion toute phariſaïque, qui laiſſe l'eſprit ſans lumiere & le cœur ſans onction.

La terre n'eſt remplie que de perſonnes qui ſollicitent de la gloire & des tréſors, la mer n'eſt couverte que de voyageurs qui vont chercher fortune ; & juſques dans le Sanctuaire, il y a des profanes qui deſirent la graiſſe de la terre, plutôt que la roſée du Ciel.

Allons

Allons à la source de ces malheurs, & nous n'aurons pas de peine à découvrir que notre ame toute sensuelle en est la cause. Le Ciel doit sans doute disparoître, sitôt qu'on fait de l'univers sa dernière fin, & l'ame s'ensevelit quand on ne chérit que la matière.

Mais comment le titre d'homme, ce titre qui annonce la dignité de notre origine, le prix inestimable de notre immortalité, s'est-il perdu, tandis que des dénominations chimériques nous enchantent & nous en imposent! comment avons nous oublié la réalité pour courir après l'ombre, & avons nous pu nous persuader qu'on étoit plus grand & plus heureux dans le sein des richesses & des honneurs, choses qui nous sont absolument étrangères, qu'en vivant avec nous-mêmes! comment la médiocrité, vantée dans tous les temps, & par tous les sages, n'a-t-elle pas plus d'appas à nos yeux, que toutes ces dignités que nous avouons pleines de soucis & d'embarras.

La prospérité telle que nous la concevons, est un spectacle pompeux qui met

les hommes en oſtentation, qui les raſſaſie de plaiſirs, & qui leur méritent toutes les diſtinctions & tous les éloges : mais la proſpérité, telle que la vérité la conſidere, n'eſt qu'une enflure ou qu'un fantôme. Les Payens eux-mêmes en ont ainſi jugé, quoiqu'ils ne connuſſent de bonheur que la vanité. Ils ſentoient que des décorations extérieures n'aggrandiſſent point notre être & qu'on reſte le même ſous un habit de pierreries, que ſous un ſac.

Les grandeurs humaines deviennent maſſe, & n'ont plus de circulation, ni de jeu, lorſque la raiſon ſe ſubtiliſe & s'éleve; de même que notre ſang s'appéſantit & ne coule plus avec la même fluidité, quand les eſprits animaux s'évaporent : *Séneque* dit qu'il faut ſe tranſporter au deſſus de la Lune, pour jouir d'un temps ſerein; & heureuſement notre ame peut nous conduire bien au delà.

Le monde n'eſt qu'un tableau, mais travaillé par la main inviſible & toute-puiſſante qui a poſé les fondemens de la terre, & qui ſoutient la voûte des Cieux.

Mais nous ne nous attachons qu'au coloris, ſans conſidérer le magnifique deſſein de l'ouvrier, ni les grands traits qui en ſont les chefs-d'œuvre; & nous ne voyons, dans toute l'étendue de l'univers, que quelques foibles lueurs, que nous appellons biens ou dignités. Nos préjugés tel qu'un priſme, nous les repréſentent ſous l'aſpect des plus vives couleurs; & ſitôt que l'ame donne un coup d'œil, ce qui nous ſembloit azur, ou pourpre, n'offre plus qu'un fond rembruni, tout ſemblable à l'arene qu'on foule aux pieds.

Nos jugemens, ainſi que nos idées, dépendent des différens coups d'œil. Ceux qui n'enviſagent les Cours qu'à une certaine diſtance, y apperçoivent les plus grandes beautés; ceux qui s'en approchent, n'y découvrent qu'une ſimple toile, où des objets peints confuſément & d'une maniere giganteſque qui étonnent & révoltent. Quand on connoît l'optique morale, on n'eſt pas émerveillé des honneurs de cette vie; bientôt on devine ce qu'ils valent.

Tout ce qu'on voit, tout ce qu'on en-

rend, tout ce qu'on goûte, tout ce qu'on reſpire au milieu des Cours, provoque à la molleſſe, au menſonge, à la vanité. Il n'y a pas un front qui ne ſe déride à l'aſpect du Souverain, pas une parole qui ne ſoit aſſaiſonnée de douceur, pas un geſte qui ne ſoit compoſé; de ſorte qu'il ne voit jamais les choſes dans leur naturel, & qui ſemble toujours aſſiſter à un bal maſqué.

Il faut toujours conſidérer la fin de tout ce qui fixe nos regards; & tous les honneurs de la terre ne ſemblerons plus qu'une peinture en paſtel, que le temps efface inſenſiblement.

L'orgueil ne peut monter qu'à une certaine diſtance, parce qu'il n'eſt que l'ombre de la vraie grandeur; mais l'ame quand elle s'exalte, ne trouve point d'obſtacles juſqu'à Dieu. Elle perce les vapeurs & le firmament même, pour aller ſe répoſer dans le ſein de cette lumiere immenſe.

C'eſt une grande baſſeſſe que de déſirer quelque choſe de moins que Dieu, & la plus grande ambition conſiſte à pouvoir lui plaire.

TAYLOR INST. OXFORD

DES SENS.

INTERROGEZ les laboureurs & les artisans sur leurs manieres de vivre, & chacun vous dira, je dors, je mange, je travaille : interrogez les Grands & chacun vous répondra, je me fais traîner par des chevaux, je rends des visites, j'assiste aux spectacles, & je joue ; interrogez les personnes du sexe, & vous apprendrez que les unes toutes concentrées dans des occupations inutiles n'ont pas le temps de réfléchir, & que les autres ne connoissent d'existence que celle d'un miroir & des mots à l'infini sur le bout de la langue. Quelles réponses, & quels coups d'œil ! la raison en frémit. Il ne résulte de toutes nos actions que des mouvemens, des gestes, des tons ; & la réflexion nous est entiérement étrangere. Nous ignorons (car nous aimons l'ignorance) que les besoins du corps & les bienséances de la société ne doivent rien prendre sur les opérations de l'ame.

DU SAVOIR VIVRE.

LA raiſon gémit de ces airs, ces tons, ces propos dont notre ſiecle ſe pare, comme du plus riche agrément : ſi l'eſprit étoit d'accord avec le cœur, l'ame y gagneroit ſans doute, & la bienſéance, qu'on peut appeller le vernis de la ſociété, ne paroîtroit ni l'effet du caprice, ni celui de l'art ; il doit y avoir dans les mœurs une certaine candeur qui influe ſur tout le commerce de la vie.

Bien des Grands ne ſe rendent mépriſables, que parce qu'ils ſe font un langage de Cour, entiérement contraire à leur maniere de penſer. Ils s'imaginent que des révérences & des phraſes les diſpenſent d'être ſociables & généreux, & qu'on doit leur être fort obligé lorſqu'ils ne font pas un mauvais compliment. L'ingénuité, quelque effort qu'on faſſe pour la ridiculiſer, s'attirera toujours les éloges de la multitude. Une ame qui s'épanouit, un caractere qui ſe dévéloppe, un eſprit

qui s'insinue ; voilà le grand art de gagner les cœurs.

L'usage du monde veut qu'on soit à l'unisson des personnes avec qui l'on vit & il dispense de l'esprit, pourvu qu'on ait de la complaisance. Lorsque l'ame avoue la politesse dont on fait usage, c'est une preuve qu'elle est conforme à la raison. Il faut que les choses coulent de source, pour être estimées. L'homme, naturellement doux & vrai, plaira beaucoup plus que tous ceux qui s'étudient à copier des manieres.

L'indépendance d'un esprit volage ou libertin, est odieuse dans la société ; mais l'indépendance d'une ame immortelle est digne d'admiration & d'éloge. Il faut faire des visites, des révérences, des complimens ; mais en être raisonnable qui auroit honte de concentrer son existence dans de pareilles frivolités.

LA FORTUNE.

TOUT eſt circonſtance dans cette vie : les fortunes, les mariages, les dignités & le crédit ne ſont que l'effet d'une entrevue ou d'une parole dite à propos ce qui fait aujourd'hui l'élévation d'un homme, pouvoit devenir ſa ruine & ſa honte, ſi la circonſtance eut manqué celui qui naît fils d'un Prince, pouvoit naître le fils d'un artiſan. C'eſt une circonſtance qui place une perſonne ſur le trône; c'eſt une circonſtance qui fait valoir les talens, c'eſt une circonſtance qui fait les héros. On ſe détermine par les circonſtances; on ſe ruine ou l'on s'enrichit ſelon les circonſtances, on ſe couvre de gloire, ou l'on ſe déshonore par les circonſtances.

Les hommes ont donc bien peu de raiſon de ſe glorifier de leur réputation, de leurs emplois, de leurs richeſſes, puiſque ce n'eſt qu'une rencontre qui les tire de la pouſſiere. Souvent un concours fortuit d'arrangemens fait le grand homme,

on le conduit ſur l'échafaud. C'eſt un point imperceptible que celui qui ſe trouve entre la fortune & la diſgrâce, le bonheur & le malheur, le vice & la vertu. Entre un héros & un ſcélérat, dit Fontenelle, il n'y a ſouvent de différence que les lieux, les occaſions ou le temps. Le mot *Fortune*, c'eſt-à-dire, hazard, l'exprime aſſez.

Quel démon que cette fortune! c'eſt elle qui crie à tous les hommes, en leur montrant les Royaumes de ce monde : je vous donnerai toutes ces choſes, ſi en vous proſternant vous m'adorerez : *Si cadens adoraveris me.* C'eſt elle qui couronne les plus horribles forfaits, & qui, nous faiſant oublier ce que nous ſommes, nous attache ſervilement à des objets miſérables. On n'encenſe que la fortune, on ne loue que la fortune, on n'adore que la fortune, probité, conſcience, raiſon vous n'êtes plus que des noms dont on ſe ſert pour faire fortune, l'envie d'acquérir des biens & des honneurs rend les hommes fanatiques, au point de s'immoler pour le monde.

DES AMIS.

LEs amis ſont ſans doute des tréſors, quand on peut les découvrir & qu'on ſait en uſer. Mais ces tréſors ont-ils eux-mêmes de quoi faire notre félicité ? Analyſons le meilleur ami qui ſoit au monde, nous ſerons toujours réduits à ne connoître qu'un extérieur qui nous feroit douter de ſa ſincérité ſi nous n'avions la bonne foi. Mon ami eſt affable, officieux, généreux ; mais quel en eſt le motif ? Pourrions-nous bien jurer qu'il eſt auſſi pur qu'il le paroît ? Il faut nous contenter de croire tout ſimplement que ſes intentions ſont ſinceres.

L'homme ne voit dans ſes amis qu'une forme tout-à-fait extérieure que nous nommons viſage ; & la meilleure partie d'eux-mêmes, la ſeule à proprement parler, qui mérite notre eſtime & notre attachement, demeure preſqu'inconnue, ainſi nous n'aimons qu'un ſquélette dans nos amis, ou, tout au plus des actions exté-

rieures & conséquemment équivoques, c'est pourquoi Mallebranche dit avec beaucoup de fondement dans ses Entretiens Métaphysiques :

„ Je ne puis discerner si une personne „ que j'aime est devant moi que par les „ réponses qu'elle me fait, mais je ne „ puis savoir si elle estime la vérité, & „ je le crois simplement. L'amitié peut „ dont nous séduire, & l'on auroit raison „ de douter qu'elle fut réciproque. D'ail- „ leurs je veux bien que mon ami ait „ réellement toutes les bonnes qualités „ qu'il fait paroître, mais les aura-t-il „ demain ?" Cela nous prouve combien les fondemens de l'amitié sont peu solides en eux-mêmes, & combien l'on aimeroit peu si l'on aimoit dans la bonne foi.

DES AUTEURS.

SI l'on décide d'un Auteur au premier coup d'œil rien ne paroît plus merveilleux que sa qualité : il s'érige un tribunal où il juge les Rois mêmes, où il cite les morts, où il les dépouille de leur répu-

ration & où il donne impérieusement des leçons à tout le genre humain, il blâme les écrivains qui lui déplaisent ; il infirme les faits qui lui sont contraires, il donne ses systêmes pour infaillibles, il établit des opinions conformes à son goût, il décide en maître, il joue un rôle important dans la société, il s'entend citer, il se voit lire, & il se lit lui-même ; il se figure une postérité où il vivra, & où l'on enviera le sort de ses contemporains.

Ceci flatte sans doute l'amour-propre, & fait désirer à plusieurs de courir la carriere d'Auteur. Mais si l'on envisage les choses sous un autre point de vue, on verra que celui qui juge est souvent jugé, & qu'au lieu de n'avoir à répondre qu'à des hommes sages & éclairés, il devient comptable de ce qu'il avance à des milliers de sots qui se mêlent de le lire, de ne point l'entendre & de le critiquer : il l'interprétent, ils le commentent, ils lui font dire tout le contraire de ce qu'il pense ; ils lui prêtent les tours les plus malins, & finalement ils lui déclarent une guerre ouverte. Combien de

misérables faiseurs de feuilles périodiques qui déchirent les ouvrages & les Auteurs pour irriter la curiosité du public par leur satyres & gagner aux dépens du bon sens & de la vérité un secours qui les empêchent de mourir de faim.

Si l'on desire voir les hommes qui composent, ce n'est que pour se donner un relief à soi-même pour pouvoir dire qu'on a eu la visite d'un tel Auteur. Les gens du monde sont curieux de jetter un coup d'œil sur un Auteur comme on regarde une lanterne magique ou un Rhinocéros, & c'est que le monde tourne en amusement tout ce qui pourroit l'instruire & qu'il fait d'un Auteur capable de l'éclairer, un spectacle de vanité. Les ouvrages ne sont pas mieux traités : on les laisse quelque temps en ostentation sur une table ou sur une cheminée, comme la nouvelle du jour, & de là ils passent à la livrée, où il finissent par devenir papillotes.

Une personne médiocre est aimée dit fort bien M. Helvétius ; mais les gens à talens sont craints, pour ne pas dire haïs : on les fuit au lieu de les fréquen-

ter, & toute la grace qu'on leur fait, conſiſte à leur demander un livre qu'on ne lit pas. *Quand je commençai à paroître dans le monde, dit M. de Monteſquieu, tous les grands me firent accueil; mais quand je commençai à écrire, ces mêmes grands ne me regarderent plus.* Ils avoient ſans doute honte de s'entretenir avec un homme qui auroit bientôt connu leur peu de mérite. Les gens d'eſprit ſe recherchent, mais comme ils ſont en très-petit nombre, les Auteurs doivent s'attendre à ſe voir généralement abandonnés.

DE LA GAIETÉ.

ON ne sauroit croire jusqu'à quel point l'imagination & la gaieté se servent réciproquement : elles sont deux aîles qui balancent l'ame entre la tristesse & la dissipation, & qui la tiennent dans ce juste milieu, qu'on peut appeller le trône de la sagesse.

La gaieté est presque aussi variée que les visages : il n'y a pas deux personnes qui se réjouissent également. Les ris semblent être à l'unisson, les physionomies s'épanouir indistinctement ; & cependant chacun éprouve un plaisir qui n'est pas celui du voisin.

Il n'y a dans l'univers que des plaisirs épars : on se prépare nécessairement des chagrins, lorsqu'on souhaite en trouver la réunion.

Le peuple, toujours inconstant & toujours susceptible d'impressions ridicules & triviales, n'a qu'une gaieté d'accès, qui, comme la fievre est tantôt plus ardente &

tantôt plus tempérée. Les petits ſe battent comme ils s'embraſſent & grondent comme ils rient, avec la même fougue & les mêmes tranſports.

Les ſots s'amuſent de tout & ne s'amuſent de rien, leur eſprit n'a ni aſſez de conſiſtence, ni aſſez de pénétration pour bien percevoir & bien ſentir. Ils s'imaginent que, pour ſe réjouir, il ne s'agit que de remuer les levres & de faire du bruit, ainſi toutes les ſociétés leur ſont égales, ils deviennent amis de la premiere perſonne qu'ils rencontrent. J'avoue que ces ſortes d'êtres ſont en quelque maniere heureux, mais à la façon des animaux qui s'attroupent, crient & ne réfléchiſſent point.

Tout devient amuſement à l'homme qui peut profiter de lui-même : il rit en s'inſtruiſant, & ſa vie, toute partagée en idées utiles & agréables, en penſées riantes & ſolides, en deſirs joyeux & ſages, coule auſſi doucement qu'un ruiſſeau qui ſerpente au milieu des fleurs.

On ne rit jamais bien, que lorſqu'on rit ſans préparation & ſans effort. La véritable joie naît de l'à-propos, de certains

hazards qu'on n'a pu prévoir ; en un mot, elle eſt l'*impromptu* du cœur, comme les ſaillies ſont celui de l'eſprit.

La gaieté philoſophique eſt la premiere, il ſemble qu'Horace l'avoit entrevu, lorſqu'il dit que le Sage verroit ſans pâlir l'univers s'écrouler. L'ame des Philoſophes eſt un firmament qui ne préſente de toutes parts qu'une aimable clarté, tandis que la joie des libertins, comme ces lumieres boréales qui brillent & s'éteignent tout à coup, ne laiſſe à ſa ſuite qu'une affreuſe obſcurité.

Les perſonnes gaies ſont pour l'ordinaire moins colériques & moins intéreſſées, ont le commandement plus doux. Une gaieté ſoutenue dénote toujours preſque un bon caractere : c'eſt l'ame qui ſe dévoile, lorſque des ris naturels épanouiſſent le viſage. J'ai remarqué que l'harmonie étoit parfaite parmi les époux qui avoient une humeur enjouée, & que tout maître qui ſavoit rire, trouvoit des domeſtiques affectionnés.

Toute la nature nous invite aux douceurs de la ſociété, les oiſeaux ſe recher-

chent, les abeilles se rassemblent, les arbres s'entrelacent, les fleuves vont s'unir à la mer, & l'harmonie de l'univers ne se soutient que par une attraction qui doit être une image de la nôtre, mais si la gaieté ne regne dans cet innocent commerce, tout change de face.

Les hommes ne sont réellement sociables qu'autant qu'ils sont gais. Si l'on dépouilloit les François de leur aménité, on ne respireroit plus dans leur compagnie cet air de franchise qui leur est si naturel. Il faut les voir à la ville & à la campagne, les suivre dans les détails de la vie, dans les promenades, dans leurs entretiens, dans leurs jeux, pour avouer que rien ne contribue mieux que la gaieté aux agrémens de la société : ils se consolent de leurs chagrins par une chansonnette; ressource plus heureuse qu'on ne s'imagine, & dont on se mocque, que parce qu'on n'en connoît pas le prix. Ce monde, qu'on nomme Paris, n'est préférable à Londres, au Grand Caire, à Pekin, à toutes les villes de l'univers, que parce que ses habitans sont plus gais &

ſavent répandre des agrémens juſques ſur la moindre bagatelle. C'eſt bien moins l'intérêt (car les François ne ſont pas intéreſſés) que l'envie de ſe réjouir, qui les engage à imaginer des modes, à produire chaque jour des brochures, & à ſe faire continuellement un ſpectacle réjouiſſant de tout ce qu'ils entendent & de ce qu'ils voient. On ne trouve que chez eux des promenades gracieuſes, où les viſages s'épanouiſſent ainſi que les fleurs, & où les eſprits philoſophent même en badinant; au moindre rayon qui paroît, même dans la ſaiſon la plus rude, on voit un eſſain de gens de tout âge & tout état venir y ranimer leur gaieté, & répondre avec empreſſement à l'invitation que ſemble leur faire un beau jour.

Je ſais que les étrangers ont ſouvent qualifié cette gaieté de frivolité, mais les François en ſont bien vengés, en le voyant eux-mêmes s'efforcer de les imiter. Chaque étranger fait ſes délices de voyager en France, & ne s'en arrache qu'avec le deſir d'y revenir.

La gaieté, l'ame des plaiſirs, engen-

dre une véritable satisfaction. Elle s'annonce au milieu d'un cercle sérieux, comme le soleil dans une journée d'hiver, & après en avoir dissipé les brouillards, elle jouit des charmes qu'elle a produits.

Le corps s'use par les chagrins, comme le cœur par l'amour, & l'esprit par l'application : la gaieté comme ces liqueurs qui surnagent sur la lie, se tient, pour ainsi dire, au dessus de nos maux, & se clarifie de maniere qu'on l'apperçoit toujours sans aucun mêlange. Le sang devient plus fluide, le cœur plus à l'aise, les humeurs moins âcres & moins abondantes & l'esprit plus dégagé. On se sent renaître sitôt qu'on voit le chagrin s'en aller.

Tout plaisir quelque nom qu'on lui donne, n'est qu'une habitude ou qu'une frénésie, si la gaieté ne l'excite. L'ame ne veut qu'elle-même pour inspirer une véritable joie, parce que rien ne nuit plus au plaisir que tout ce qui est compliqué.

Je ne sais comment on a pu imaginer

que les dignités avoient beſoin de hauteur, de fierté pour ſe faire révérer, ne voit-on pas que le Ciel n'eſt beau que lorſqu'il eſt ſerein.

Les Grands ſont comptables au public des diſpoſitions de leur ame, & il n'y a que la gaieté qui puiſſe les développer d'une maniere agréable. La Majeſté, lorſqu'elle s'annonce ſous un air riant ſemble l'image de Dieu même.

L'air ſombre & ſérieux n'empêche pas l'ame d'être bienfaiſante ; mais il diminue plus qu'on ne s'imagine le mérite du bienfait.

La gaieté ſi chere à l'humanité n'eſt rare que parce que la triſteſſe prend la teinte de toutes les paſſions, pour s'inſinuer dans les cœurs, & triompher de leur foibleſſe. Tantôt rage, tantôt langueur, tantôt haine & tantôt amour, elle ſemble imiter le temps dans ſes orages & dans ſes brouillards & répandre ſucceſſivement la grêle & la pluie, la neige & les frimats.

Toute notre vie n'eſt qu'une ſucceſſion d'eſpérance, qui, plus ou moins fortes

ne ſe détruiſent jamais qu'en renaiſſant.

Lorſque l'ame eſt pleine d'elle-même, elle ne cherche point à former des liaiſons indiſcretes & dangereuſes, & conſéquemment elle évite le chagrin de n'être plus aimée, ou d'avoir aimé. Il faut toujours croire qu'on ne nous aime que par caprice, & toujours craindre d'aimer par paſſion : alors l'amour ne devient point exceſſif & l'on trouve dans ſon commerce le même calme que dans celui de l'amitié.

L'homme qui s'inquiete n'eſt qu'un roſeau que l'imagination promene comme elle veut. Tout en idées noires, dont il ſe nourrit, il n'exiſte, pour ainſi dire, que d'une maniere entrecoupée.

L'inquiétude n'eſt qu'un nouveau mal, qu'on joint à celui qu'on ſent. Les Italiens diſent que le monde appartient aux flegmatiques & ils ont raiſon : *il mondo appartiene à li flegmatici*. Lorſqu'on impoſe ſilence à ſes paſſions, on devient, pour ainſi dire Roi, de l'univers, & l'on ne trouve plus d'obſtacles dont on ne triomphe, ou par la prudence, ou par la réſignation.

L'humeur ne raiſonne point & nous ſommes nés pour raiſonner ; l'humeur nous agite & nous trouble, & nous devons vivre dans le calme, l'humeur nous rend odieux, & nous devons nous faire aimer.

La vraie philoſophie ſimple dans des amuſemens, ainſi que dans ſes mœurs, ſe rit de ceux qui ne ſe réjouiſſent que par intérêt ou par combinaiſon : elle ſaiſit le premier divertiſſement qui s'offre, tel qu'une boule ou un volant, parce que lorſqu'elle ſe délaſſe, elle ne croit pas devoir s'occuper.

L'amour du plaiſir n'eſt point une paſſion étrangere à l'homme, il naît avec nous : mais bien différent de la bête, qui ne ſuit qu'un brural inſtinct, nous devons diſcerner les goûts qui ſont analogues à la dignité de notre être, & nous les approprier par la réflexion. L'eſprit preſque toujours ſéduit par le cœur, s'attache à l'exiſtence des ſens plutôt qu'à celle de l'ame, & s'oublie lui-même pour laiſſer regner notre malheureux corps.

L'eſprit poétique eſt très-propre aux bons mots, parce qu'il eſt moins mé-

thodique & plus entrecoupé : ſes lueurs paroiſſent des étincelles qui ſortent d'un feu d'artifice. Lorſqu'on à de la verve, on trouve les ſaillies comme la rime & cet exercice uſuel excite continuellement l'imagination.

Quant aux coteries Angloiſes, quelqu'intéreſſantes qu'on les ſuppoſe, nous ne les croyons guere propre à être citées comme un exemple dans un ouvrage ſur la gaieté. Le morne & le bruyant y contraſtent d'une maniere ſi ſinguliere, qu'on ne peut ni le définir ni le comprendre. Il faut autre choſe que du *Punch* pour égayer l'ame & pour lui procurer une joie ſolide & agréable. C'eſt par cette raiſon que les repas n'ont point en eux-mêmes de quoi réjouir, s'ils ne ſont aſſaiſonnés de cette franchiſe & de cette aménité qui mettent des convives à l'aiſe. Ainſi, le moindre dîner en France a mille fois plus d'agrément que toutes les tables faſtueuſes de Pologne, où l'on ne parle que pour boire à la ſanté des uns & des autres, & où la confuſion empêche de rien entendre.

DE

DE L'AMITIÉ.

IL n'y a que la candeur qui puisse plaire à l'amitié; elle défend à nos yeux de prévenir son jugement; elle impose silence aux saillies de l'imagination; elle arrête la célérité de l'esprit. On ne conçoit bien l'amitié qu'après une espece de noviciat.

Penser & agir; voilà les deux grands mobiles de l'amitié, & l'on satisfait à ce double devoir quand on fait voir & sentir.

Quand le tonneau est vuidé, tous les amis s'enfuient, la moindre disgrace change tout à coup en indifférence l'amitié qui paroissoit la plus forte.

L'esprit est redevable au cœur de la plupart des réflexions qu'il fait.

Toutes les vertus sont des pures émanations de la justice, & l'amitié conséquemment doit être équitable. Comme Themis, elle a sa balance, & elle pese, sans passion, les actions des uns & des autres

ceux qui figurent l'amitié toujours careſſante, la confondent avec la flatterie. Elle ſait auſſi-bien condamner qu'approuver.

Il eſt difficile aux femmes de devenir ſimplement amies, parce qu'elles ne peuvent guere aimer ſans paſſion ; mais il y en a qui triomphent de cette difficulté. L'amitié finit où l'amour commence.

L'amitié n'eſt que la charité qui réunit tous ſes rayons ſur un même objet.

Notre cœur ainſi que notre eſprit doit avoir des propoſitions, & ne ſe décider qu'avec ſageſſe & diſcrétion. L'humanité eſt faite pour tous les cœurs, mais non pas l'amitié. La nature eſt auſſi économe dans la diſtribution des bons cœurs que des beaux eſprits.

Les cœurs s'électriſent par l'amitié, & la plupart des hommes ne ſont pas en état de ſoutenir cette électriſation : ils tombent en ſyncope à la vue de ces tourbillons d'étincelles que leurs paſſions engendrent, & que leur amour-propre étouffe ſi adroitement au dedans d'eux-mêmes. Ce ſeroit donc la plus terrible épreuve pour l'humanité, ſi le cœur

devenoit transparent comme le verre.

Nous sommes tous appellés pour être amis, comme cela paroît dans nos premieres années, mais il y a peu d'élus.

Ouvrons nos ames à l'amitié, & ne cherchons à la placer que dans ce sanctuaire interieur, où la raison commande, & où le sentiment obéit.

L'amitié comme le feu n'a plus la même activité, lorsqu'elle se répand sur plusieurs objets. Une amitié partagée ne vaudra jamais une amitié concentrée. Les rayons de lumiere ont toute une autre force, lorsqu'ils se réunissent dans un seul point.

Il faut une surabondance de bon cœur, & une générosité bien surémiente chez les gens en place, pour qu'ils puissent devenir amis. Aussi les Philosophes n'ont pas coutume de tourner leur amitié vers les cœurs; ils savent que l'Esprit Saint nous ordonne de ne pas nous confier aux Princes de la terre: *nolite confidere in Principibus.*

C'est parce que l'amitié est réellement généreuse, qu'il y a si peu d'amis. On

craint d'embraſſer une vertu qui oblige à donner. Le cœur devient plus ingénieux que l'eſprit même dans un ami qui ſent ſes obligations, & qui les chérit.

La généroſité ſe trouve rarement chez les Grands, & jamais chez les bigots. Ceux-ci ont l'eſprit & le cœur tellement rétrécis, qu'ils ne répandent leurs bienfaits que goutte à goutte.

Un ſecret qui parvient juſqu'à trois perſonnes, commence à n'être plus qu'un demi ſecret. Le ſecret du Sage eſt un puits d'où il ne ſort rien de ce qu'on y cache ; mais bien des hommes reſſemblent à des jets d'eaux ; ils renvoient de toutes parts ce qu'ils reçoivent. L'amitié ne dit mot quand elle a le plus ſujet de murmurer : c'eſt une Tourterelle qui gémit ſourdement, & qui ne parle de ſa douleur qu'aux arbres & aux rochers.

Les paſſions s'agitent & ſe combattent perpétuellement ; les vertus ſe moderent, parce que la modération forme leur caractere.

Rien n'eſt plus digne de l'homme & rien de plus admirable que de tenir ſon cœur entre ſes mains, que de ne lui donner d'eſſor que vers la vertu.

Si les hommes ne s'aimoient que pour ſe flatter, on pourroit regarder les Cours comme autant de temples de l'amitié, & les Courtiſans comme autant d'amis.

La ſociété n'a point de diſciples plus épris de ſes charmes, que les vrais amis.

L'amitié ne veut ni pleurs, ni plaintes romaneſques; & lorſqu'elle prend poſſeſſion du cœur des femmes, elle répand dans toutes leurs actions une certaine dignité, qui les rend compatiſſantes & généreuſes, ſans exciter le déſeſpoir & les ſanglots.

Si l'eſprit & le cœur ne ſont pas à l'aiſe, ils ne diſent mot.

Si l'on ne pratiquoit la vertu que pour plaire aux hommes, ce ſeroit la plus grande folie d'être vertueux.

Un ami eſt une perſonne dont l'ame tranſparente ne laiſſe entrevoir que fidé-

lité, douceur, tendreſſe, confiance & ſincérité; une perſonne complaiſante ſans foibleſſe, ferme ſans rudeſſe, ardente ſans paſſion, zélée ſans inquiétude, généreuſe ſans oſtentation.

L'amour qu'on doit à tout le monde, nous prépare à l'amitié, & même on peut dire qu'il en eſt l'introduction.

LE LANGAGE DE LA RAISON.

SI la raiſon venoit à ſe taire dans l'univers, on n'entendroit plus que le mugiſſement des paſſions ; & le cri des humains confondus avec celui des bêtes, n'exprimeroit que le déſordre & la ſtupidité.

La raiſon eſt rarement la compagne d'un eſprit vif & ſaillant. Un feu d'artifice ne cauſe que du bruit & une admiration momentanée, au lieu que le feu qui ſe conſume dans nos foyers ſert à mille uſages rélatifs aux beſoins & au bonheur de la vie.

Il eſt de notre raiſon comme de nos yeux, qui, quoique bien capables de voir par eux-mêmes, ne voient cependant qu'à proportion de la lumiere qui les affecte.

Il eſt un ſanctuaire au ſein de notre raiſon, où Dieu réſide & ſe fait entendre d'une maniere merveilleuſe. Les bons deſirs qui nous inſpirent, ſont véritablement ſon écho.

On ne mépriſe pas la raiſon impunément : elle veut être écoutée & révérée, & elle eſt d'autant plus en droit d'exiger le reſpect & l'attention que tous les conſeils d'autrui ne valent pas ceux qu'elle donne à chacun de nous en particulier.

Si tant de titres que les hommes ont imaginés n'avoient point fait diſparoître la qualité précieuſe de créature raiſonnable, nous nous verrions au milieu de cet univers comme autant de Rois, dont l'Empire exiſte ſur les métaux, les plantes & les animaux ; & nous ne douterions pas des égards que notre ame immortelle ſe doit à elle-même. La raiſon nous crie que, nés pour être heureux, nous ſommes réellement des inſenſés, ſi nous ne prenons pas tous les moyens de le devenir.

Tous les hommes ne ſont qu'une ſeule & même maſſe ; & leur raiſon, quoique plus ou moins active, ſelon la différence des organes & la diverſité des eſprits, entrevoit également l'obligation où l'on eſt de ſe ſervir réciproquement, chaque perſonne jugeant du goût & des beſoins

des autres par les siens propres, se trouve naturellement portée à la bienfaisance. Il est sans doute bien fâcheux que les passions fassent disparoître l'humanité, & qu'on ne voie plus que de la vengeance & de la jalousie, où l'on avoit droit d'espérer de la commisération & de la douceur.

Il n'y a pas une dégradation plus humiliante aux yeux de la sagesse que la dureté qu'on affecte à l'égard des malheureux. N'est-ce pas outrager son propre portrait, que de méconnoître les hommes & de les mépriser! si nous ne les estimons que par rapport à leurs richesses & à leur faste, nous préférons l'ouvrage de la terre au chef-d'œuvre de Dieu. Eh! depuis quand le vêtement vaut-il mieux que le corps & l'argent mieux qu'une ame immortelle.

Apprenez, nous dit la raison, que l'homme n'est raisonnable que parce qu'il a des principes qui le guident, que sa vie, toujours uniforme, ne doit point être troublée par des alternatives qui révoltent, que son cœur est formé pour

n'agir que de concert avec ſon ame, & que ſes paſſions ne ſont ſupportables qu'autant qu'elles étaient la vertu & l'humilité.

Toutes les parties de cet univers ſont autant de lignes qui vont ſe réunir à l'éternité, centre & terme de tout ce qui exiſte. L'homme qui ſe place devant cette perſpective n'eſt plus ſurpris ni allarmé des contradictions apparentes & des événemens ſinguliers qui forment l'hiſtoire de ce monde.

La main de l'Éternel, imprimée ſur nos fronts, a tracé elle-même nos plaiſirs & nos chagrins; elle a ouvert la carriere que nous devons parcourir & poſé la borne qui arrêtera au premier inſtant le cours de notre vie. Que vois-je dans toute la nature! s'écrioit autrefois le célebre Fénélon; je vois Dieu, Dieu pas tout & encore Dieu ſeul. Mais l'homme n'a que des yeux que pour voir des ombres, & la vérité lui paroît un fantôme: ce qui n'eſt rien, eſt tout pour lui, & ce qui eſt tout ne lui ſemble rien.

Ce ſont des notions du bien & du mal, que réſultent les vertus. L'homme ſe

voyant entre la lumiere & les ténebres, & ſentant que ſon ame n'eſt heureuſe qu'autant qu'elle eſt éclairée, ſe tourne du côté du jour & trouve à la lueur de ce flambeau les idées qui doivent le guider : alors plein de confiance, il marche juſqu'au vrai bonheur, s'élevant au deſſus des difficultés qui l'arrêtent. Telles ſont les perſonnes vertueuſes ; tandis que celles qui ſont livrées aux paſſions errent à l'aventure, ſans examiner d'où elles partent ni où elles doivent tendre.

On aime, dit un ancien, juſqu'aux pierres de ſa patrie : il ſemble en effet que l'endroit où l'on a reçu le jour, eſt un lieu ſacré qui nous rappelle continuellement à nous-mêmes, & qui réveille tous nos ſentimens. Nous renaiſſons à ſon aſpect ; & tous les plaiſirs de notre premiere enfance, plaiſirs auſſi ſimples que purs, reviennent dans notre mémoire en nous cauſant une ſatisfaction incroyable. Quel effet le diſcours de la mere de Coriolan ne produiſit-il pas lorſqu'elle lui remontra combien il étoit affreux de venir ſaccager Rome ſa patrie.

Vous n'êtes ici bas, dit la raiſon, que des êtres exilés à qui les yeux n'ont été accordés que pour enviſager le Ciel, votre patrie. Cet univers n'eſt qu'un théatre où les générations paroiſſent & diſparoiſſent preſqu'au même inſtant, & la toile ne ſe levera qu'au moment où vous entrerez dans le ſéjour du repos.

Qu'une ame, qui deſire la mort eſt merveilleuſe & ſublime ! elle jette un regard de commiſération ſur tous les trônes de l'univers ; & dans un raviſſement qui ne tient ni du fanatiſme, ni de l'enthouſiaſme, elle ne reconnoît que Dieu capable de la ſatisfaire & de la fixer. Elle oublie tous les objets harmonieux & colorés que les ſens & les paſſions adorent, & n'ayant beſoin que d'elle-même pour percevoir & connoître, elle fait ſa contemplation & ſes délices des beautés impériſſables. Elle deſire avec toute la force dont elle eſt capable, le moment où elle en jouira ; & elle le hâte par l'effort de ſa juſte impatience.

On ne mépriſe point la raiſon impunément ; elle veut être écoutée & révé-

rée, & elle eſt d'autant plus en droit d'exiger le reſpect & l'attention, que tous les conſeils d'autrui ne valent pas ceux qu'elle donne à chacun de nous en particulier. Créée pour nous, & perpétuellement en nous, elle ne nous porte que d'une maniere analogue à notre caractere, à nos talens, à nos forces, & à nos devoirs. La raiſon parle conſéquemment, lorſqu'on ne conſulte qu'elle, & elle met beaucoup plus de gloire à s'arrêter, là où la Divinité a poſé des bornes, qu'à errer dans ce vuide affreux où l'orgueil & l'eſprit faux ne manquent jamais d'aller ſe perdre.

On a mis l'ame au rang des ſpectres qu'on ne voit point, dont on doute, & cependant qu'on craint: on penſe qu'en rentrant en ſoi-même on entendroit murmurer la raiſon; & l'on ſe jette au dehors.

Tout ce qui n'augmente ni diminue notre être, tout ce qui nous laiſſe en un mot tels que nous ſommes, ne doit nullement nous affecter. Or, les injures & les louanges ôtent-elles ou ajoutent-elles une ſeule ligne à notre taille, un ſeul trait

à notre figure, un seul degré de lumiere à notre esprit? Ce n'est que l'idée que nous nous en formons, qui nous réjouit ou qui nous afflige: & cette idée est-elle bien raisonnable & bien conforme à la Religion?

Notre raison est le plus riche des patrimoines, & c'est dans son sein que nous devons puiser des motifs de consolation lorsque nous sommes affligés, des lumieres, quand nous marchons à tâtons, par ses ressources, par sa pénétration, par son activité elle nous éclairera, nous soutiendra & nous élévera.

Le tableau des siecles se trouve défiguré de toutes parts, à raison des ravages que le mal a introduits dans l'univers. Eh quel mal! après avoir pris possession des sens, il s'empare du cœur, & il aveugle l'esprit. Toutes les histoires viennent à l'appui de cette vérité: elles qui nous parlent que des malheurs, de l'amour, des horreurs de la colere, des débordemens, de l'ambition, des cruautés, de la jalousie; elles, qui sont enfin la réalité des affreuses tragédies qu'on représente sur nos théatres.

Les hommes par des distractions souvent chimériques & des prétentions encore plus ridicules, ont mis une si grande disproportion entre les uns & les autres, qu'on les croiroit presque d'une espece différente. Il n'y a que la raison, qui, rapprochant toutes ces distances reconnoît & honore l'humanité chez les plus misérables comme chez les plus opulens. Aussi gémit-elle bien sincérement toutes les fois qu'on ose dire qu'un homme ne tient à rien, & qu'il n'est rien parce qu'il n'a ni fortune, ni nom. Sans doute, la naissance mérite des égards, & les dignités exigent des hommages; mais s'ensuit-il qu'on doive dédaigner son semblable & le méconnoître, si le sort lui a refusé des biens & des ancêtres distingués.

La raison analyse ces biens & ces honneurs dont le monde sépare avec tant de fierté, & elle juge si l'on a droit de mépriser celui qui n'en jouit pas. Que sont-ils? Combien durent-ils? Quel avantage procurent-ils? Ils ne dépendent que du caprice ou du préjugé; ils passent com-

me l'éclair & ils deviennent souvent la source des plus grands maux. L'orgueil, l'ignorance, la dureté, l'oubli de soi-même & de Dieu, ne marchent que trop souvent avec les grandeurs. On est ébloui de leur pompe, lorsqu'on ne fait que les entrevoir; & on les juge un fardeau insupportable, sitôt qu'on les décompose. Il n'y a point de miseres, point de petitesse dont la plupart des Grands ne soient susceptibles, comme devant payer l'intérêt de leur opulence & de leur vain éclat.

Nous devons juger du monde moral, ainsi que du monde physique, & de même qu'un parterre nous plaît par sa variété, la société doit nous réjouir par son mélange. La chûte des uns, l'élévation des autres, la fortune de ceux-ci, l'indigence de ceux-là, sont autant d'objets qui nous engagent à désirer cet état de justice où il n'y aura ni vicissitude ni revers. Le changement est naturel dans un monde qui ne peut exister sans se mouvoir, il faut donc s'attendre à des révolutions, & penser, selon l'expression du

ſage, qu'il n'y a rien de ſtable ſous le ſoleil.

Notre ame, ayant l'idée de l'éternel & de l'infini, deſire tout naturellement que nos études s'étendent juſques là, & elle croit toujours rétrograder lorſqu'elle ne s'avance pas vers l'Être Suprême, dont elle eſt la plus vive expreſſion. Créés pour étendre, notre intelligence pour nous perfectionner, pour mériter & pour gouverner en quelque ſorte cet univers, nous développons notre ame, & nous la rempliſſons de lumieres qui nous élevent & qui nous ſpiritualiſent.

L'UNIVERS ÉNIGMATIQUE.

L'AME n'eſt qu'un acte du corps, ſelon Ariſtote; l'ame en eſt une ſubſtance diſtinguée ſuivant Platon. Les Indiens adorent, ſur cet article, ce que les Perſans abjurent. Ce qu'il y a de certain, c'eſt que tout paroît douteux aux yeux qui ne font que ſe promener ſur les divers écrits dont on a rempli l'univers. Ce nombre immenſe de livres & de bibliotheques, qui travertiſſent l'ame de toute maniere, qui l'épaiſſiſſent ou la ſubtiliſent, qui l'anéantiſſent ou l'éterniſent, prouve le labyrinthe de nos difficultés, & la foule des contradictions qui ſe trouve en nous-mêmes.

Ce mot *Nature* que nous employons continuellement par artifice ou par habitude, n'eſt que le ſurtout de notre ignorance. Que nous enſeigne-t-il? Peut-il ſatisfaire un homme qui deſire approfondir? On croit éclaircir les choſes à force de termes, & il en réſulte que notre phi-

loſophie, quelque perfectionnée qu'on la ſuppoſe, n'eſt qu'un pays fertile en hypotheſes, & tout-à-fait ſtérile en démonſtrations. On n'a pu même juſqu'ici en faire une ſur l'exiſtence de nos propres corps.

Depuis ſix mille ans les hommes voient les planetes. Ils obſervent un ſuperbe pavillon ſuſpendu ſur leurs têtes, & depuis ſix mille ans ils balbutient, lorſqu'il veulent en expliquer la ſtructure & les mouvemens. Peut-être Deſcartes avec ſa matiere ſubtile, & Newton avec ſon attraction, n'ont peut-être pas même donné du vraiſemblable, & cependant combien la vraiſemblance eſt-elle éloignée du vrai! l'immobilité de la terre paſſoit pour démontrée, lorſqu'un Phiſicien s'éleva tout-à-coup dans Rome, & ſappa la Démonſtration. Mais la terre toujours fidelle à ſa marche, eut beau entraîner Galilée & ſes juges; on n'en crut rien, parce qu'on regardoit la Philoſophie de ce temps-là comme infaillible.

Un ſeul regard jetté vers le firmament au milieu de ces nuits étincelantes, confond & renverſe toute notre raiſon. Il ſem-

ble que nous ne ſachions plus alors
où nous ſommes placés, ni où nous
vons aboutir.

Cahos inacceſſible à nos foibles id
ciel toujours clair & toujours ténébr
d'où empruntez-vous la rapidité d
mouvemens, la régularité de votre ce
la vivacité de vos couleurs, la variét
vos nuances? Vous paroiſſez au matin
fondre dans une roſée toute d'émerau
de ſaphir, de rubis, & vous ſemble
ſoir vous défiller en un ſerein qui nou
nettre & nous imbibe d'une fraîcheu
licieuſe. Le matin vous faites brill
pourpre & l'or avec magnificence, ·
ſoir vous étalez l'argent & l'azur
tout leur éclat. Êtes-vous un aſſemb
de mondes errans, que l'Être Souv
conduit comme un Berger conduit
troupeau, ou n'êtes-vous qu'un ſi
ſpectacle à nos yeux. Parles ici, tout
de moi-même, j'admire, je trem
& je....

Que ne dirions nous point de ce te
qui nous emporte & qui nous dévore
ce temps qui, diſtribué en heures &

minutes, coule rapidement ſous nos yeux, ſans pouvoir être ni apperçu, ni ſenti, ni défini? nous nageons tous dans ſon immenſité, comme dans une vaſte mer, & ſes flots qui ſe pouſſent & ſe repouſſent ſans ceſſe, vont ſe perdre on ne ſait où. Comment, en effet, le préſent, qui eſt actuellement quelque choſe, devient-il néant tout à coup; & comment l'avenir, qui n'eſt encore rien devient-il un Être? Si nous n'imaginions quelques époques pour nous ſouvenir du temps & pour le déterminer, il ne nous reſteroit abſolument rien de ſa durée. Il nous fait vivre, & il nous détruit; nous en jouiſſons, & nous ne ſavons ni ce qu'il eſt, ni où il exiſte. Le lendemain eſt auſſi loin de nous que le terme de mille ans; & l'an prochain eſt plus près de nous que le jour d'hier. O prodige inconcevable, prodige toujours ancien & toujours nouveau.

Que ſignifie ce mot *Eſprit?* n'eſt-ce ſimplement qu'un terme, ou qu'une partie élémentaire plus ſubtile & plus déliée que le reſte du corps? L'*Eſprit* nous rappelle un je ne ſais quoi, qui, au bout d'un

certain temps, vient mettre en mouvement toute notre machine, se fait obéir en Souverain, se transporte hors de nous, quoique toujours en nous, un je ne sais quoi qui pénetre, & qu'on ne peut pénétrer, qui voit & qu'on ne peut voir, qui définit, & qui multiplie, & qu'on ne peut ni définir, ni multiplier.

Nommerons-nous cet esprit, substance ou modification être immatériel? Quel parti prendre pour abréger les difficultés? Mais s'il est matériel, ce sera une pensée qu'il faudra concevoir ronde ou quarrée, rouge ou blanc. S'il est matériel, ce sera un être inextensible, qui agira sur l'étendue, un être indivisible, qui dirigera un corps dont les parties sont divisibles à l'infini, un être qui se tient dans l'inaction pendant les neuf mois de notre habitation au sein maternel, un être qui fera jouer tous les ressorts de la matiere, sans connoître ces ressorts, sans avoir en soi de quoi les accrocher, les remuer & les diriger, un être enfin qui se réduisant presqu'à rien, renferme en lui-même une multi-

tude de connoiſſances & de perceptions qui ſe répandent enſuite de toutes parts.

Nous ne ſommes pas encore nés, & voici déja une quantité de myſteres capables de nous décourager & de nous confondre. Combien d'écrits où l'on agite, & où l'on agitera encore long-temps, ſi l'enfant penſe dans le ſein de ſa mere! mais peut-être l'homme, en ſortant de cette priſon, va-t-il, à l'aide de rayons du ſoleil, connoître tout-à-fait ſon origine & ſa fin; peut-être le théatre de l'univers, offert à ſes yeux, ſera-t-il le dénouement de ſes difficultés. Hélas! qu'apperçoit-je? Une enfance dépourvue de jugement, & incapable de conſeil; une enfance toute ſemblable à celle de la brute: point de ſens que des cris, point de raiſon que de la malice. Il faut que nos premiers jours s'écoulent triſtement dans l'eſclavage & dans l'ignorance de nous-mêmes, & que nous attendions notre diſcernement de la conſolidation de nos fibres & de nos organes, ce n'eſt plus une mere qui nous offuſque dans ſon ſein, & que nous ne connoiſſons pas d'avantage!

Cet état, quoique commun à tous les hommes, leur eſt cependant le plus inconnu, & nous n'en parlons que pour arriver au temps où nous commençons enfin à nous démêler, à nous ſentir, & à penſer que nous ſentons. Il eſt donc arrivé ce temps heureux, où, ſortis de la nuit la plus épaiſſe, nous éprouvons l'action d'une intelligence qui doute, qui aime, qui hait ici le nuage de l'ignorance paroît enfin ſe diſſiper; mais pour faire place à celui des paſſions encore plus obſcurs que l'ignorance même. L'envie, l'amour, la colere fermentent en dedans de nous comme un vin nouveau qui jette ſon écume, de maniere que notre petit individu commence par être en déſordre avant d'avoir pu ſe régler & ſe connoître. Nous nous échappons à nous-mêmes, & ſouvent pour n'y plus revenir; nous confondons à chaque inſtant, l'impreſſion de l'amour-propre avec la vertu; nous prenons pour liberté ce qui n'eſt qu'eſclavage; pour l'équité ce qui n'eſt qu'injuſtice; pour élévation ce qui n'eſt qu'orgueil.

Des

Des membres quoique ſourds, obéiſſent à la voix de notre eſprit & s'alongent & ſe replient ſelon ſa volonté : & qu'eſt-elle, cette volonté ! l'homme paſſe d'une extrêmité à l'autre. Nous ne pouvons jetter un ſeul regard ſur nous-mêmes, ſans être ſaiſis d'un étonnement qui reſſemble à l'épouvante. L'habitude nous rend inſenſibles les plus grands prodiges. N'eſt-ce pas un phénomene de voir le tourbillon de matiere qui nous environne, errer au gré d'une ſimple penſée, de voir cette multitude d'eſprits qui compoſent la ſociété, parcourir, ſous un maſque de chair, les villes & les campagnes ? Nous ſommes tous citoyens d'un monde merveilleux, mais le monde que chacun de nous porte en lui-même, ce monde qui veut & ne veut pas, qui imagine, qui combine, qui diſpute, qui raiſonne, qui juge, eſt bien plus admirable. Quel aſſemblage de penſées & de projets, d'eſpérances & de deſirs, de craintes & d'affections, d'idées & de perceptions dans le petit eſpace d'un crâne, là on ébauche le gouvernement des Em-

pires, là on forme des plans pour la guerre, là on cherche & l'on trouve les moyens de faire fortune ; enfin, on y raſſemble, comme dans un ſeul point, l'univers entier, de même qu'un cadran ſemble réunir en lui toute l'immenſité du ſoleil.

Que de nouveaux myſteres le ſommeil ne vient-il pas nous offrir ! peut-on le définir & même le concevoir? Le corps gît comme une maſſe, l'exercice des ſens eſt ſuſpendu, & l'eſprit, qui ne peut s'épuiſer, agit lui ſeul, ou concentré dans lui-même, ou répandu ſur les objets qui l'affectent. L'homme en dormant parle ſans remuer la langue, voit ſans ouvrir les yeux, ſe promene ſans faire uſage de ſes pieds, touche ſans employer ſes mains. Chaque nuit devient un nouveau monde, où nous marchons au milieu des illuſions & des fantômes.

Les ſciences que nous encenſons avec tant de reſpect, ne ſont, pour l'ordinaire, que de belles opinions, colorées du nom de vérité. Combien le voile de la Métaphyſique n'a-t-il pas ſervi à faire révérer les écarts de l'imagination. Combien de choſes incompréhenſibles dans

les Mathématiques mêmes & combien d'erreurs la corruption du cœur n'a-t-elle pas introduite dans l'univers ſous le nom ſpécieux de Morale? La Philoſophie ſert tous les jours de prétexte à une foule de charlatans, pour débiter leurs menſonges & leurs paradoxes. Tous les jours la Rhétorique, à l'aide de quelques phraſes emphatiques, & la Poëſie, par le moyen de quelques rimes harmonieuſes & bien cadancées, falſifiant les choſes, travertiſſent les argumens en épigrammes, & éblouiſſent les foibles mortels.

On voit de ſiecle en ſiecle des Philoſophes s'élever au deſſus de leurs prédéceſſeurs, s'annoncer pour les interpretes de la vérité même, & de ſiecle en ſiecle l'obſcurité ſe perpétue, & ſouvent s'accroît. La plupart de nos Savans ne paroiſſent que pour donner un démenti ſolemnel à toute l'antiquité, ſans avoir d'autres raiſons que beaucoup de charlatanerie & de hardieſſe. Nous ne découvrons jamais la lumiere qu'environnée de nuages, à peu près comme on voit la lune dans une nuit pluvieuſe ou pleine de brouillards.

LE VÉRITABLE MENTOR.

LA jeuneſſe eſt comme une toile fine & délicate, où l'on doit tracer une magnifique broderie, & tantôt inſérer l'or & tantôt la ſoie. Mais cela exige beaucoup de précaution. L'aiguille eſt-elle trop groſſe, le fil n'eſt-il pas bien ourdi ? La toile ſe déchire, la broderie ſe hériſſe, & ne laiſſe entrevoir que des inégalités & des nœuds. Ainſi le véritable Mentor s'inſinue avant que de reprendre. Il examine d'abord ſi la plante qu'on lui confie ſera tardive ou précoce, ſi elle a pris racine dans un bon terroir.

L'amitié des jeunes gens, encore ſous la diſcipline, ne dure que peu de jours ; elle ſe perd, ou à la moindre réprimande qu'on leur fait, ou par la ſeule inconſtance de leur volonté. La plus légere correction détruit tout-à-coup dans leurs cœurs les ſentimens d'affection qu'on cultivoit depuis pluſieurs mois ; mais elle ne ſauroit rien prendre ſur les ſentimens d'eſ-

time. On ne la peut jamais mieux mériter, que par une conduite soutenue.

Vouloir inspirer certaines gentillesses françoises, à un Anglois & le sérieux des Anglois aux françois, c'est vouloir marcher contre le fil de la riviere, & de quoi préparer à rire à quiconque verroit de telles métamorphoses. Le climat influe sur les mœurs, de maniere que le vrai Mentor y fait attention. Il ne manque point de proportionner ses avis aux génies qu'il cultive & aux pays qu'il habite, ainsi il gagne le François par l'enjouement, il conduit l'Anglois par de longs raisonnemens, les Italiens par insinuation; il en impose aux Allemands par un ton d'autorité, il emploie à l'égard des Polonois la politesse & la fermeté, envers les Espagnols une noble fierté.

Les sciences nous accompagnent partout, dit Ciceron; elles voyagent avec nous, elles dorment avec nous, elles sont nos délices & nul ne peut nous ravir ce tréfor. Heureux tréfor! il satisfait plus l'homme que toutes les richesses ensemble. Il le place par-tout

comme dans ſon centre : car on ne rencontre pas de pays où l'on ne trouve de citoyens éclairés, & ſur-tout depuis le ſiecle dernier, ſiecle où le goût des Sciences & des Arts s'eſt plus ou moins répandu. Chaque partie de l'Europe a ſu participer au luſtre dont le regne de Louis le Grand décora les Sciences & les Savans. Allons à mille lieues, nous entendrons citer les Auteurs qui nous ſont familiers, prononcer ſur eux le même jugement que nous en portons, répéter les mêmes anecdotes qui nous ont plu, & les mêmes faits qui nous ont frappés ; car, il faut l'avouer, les hommes inſtruits ſe reſſemblent preſque par-tout, ils ſe fixent également ſur l'agréable & l'utile. Auſſi peut-on dire que la ſcience mérite, encore plus que le commerce, d'être appellée le lien des Nations. On croiroit que tous les peuples de concert ſe ſont donné le mot pour eſtimer tel livre & pour chérir tel Auteur. Ainſi l'étude réunit dans un même point une multitude d'eſprits tous différens les uns & des autres.

La Logique, ſi elle étoit véritable, rendroit l'eſprit juſte : c'eſt ſa fin. Rien

de plus néceſſaire que cette juſteſſe dans le commerce de la vie. Celui qui par malheur ne l'a point en partage, produit le même effet au milieu de la ſociété, qu'une cloche fêlée dans une agréable ſonnerie. Il trouble l'harmonie, & cette diſſonance rétentit juſqu'au fond de l'ame de quiconque à du bon ſens. Plût à Dieu que cette réflexion paſſagère engageât les Maîtres à réformer encore leur Logique, & à ſuivre, par exemple, le plan de celle de Port-Royal ! mais chaque Maître veut faire une Logique à ſa façon. Et qu'en réſute-t-il ? Preſque tous les jeunes gens étudient la Logique, & preſque tous les jeunes gens ne ſavent pas raiſonner. Le monde fourmille d'eſprits hériſſés, de ſophiſmes & de paradoxes.

La morale, l'ame de la Religion & de la vie civile, ſe défigure de jour en jour. Chacun y ajoute ou en retranche ſelon ſa paſſion & ſon caprice. Combien d'erreurs enfantées à cette occaſion ! erreurs dont les Payens auroient ſouvent rougi !

Le grand Livre de la Nature, ouvert

à tout le monde & à tout moment, fournit ſans ceſſe l'occaſion d'en parler. La nuit même ne ſauroit empêcher de lire dans ce Livre, puiſque le firmament devient alors la plus belle école où nous puiſſions étudier. Tycho-Brahé paſſa les nuits à obſerver les aſtres.

Il eſt bon de donner à ſon Émile la connoiſſance de la Géographie, il eſt bon d'avoir une idée de notre globe. C'eſt, d'ailleurs, parce que la terre eſt peu de choſes en elle-même, qu'il ſeroit honteux d'ignorer ce peu de choſe. Nous ſommes ſortis de ſon ſein, & tout à l'heure nous y devons rentrer, hâtons nous donc de parcourir la ſuperficie. Un jeune éleve eſt ravi lorſqu'il commence par étendre ſes idées ſur une region qui ſemble s'étendre à ſon tour. On profite de l'impreſſion que cauſe cette joie; on promene ſes penſées avec celles d'un éleve, & on fait des remarques ſur tous les lieux. On lui repréſente d'abord la poſition & la fondation de la Cité qu'il habite de la Province où il eſt né, & on le conduit ainſi de dégré en dégré juſqu'aux extrêmités du Monde.

L'Hiſtoire, ce tableau mouvant des vertus & des vices; l'Hiſtoire, ce livre univerſel où chacun ſe retrouve, où chacun lit les progrès des Arts & ceux de l'ambition, le commencement des guerres & leur ſucceſſion, l'origine des Empires & leur décadance, les intrigues des Cours & leur révolutions, ne peut échapper aux yeux d'un jeune Seigneur. Tout nous avertit d'apprendre l'Hiſtoire; les tombeaux que nous foulons aux pieds, les maiſons que nous habitons, les endroits que nous parcourons. Il n'eſt pas juſqu'à la pouſſiere qui s'éleve ſouvent à notre vue, qu'on ne puiſſe regarder comme des débris de Conquérans & de leurs armées entieres.

La prodigalité eſt une folie, la généroſité, la vertu ſpéciale d'une grande ame. Le Seigneur qui n'eſt point généreux doit avoir honte de ſe préſenter en public. Les Princes ne ſont l'image de Dieu, qu'autant qu'ils répandent leurs biens & leurs faveurs. Un Seigneur n'eſt-il pas bien fortuné de trouver dans une ſeule choſe tout ce qui peut le rendre heureux? Auſſi il objet que l'argent, le moyen de

s'illustrer, & de mériter les bénédictions de tout un peuple? le Grand Vendôme entendant beaucoup de bruit que faisoient ses gens, parut à la fenêtre, & voyant qu'il s'agissoit d'un domestique, arrête, parce qu'il emportoit deux plats d'argent, cria tout à coup *voilà bien du tumulte pour peu de chose; qu'on laisse aller cet homme avec son argenterie, & qu'on me donne patience.*

Quelle foule de réflexions n'affureit point ici l'inhumanité de la plupart des Grands! il semble que c'est leur arracher l'ame, que d'exiger seulement d'eux un sourire ou un signe de tête. Cependant si tous ceux qu'ils méprisent venoient à les abandonner, ils se verroient dépouillés de leur pompe & de leur cortege.

L'amour-propre des Seigneurs, ainsi que leur grandeur, dépendent absolument de tous ces gens qu'ils daignent à peine envisager. Ce sont eux qui forment leurs vassaux, leurs sentinelles, leurs courtisans; & qui servent par conséquent à leur décoration: le Créateur se laisse

approcher de toutes ſes créatures, & l'homme qui n'eſt qu'un ver de terre a honte de jetter un regard ſur d'autres hommes. Quel contraſte!

Le véritable honneur, auſſi pur que le jour s'annonce, ſe produit par-tout ſans rien craindre; c'eſt qu'il écrit ſur le tombeau de ceux qui meurent pour ſa défenſe, eſt la gloire de leurs parens; les Romains, ces vrais Héros, ne connurent point d'autre gloire que celle de verſer leur ſang pour la patrie.

LE LANGAGE DE LA RELIGION.

LA Religion, formée au ſein même des miſéricordes de l'Éternel, n'a pas d'autre principe que l'amour de Dieu pour les humains. Du fond de ce Sanctuaire inacceſſible à tout mortel, & où, avant tous les temps, ſe trouvent renfermez les décrets immuables de la Divinité, il ſort un rayon miraculeux qui éclaire tous les hommes.

La Religion eſt un arbre myſtérieux, qui couvre de ſes branches la ſurface de la terre, & la charité en eſt la ſeve & la vie ſans la charité, cet amour divin qui embraſſe & vivifie, tout eſt ſtérile, tout eſt mort. La charité donne du prix aux actions les plus communes & elle change les actions en vertus. Le langage de la Religion n'eſt perſuaſif & inſinuant, que parce qu'il eſt le langage de la charité.

Le beau ſpectacle, qu'un cœur où regne la charité, c'eſt un trône, un ſanctuaire,

un tabernacle, disons mieux un Ciel. Toutes les vertus comme autant d'étoiles, en font un firmament où il n'y a ni tache ni nuage. Est-ce là votre image, hommes dont l'ame ne paroît qu'un instinct. Vos desirs ne sont qu'un feu propre à consumer & à noircir, au lieu que celui de la charité comme une lumiere vive & pure, éclaire, échauffe & vivifie.

Si la Divinité sortoit continuellement de son secret, on ne seroit pas plus frappé de ses merveilles qu'on l'est de la fécondité de la terre, du renouvellement des saisons, de la résurrection de toute la nature, du cours & de l'harmonie des astres, de la réproduction de nos pensées : prodige qui ne nous touchent point parce qu'ils sont continuels.

La conscience n'est plus qu'un nom qu'on emploie pour faire valoir le préjugé ou l'intérêt, chacun vent en conscience, chacun parle en conscience, chacun agit en conscience ; & malgré ces belles expressions, l'iniquité abonde de toutes parts, & la prévention juge & prononce. De là vient qu'il y a autant de consciences

que de perſonnes, tandis qu'il ne devroit y avoir qu'une ſeule & même maniere de ſe décider, la vérité étant une, ainſi que la loi.

Dieu en créant l'homme lui imprima ſa loi, & cette impreſſion ſe fait ſentir par des deſirs ou par des remords. heureux celui que ſa conſcience rappelle continuellement à lui-même. C'eſt un Moniteur ſecret, qui nous parle de la maniere la plus forte, pour nous arracher au vice & nous exciter à la vertu, un Moniteur, qui s'éleve du fond de notre propre cœur, & vient nous reprocher nos déſordres; un Moniteur, qui nous accuſe, & qui la nuit comme le jour nous juge & nous pourſuit. Le témoignage de la conſcience fut écouté dans tous les temps comme un oracle ſacré, l'art de rafiner les crimes mêmes & de les dépouiller de la turpitude qui les accompagnoit autrefois, a étouffé le cri de la conſcience, & a répandu une ſurdité générale lorſqu'il s'agit de faire le bien & d'éviter le mal.

L'eſprit de l'homme n'exiſte point ſans la notion du bien & du mal, & cette no-

tion eſt indépendante des uſages, des lieux & des temps. Ne ſentons-nous pas en nous-même un je ne ſais quoi qui nous approuve ou qui nous condamne, & qu'indépendamment de tout reſpect humain, nous ſommes ſatisfaits ou mécontens. Mais qu'il eſt rare de trouver maintenant des hommes dans la bonne conſcience faſſe le bonheur ! on ne ſe ſupporte que parce qu'on s'étourdit ſur ſon mal, ou parce qu'on en juge ſelon ſon opinion.

Celui qui jouit d'une bonne conſcience aime à feuilleter les replis de ſon cœur, il s'interroge continuellement, & il en réſulte une paix ſolide & une vigilance raiſonnable. La conſcience du juſte eſt un ſanctuaire où Dieu ſe fait un plaiſir d'habiter.

Dieu gouverne le monde d'une maniere inviſible : mais il veut que les Rois, qui ſont ſon image, faſſent adminiſtrer la juſtice en ſon nom, & le repréſentent ; de maniere que c'eſt manquer à lui même que de ne pas exécuter leurs ordres : & cette loi eſt ſi expreſſe & ſi ſacrée, qu'il faut plutôt ſe laiſſer égorger que de ſe révolter.

Que notre langue s'attache à notre palais plutôt que de manquer à reſpecter & à bénir nos Rois. Que les jours où le Fanatiſme & la démence oſerent attenter à leurs perſonnes ſacrées, ſoient effacés de la ſuite des temps, & que le ſoleil s'obſcurciſſe plutôt à jamais, & que plutôt l'univers s'écroule, que de voir renaître des temps auſſi affreux.

MÉLANGES.

LES visages qui sont si variés, quoiqu'il aient tous les mêmes parties & les mêmes traits, peuvent passer pour l'emblême de nos ames. Il y a une chaîne admirable d'esprits depuis nous jusqu'à Dieu, & chaque esprit porte en soi une marque d'originalité qui l'empêche de ressembler à un autre.

L'AMBITION médite l'édifice d'un superbe Palais, l'enfant celui d'un château de cartes : le Roi s'occupe des moyens d'exterminer un ennemi puissant ; le Berger de faire périr un loup funeste à son bercail. Il n'est que du plus ou du moins dans les réflexions des humains, & ceux qui roulent les plus grands projets, ne sont pas toujours les plus sages.

ON loue tous les jours la science, on loue la vertu, & cependant on laisse l'une

& l'autre languir au milieu de l'indigence : *Virtus laudetur & alget.*

L'AME d'une femme ne ſemble tourner perpétuellement qu'autour d'une carte ou d'un colifichet.

L'ÉDUCATION qu'on ſe hâte, avec raiſon, de donner à la jeuneſſe, eſt un hommage rendu à la ſociété ; chaque pere craint de lui préſenter un fils ignorant ou vicieux.

SI l'on ne réflechit, on ne ſaura jamais concilier la complaiſance & la ſincérité.

L'AMOUR eſt une flamme qui noircit l'ame & la dévore.

IL vaut mieux trouver la vérité, en paſſant pour inſenſé aux yeux de la multitude, que d'avoir la réputation de ſage, en embraſſant l'erreur.

IL y a des Philoſophes qui nient qu'une ame toute ſpirituele puiſſe agir ſur la matiere, au moment qu'ils admettent un

Dieu pur esprit, moteur Souverain d'un univers tout terrestre. Voilà des contradictions qui souvent n'arrêtent pas les hommes & qui cependant sont bien plus fortes que celles qu'ils remarquent dans l'arrangement de ce monde.

On reconnoît que l'opinion a plus enfanté des livres que la vérité ; que s'il est dangereux de trop croire, il est encore plus de ne pas croire assez ; & que souvent l'imposture masquée sous le nom de science, en impose plus que la science même.

Les germes de vérité & de vertu qui se trouvent au dedans de nous, ressemblent à ceux des plantes & des fleurs ; ils ne prennent une solide racine qu'autant qu'ils ont demeuré ensévelis pendant quelque temps.

Jugeons des hommes ainsi que des perpectives : il faut les voir à une distance proportionnée ; sans cela nous aurons le genre humain en aversion, nous seront obligés à chaque instant de rétrac-

ter les hommages que nous rendons aux uns & aux autres, & de ſubſtituer des mépris à la place de l'eſtime & du reſpect.

ON ne travaille jamais à la réforme du cœur, & l'on s'imagine toujours qu'il n'y a que le voiſin qui doit ſe corriger.

L'ESPRIT & le cœur doivent ſe taire quand la conſcience parle.

C'EST extravaguer que de ſortir du cercle que décrivent les vertus.

NOUS ſommes des aſſemblages de tant de contradictions, que très-ſouvent nous avons une vertu unique qui ſurnage dans une mer orageuſe.

NOUS ne voyons dans la plupart des Grands que des manieres différentes d'être inhumains.

LA raiſon s'explique ſimplement, parce que ſon langage n'eſt point celui de l'imagination.

SANS l'imagination le monde entier ne

nous offriroit encore que des dates, des étymologies & des faits, & les hommes comme des échos ne répéteroient que des choſes auſſi anciennes que l'univers, & tout à fait uſées.

JOUIR de ſon être, c'eſt poſſéder ſon ame en paix, en connoître les effets & les ſuivre.

LE véritable amour comme une flamme vive & pure, ne doit éprouver de paſſion en ſe conſumant, que le plaiſir d'aimer de plus en plus.

L'AMOUR n'a rien que d'horrible aux yeux du Sage. Son principe en effet n'eſt qu'un caprice, ſa nature qu'une brutalité, ſon objet qu'un ſquélette fardé, ſa fin qu'une honte & ſouvent un déſeſpoir. Il ne ſe forme point dans le cœur, mais dans les humeurs, & ne conſultant que les gouttes de notre ſang, au lieu d'interroger notre raiſon, il devient tout charnel.

LES plaiſirs du corps ne ſont que de

miſérables froiſſemens ; mais ceux de l'ame ſont infinis, & ils nous cauſent une joie d'autant plus pure, qu'elle n'entraîne à ſa ſuite ni remords ni maladies.

LA plupart des ſyſtêmes philoſophiques ſont des ſpectres careſſans qui nous ſéduiſent, & qui diſparoiſſent lorſque nous voulons les approfondir & les voir au grand jour. On ne parle que de la nature, on ne veut connoître que la nature, & la nature ſans la Divinité n'eſt qu'un mot vague qui n'opere & ne ſignifie rien.

ON eſt toujours ignorant, quelque érudition qu'on acquiert, lorſqu'on n'obſerve que la ſurface de ſon ame. Nos ſens ſont des ſophiſtes qu'il faut confondre ; notre cœur un problême qu'il faut réſoudre ; notre corps une matiere qu'il faut anatomiſer ; notre eſprit, une démonſtration qu'il faut faire valoir.

LES Académies bonnes en elles-mêmes, exciteroient l'émulation, ſi elles laiſſoient à chacun la liberté de s'expliquer, & ſi elles ne formoient pas un corps

de paſſions qui ſe heurtent, & qui rendent ſouvent un Académicien plutôt un homme ſingulier qu'un grand homme.

Nos paſſions changent cet univers à tout moment. Tantôt il nous paroît délectable, & tantôt inſupportable. Aujourd'hui nous adorons les hommes, & demain nous avons honte de notre propre eſpece.

La fortune, ſelon les vrais Philoſophes, c'eſt d'habiter au milieu de ſon cœur, c'eſt de ſe voir environné de ſes propres vertus, & n'attirer les regards de perſonne.

L'ambition n'eſt qu'une ſuite d'échélons dont on ne trouve jamais la fin; il en reſte toujours qu'on veut franchir, & qu'on ne peut atteindre.

Toutes les dignités de l'univers ne valent pas celle d'être homme.

L'argent eſt chez la plupart des hommes une épée entre les mains d'un furieux; ils ne l'emploient qu'à leur perte,

TAYLOR INST. OXFORD

CHAQUE ſiecle a ſa portion d'eſprit & l'on en ſait la valeur lorſqu'on habite avec ſoi. L'art de connoître le monde & ſes uſages, n'eſt pas un myſtere.

IL y a autant de gloire à ſavoir ſe priver des hommes qu'à ſavoir les ſupporter.

NOUS paſſons ſucceſſivement, mais preſqu'imperceptiblement dans trois zones différentes : la torride eſt notre adoleſcence, la tempérée l'âge viril, la glaciale enfin notre vieilleſſe.

LES jeunes âges en la ſaiſon où on leve, pour ainſi dire, l'écorce de chaque objet, afin d'en examiner la proprieté. Nous faiſons envers la nature ce qu'elle a fait à notre égard ; elle ne nous a pas formés tout-à-coup, mais peu à peu.

LES livres ſont autant de miroirs où l'on ſe regarde un inſtant & qu'on oublie auſſitôt.

LA crainte nous rend odieux, l'amitié familiers, mais l'eſtime tient un milieu

lieu capable d'opérer le bien avec succès.

Il n'y a rien qui donne à notre esprit plus d'idée de sa grandeur que la faculté d'imaginer. On se sent en quelque sorte créateur, & l'on s'étonne à chaque instant de l'heureuse fécondité avec laquelle on produit. Nous ressemblons souvent à ce premier cahos de l'univers, où l'œil n'auroit pu rien appercevoir de distinct & de coloré. Nos desirs & nos pensées forment une confusion.

Les femmes naturellement douces & compatissantes, persuadent plutôt le respect & l'obéissance, que les hommes par la force. D'ailleurs les grandes études nuisent quelquefois au bon sens, & mettent de la confusion dans nos idées, tandis que le sexe, plus attentif à n'écouter que la simple raison, est plus capable de grandes choses.

Les Chinois disent d'un de leurs Empereurs qu'il gouverna comme le Ciel,

c'eſt-à-dire par ſon exemple. Le Ciel en effet ne nous dit mot; mais toujours conſtant & toujours uniforme, il eſt un Prédicateur excellent. Ces aſtres qui paroiſſent tour-à-tour, & qui annoncent le jour à la nuit, ſont le plus parfait modele de l'ordre que nous devons obſerver.

Les dignités, chez la plupart des Grands, ſont une affection léthargique, qui rend leur eſprit inſenſible aux objets les plus intéreſſans. Ils devroient s'élever ſur les débris de leurs paſſions, ce ſont les paſſions qui les élevent.

Il n'y a pas une plus grande marque d'aveuglement, que la fureur de vouloir écrire tout ce qui paſſent par l'eſprit. Notre ame aſſujettie en quelque ſorte à la circulation du ſang, & s'élevant ou s'abaiſſant à meſure que les objets matériels nous affectent & nous remuent, ne peut manquer d'avoir des illuſions, des doutes & des ſonges; mais convient-il de divulguer ces miſeres qui nous humi-

lient ? Et n'eſt-ce pas imiter une perſonne qui nous raconteroit ſes rêves.

Dés que nos penſées ſont raiſonnables & qu'elles tendent à celui qui en eſt le principe, elles ont l'élevation qu'on doit deſirer.

Il eſt un calcul naturel que chacun peut employer à ſupputer ſes biens & ſes maux, afin de n'en extraire que ce qu'il faut pour ſe ſoutenir entre la triſteſſe & la diſſipation. C'eſt dans ce juſte milieu qu'exiſte ce contentement, dont jouit toujours le Sage.

La gaieté inſpire la confiance, c'eſt la clef qui ouvre les cœurs, l'aimant qui attire les eſprits, le rayon qui diſſipe les brouillards.

Nous aurions honte de donner tant d'admiration à la peinture, & d'en faire l'objet de notre étude & de notre amour, ſi nous examinions bien ce que cet art eſt en lui-même. Une miſérable toile, ou un vil morceau de bois ſur lequel on

crayonne à l'aide de quelques couleurs, une fleur, un fruit, un visage ; & voilà tout. Nous sommes stupides à l'égard du firmament & de la nature entiere, nous regardons à peine une prairie parsemée de fleurs, ou une mer écumante ; & nous nous émerveillons à l'aspect d'une copie, qui nous retrace petitement ces objets. Si nous n'avions pas la sotte vanité de nous croire dans nos ouvrages autant de créateurs, si nous étions bien persuadés que notre esprit toujours limité n'est que répétiteur, lorsqu'il se croit inventeur, nous oublierons sans doute quelques parties de matiere rassemblées, pour observer la beauté de cet univers.

La réflexion nuit aux plaisirs du libertin, parce qu'il ne peut réfléchir sans avoir des inquiétudes & des remords, mais elle contribue au contentement du Sage, & même elle en est l'occasion. On se voit volontiers, lorsqu'on n'a rien en soi que de calme & de riant : il n'y a point un plus beau miroir, qu'une conscience sans reproche.

Les plaisirs de la société se cultivent par une ressemblance de goût sur ce qui regarde les mœurs, & par quelque différence d'opinion sur les sciences. Cette culture est agréable & utile quand il y a de la gaieté.

Une joie mobile, comme l'air des Cours ou comme le temps, peut être la joie de ceux qui se disent Philosophes, mais elle n'est pas celle du Sage, dont l'ame, toujours au dessus des astres & des événemens, ne connoît & ne goûte que le bonheur immuable.

Il faudroit que notre raison fut Dieu lui-même pour être illimitée. Toute créature doit porter l'empreinte de son néant. La terre s'use, les astres s'éclipsent, les hommes meurent, & leur ame reconnoît continuellement sa foiblesse, parce qu'il n'y a que celui qui a tout fait, qui soit infini.

Les hommes dont la foiblesse doit toujour se retourner, perdent souvent du côté du cœur ce qu'ils acquierent du côté

de l'esprit. Ils deviennent plus éclairés mais plus fourbes ; ils sont plus agréables mais moins solides.

LES larmes qu'on verse sur les calamités, deviennent un miroir où l'ame lit ses devoirs & se voit.

ON est bien plus compatissant lorsqu'on a senti les maux que les autres endurent : on se met à leur place ; on leur procure les soulagemens qu'on eut voulu recevoir, & l'on croit revivre en eux quand on leur fait du bien. Le Ciel n'est jamais plus serein qu'après les orages ; & nous ne sommes jamais plus affables & plus gracieux qu'après avoir essuyés des revers. Les tribulations font d'abord exhaler toutes nos plaintes, toutes nos impatiences ; de sorte que l'âcreté d'humeur se corrige, & qu'il ne reste que la douceur. Ainsi lorsque les liqueurs fermentent, les plus fortes sortent du vase & s'échappent, tandis que les moins violentes demeurent sans aucune éruption.

C'EST une excellente école que l'in-

fortune, & l'on eſt bien ſublime, lorſque ſans ſe plaindre, & ſans pâlir, en ſait triompher.

L'AME qui paroît éteinte chez la plupart des hommes, ou par l'abus qu'ils font de ſa lumiere, ou par le peu de connoiſſance qu'ils on ont, eſt plus active que le feu même chez le Sage qui en profite. C'eſt là qu'il faut l'examiner, & en ſuivre les progrès, pour avoir une juſte idée de ſa grandeur.

L'HISTOIRE nous offre une multitude d'exemples dans la chûte de tant d'hommes célebres qu'un excès d'eſprit a perdu. On hazarde tout, quand on ſe croit des reſſources pour ſuffire à tout.

IL faut faire taire l'avarice, l'amour & l'ambition, ces trois divinités auſquelles preſque toute la terre ſacrifie, pour entrevoir les douceurs de l'amitié, & pour s'y livrer.

LES Stoïciens qui ſe confioient entiérement en leur amour-propre, étoient des

imposteurs lorsqu'ils voiloient leur insensibilité. Il n'y a que l'Etre qui nous chatie, qui puisse nous consoler.

On juge ordinairement que la vérité est téméraire, lorsqu'elle reprend avec autorité; & on la déclare ensuite courageuse, lorsque les passions & les hommes ont disparu.

Nous trouvons ordinairement plus de richesses dans notre imagination, & plus de plaisirs que dans toutes les possessions. La seule espérance vaut presque toujours mieux que la réalité.

Combien d'hommes, qui pourroient devenir tronc, sans se ressentir d'une pareille métamorphose, & sans que cela nuisît à la société! Ils n'ont des mains & des yeux que pour la forme; une mollesse léthargique absorbe toutes leurs fonctions, excepté celles de dormir, de digérer.

Le temps qui ne devroit nous fuer qu'une seule fois, nous tue à tous les

instans par la maniere dont nous passons nos jours. Nous ne vivons jamais qu'en espérance, & le lendemain nous affecte plus que l'heure présente.

LA satisfaction est la récompense d'une vie pleine, & non le fruit de la dissipation & de l'oisiveté.

L'ENNUI semble être le sort des riches : ils ont beau appeller les bals & les spectacles à leurs secours, se rouler dans des lits superbes, & ne marcher jamais qu'avec un cortege pompeux, l'ennui les précede, les environne & les suit. C'est un atmosphere qui les investit & dont ils ne sauroient se dégager. Aussi tâchent-ils à chaque instant de varier leurs amusemens, mais leur cœur, où gît le mal ne sauroit se détacher de leurs personnes. Ils rampent continuellement malgré l'appareil de leur grandeur, & il faut s'élever. L'ennui tel que les nuages, n'est qu'à une certaine distance de la terre; de sorte que si l'on a le courage de s'élancer au delà, on trouve une parfaite sérénité.

CERTAINS Payens disoient autrefois que quand même l'immortalité de l'ame ne seroit qu'un rêve, ils chériroient un pareil songe comme la plus douce consolation de leur vie.

SI les hommes voyoient en naissant le tableau des miseres auxquelles ils seront exposés, ils voudroient rentrer dans le néant d'où ils sortent.

NOS jours se passent à vernisser des objets frivoles, & à nous contempler dans notre propre ouvrage. Delà naissent de petites idées, de petites manieres & de petits sentimens qui nous courbent vers la terre, & nous empêchent de nous élever.

LES grand hommes furent toujours rares, mais les personnes futiles n'étoient pas si communes. On se soutenoit en quelque sorte entre le rampant & le sublime, mais aujourd'hui l'on se décide avec une espece de faveur pourtant ce qu'il y a de plus puérile. L'ame est obligée de s'oublier pour un son, une couleur, un

parfum, qu'on admire comme ſon être, & la vie s'abrutit ſous l'Empire des ſens.

Nous ne trouvons point de plaiſir aux pieces de théatre qu'on joue dans les Colleges. Auſſi tant d'hommes conſacrés à Dieu, qui oſent exercer la jeuneſſe à ces amuſemens ridicules, devroient-ils bien ſe convaincre que leurs ſpectacles ſont entiérement déplacés : ils ne plaiſent point aux gens du monde, & ils ne peuvent que nuire aux Écoliers. Une demie année ſe paſſe à déclamer des vers ; l'ordre du College en ſouffre, les études ſont interrompues, la diſſipation s'introduit là où il ne devoit y avoir que du recueillement ; & enfin la pompe du théatre & des déclamations tendres inſpire le goût de la vanité & vient à bout d'énerver les mœurs. Un College eſt-t-il donc établi pour faire rire toute une ville & pour l'amuſer ? Une auſtere ſageſſe doit toujours être l'ame des Académies ; & ſi l'on prétexte l'émulation & l'honnête hardieſſe qu'on doit donner à des jeunes gens, il ſuffit de faire comme à l'Univerſité de

Paris, c'eſt-à-dire des exercices claſſiques ſur les Auteurs. On peut voir à ce ſujet, ce que l'incomparable Rollin rapporte dans ſon *Traité des Études*. Nous ne venons que d'expoſer ici ſon ſentiment, d'autant plus perſuaſif qu'il paſſa toute ſa vie à former la jeuneſſe, & qu'il s'acquit dans cette profeſſion la réputation la plus éclatante.

On ſait que les grandeurs ont je ne ſais quel poiſon ſecret qui décompoſe les caracteres, & que ceux mêmes qui déclament avec plus de force contre l'ambition, deviennent horriblement ambitieux lorſque la fortune commence à les favoriſer.

La gaieté peut s'appeller l'émail du ſtyle & des penſées : elle donne un certain coloris qui attache & qui enchante.

Un livre à la portée de tout le monde, reſſemble au pain, qui tout ſimple qu'il eſt, vaut mieux que les mets les plus recherchés.

L'homme enjoué ſe trouve au milieu

d'un cœur dilaté par la gloire, & dans ces espaces agréables qu'étendent l'imagination. Les idées, les pensées, les desirs, tout s'arrange & se multiplie, de maniere à ouvrir le sentier du bonheur. L'homme sérieux au contraire, perd au moins un tiers de sa félicité, ou le fait perdre aux autres.

Nous éprouvons continuellement nous-mêmes les résolutions d'une anarchie : l'esprit s'empare des fonctions du cœur, les sens de celles de l'ame ; & nos paroles ainsi que nos démarches, deviennent des mouvemens qu'on ne peut ni approfondir ni débrouiller.

Quelle entraves l'ambition & l'amour, ces deux funestes passions, n'ont-elles pas données à l'univers leur empire plus formidable que celui des bourreaux, nous tourmente, nous dévore & nous fait mourir à tous les instans. L'ambitieux, cet être profané qui prostitue son immortalité pour ne s'attacher qu'à des objets périssables, ne goûte ni joie, ni paix

il veut toujours quelque bien apparent qu'il n'obtient jamais, parce que ſes deſirs vont toujours au delà de ce qu'on lui accorde. L'amant victime de ſon ardeur, eſt trop agité pour aimer avec goût : dans les allarmes, lorſqu'il ne voit pas l'objet de ſa paſſion, & dans le ſaiſiſſement, lorſqu'il le contemple, il n'a plus une ame à lui, mais abandonnée aux jalouſies, aux méfiances, aux dégoûts, aux remords, aux inquiétudes, aux ſoins ; ſon eſprit s'égare dans le temps qu'il parle, ſon cœur ſe trouble en voulant trop aimer, & ſes yeux cherchent un bonheur qui fuit. C'eſt ainſi que les paſſions nous maîtriſſent & nous dépouillent de nous-mêmes pour nous revêtir de leurs caprices & de leur frénéſie.

Il en eſt de l'eſprit comme du vin : lorſqu'il fermente avec trop de violence, il s'aigrit ; & l'on devient inſenſiblement cauſtique, en ne croyant être que plaiſant : un mot en amene un autre, & l'on eſt tout étonné à la fin d'une converſation, d'avoir irrité ou ſcandaliſé.

DÉMOCRITE conſeille aux hommes de faire peu de choſes, s'ils veulent être heureux, & nous faiſons trop, en ne faiſant rien; notre exiſtence, toute partagée entre des viſites d'étiquette, & des jeux d'intérêts, ne nous laiſſe ni le temps de penſer, ni la liberté de nous réjouir.

LA grandeur & le faſte, ne cauſent que de l'envie & de l'étonnement, mais la bienfaiſance excite la reconnoiſſance & l'admiration. On redoute les éclairs parce qu'ils ſont ſuivis du tonnerre, & l'on ſe plaît à contempler l'Aurore qui annonce un beau jour.

IL faut vivre avec ſes domeſtiques comme avec des amis malheureux.

LA familiarité apprend à connoître les hommes, elle rend l'eſprit ſouple, délié, modeſte & maniable; elle déconcerte la vanité, & nous donne de l'expérience.

LA médiocrité, telle qu'un ſentier entre une montagne & un précipice,

ſavoir les embaras de l'opulence & les horreurs de la pauvreté, conduit au bonheur. Les riches, incorporés avec tous les objets qui les environnent, ſentent une plénitude accablante, dont ils ne peuvent ſe délivrer & les malheureux ſéparés en quelque ſorte de l'univers, éprouvent un vuide que toutes les larmes & tout le déſeſpoir ne ſauroient remplir, ainſi les uns ne rient que par grimaces, & les autres que par un oubli momentané de leur exiſtence.

Tout ce qui eſt extrême, détourne le cœur de ſa perte. Nous ne jouiſſons du calme & de la ſérénité, que lorſque dans un équilibre qui n'eſt balancé ni par l'yvreſſe des plaiſirs, ni par la tyrannie des beſoins, nous goûtons en quelque ſorte notre ame, & nous ſentons le bien de notre exiſtence & de nos facultés : ainſi la médiocrité doit avoir le premier rang ſur toutes les conditions qui partagent le monde. Les Romains ne trouvoient pas la félicité au milieu de leurs plus grands triomphes, mais dans

les sillons qu'ils traçoient, lorsqu'oubliant leur grandeur, ils venoient eux-mêmes conduire la charrue.

Les jours ne sont agréables que lorsqu'il ne fait ni trop chaud ni trop froid. Les dignités, lorsqu'on les entasse, deviennent souvent des montagnes dont la chûte écrase.

Il n'y a que les hypocrites qui cherchent à captiver les langues, parce qu'ils redoutent la vérité

Le passé ne nous est profitable, qu'autant qu'il nous avertit pour l'avenir. Pensez, dit Platon, à ce que vous faites, & non pas à ce que vous avez fait, l'un est une réalité & l'autre une chimere. Vous avez été maître d'agir, lorsque vous agissiez, mais il n'y a plus de liberté après l'action : tout se trouve renfermé dans les décrets de la Providence, il faut penser que rien n'arrive que ce qu'elle a voulu, & que nos malheurs feront peut-être notre plus grand bien.

Si selon l'avis de Platon, on mettoit l'univers sous ses pieds, on s'épargneroit tous les chagrins qui nous accablent & qui nous désespérent. Diogene étoit plus content qu'Alexandre, parce qu'il n'étendoit pas ses desirs au delà de son tonneau.

L'ame doit être comme un soleil, qui se répand par-tout sans affoiblir sa lumiere, & qui dissipe en un instant les nuages & les brouillards.

Nous nous rions de l'enfant qui pleure la perte d'une dragée, ou le renversement d'un chateau de cartes, & nous ne sommes certainement pas plus sages, lorsque nous regrettons éperduement la perte de nos biens ou de nos honneurs: „ il n'y a que certaines folies hors d'œu„ vre, dit très-bien Fontenelle, qu'on „ relegue aux petites maisons, tandis „ que les plus grandes sont à la mode, „ & donnent le ton dans l'univers. "

Il n'y a rien de plus beau que de se promener en soi-même & d'y voir, ainsi

que dans une galerie, les tableaux de tous nos âges & de toutes nos actions.

IL n'y a rien de plus affreux que le ſpectacle d'un cœur en proie aux paſſions. Il change de nature ; il ſe courbe vers la terre ; il répand des odeurs de mort ; il ſe conſume, ſe deſſeche au milieu des deſirs brûlans ; il erre d'objets en objets ſans guide & ſans bouſſole, il devient le jouet de toutes les créatures, qui pour lors ont droit à ſa conquête ; il offuſque la raiſon, il enivre les ſens, & il ſe ſéduit lui-même ſe croyant heureux dans le centre même du trouble & de l'ennui. Il fuit la lumiere, ſemblable à certaines fleurs qu'on trouve dans nos jardins, & qui ne s'ouvrant qu'à l'approche de la nuit, ſe ferment aux premiers rayons du jour.

IL ſemble que le cœur de l'homme, à force de recevoir un ſang toujours nouveau & toujours agité, naît & renaît continuellement, de maniere à devenir tout autre à chaque inſtant. On diroit que ſes *Soupapes* ſont les ouvertures d'un labyrin-

sie où nos pensées vont se perdre, & s'abandonner à des routes égarées, sans pouvoir revenir.

Il faut dans le mariage unir deux volontés, qui pour l'ordinaire sont contradictoires, & ne faire qu'une seule nuance du blanc & du noir; & combien cela n'est-il pas difficile, puisque l'homme seul a toute la peine possible à s'accorder avec lui-même.

Il n'y a personne qui jouisse moins de son être qu'un cagot. Notre être est l'émanation de la vérité même, l'image de l'ordre, & l'être d'un faux dévot devient un assemblage de caprices & de superstitions : de manière qu'au lieu de jouir de son ame, il ne jouit que d'une humeur atrabilaire qu'il prend pour de la piété, & de mille préjugés qu'il canonise. L'obstination est sa loi, la vengeance son zele, l'ignorance son conseil, l'hypocrisie son culte. Je n'ai jamais vu, dit l'Historien Fleury, que l'ignorance ait fait des Saints, mais bien la simplicité.

Combien de Mathématiciens, qui, à force de voir des points & de tracer des angles & des cercles, confondent l'ame avec ces mêmes points qu'elle leur fait toucher, & avec ces mêmes figures qu'elle leur fait deſſiner! ils veulent ſoumettre au calcul, à l'analyſe l'intelligence à l'aide de laquelle ils peuvent analyſer & calculer; ils veulent que la ſubſtance qui leur ſert à démontrer tout ce qui exiſte, ne puiſſe elle-même exiſter, ſi on ne la leur démontre, ils prétendent enfin que tout ce qui n'a point longueur, largeur & profondeur, n'eſt qu'une chimere, & que tout ce qui ne peut ſe prouver géométriquement, ſoit cenſé hors de la raiſon.

Les gens du monde étudient aujourd'hui le plaiſir, comme on étudioit autre fois la Philoſophie; & ceux qui paſſent pour les plus ſages, ſont ceux qui ſe font un ſyſtême de la volupté, qui la goûtent avec réflexion, qui l'enſeignent avec méthode, & qui la rafinent à force d'expérience.

La Politique, ou l'art de ſe taire, peut

devenir une vertu lorſqu'on en fait un légitime uſage. La Politique n'eſt ſouvent qu'un grand nom, dont on ſe ſert pour éblouir les ignorans, & ils en réſultent après bien des travaux & des années, qu'on a griffonné des chiffes, & qu'on s'eſt rompu la tête inutilement. Car hélas! quoique les Empires aient beſoin d'être rafermis de temps en temps; nous ſommes inſenſés ſi nous nous imaginons qu'il vont périr ſans le ſecours de nos talens. En Politique la routine fait beaucoup plus que la moitié de la beſogne.

Souvent les cauſes des plus grandes révolutions, ne ſont qu'une infinité de petits reſſorts cachés, & quelquefois inconnus à ceux mêmes qu'ils font agir, & preſque toujours ſi diſproportionnés à leur effets, que les plus grands événemens en ſeroient déshonorés ſi l'on en étoit inſtruit.

La vérité à des droits ſi inconteſtables ſur nos cœurs, que nous devenons des rebelles & des traîtres, lorſque nous nous écartons de ſes maximes.

S'IL existe un pays qu'on puisse regarder comme l'antipode de l'homme jouissant de tout son être, c'est certainement la Cour. *Il n'y a point de bonheur sur la terre, & s'il n'y en avoit un, il ne seroit sûrement pas à la Cour,* écrivoit autrefois Madame de Maintenon. On se fait aux chagrins dans la vie privée; à la Cour on ne s'y habitue pas : on y espere que des plaisirs, on se flatte d'y rire éternellement & d'y goûter une félicité qui paroît répandue sur les visages, sur les ameublemens & jusques sur les habits, & on n'y sent qu'un cœur serré qui n'aime que l'humiliation des autres & son propre avancement, qui se ferme à l'aspect du malheureux, & qui ne s'ouvre qu'à l'ambition, à la vengeance & à la débauche.

UN homme jouissant de soi-même est donc un phénomene à la Cour. Il faut être comme une pendule perpétuellement montée selon le caprice de ceux qui donnent le ton, sonner quand ils veulent, s'arrêter quand il leur plaît, suivre en un mot, comme une éguille, les mouvemens

d'une volonté absolue qui tourne & retourne sans cesse, il faut devenir un vrai thermometre, qui annonce le froid ou le chaud selon la bonne ou mauvaise disposition du pays, il faut savoir se rendre inépuisable en riens, stérile en bonnes œuvres, généreux en promesses, prodigue en complimens, fécond en dissimulations, hardi en projets, timide en exécutions; il faut se faire un visage de théatre, qui change de forme & de couleur selon les circonstances, il faut enfin cesser de vivre en soi-même pour ne plus vivre qu'au gré des autres; & se familiariser avec l'ennui, le tyran ordinaire des Cours.

La conversation est presqu'aujourd'hui une dissipation universelle qui emporte les esprits, de maniere qu'on ne parle que par habitude & sans aucune réflexion. On entend des mots, on voit des gestes, & tout cela n'annonce que des passions, qui se métamorphosent ou se diversifient selon les personnes. Les Savans mêmes ne conversent souvent entre-eux, que pour afficher leur jalousie & leur obstination.

On

On croiroit qu'il veut instruire l'univers, & que leurs esprits à force de s'électriser mutuellement, jetteroient au moins quelqu'étincelles, & toutes leurs périodes cadencées viennent simplement frapper l'air.

UN jargon de routine prend la place des réflexions, & nous voilà abandonnés à parler sans rien dire, & nous perdre au milieu des *si*, des *mais*, des *comments*, des *pourquoi*. Combien de personnes qui passent leur vie à discourir, & qui ne connoissent de leur être qu'un visage, des mains & des pieds.

UNE femme arrange ses maladies comme ses rubans, on assigne un jour pour la migraine, un autre pour les vertiges, & l'on ne manque point de rester au lit ces jours-là & de se plaindre beaucoup, on fait en un mot être malade sans savoir où l'on a mal, on s'occupe la veille du mal qu'on attend, le jour même on croit le sentir, & le lendemain on s'en entretient avec ses amis. Une toilette se trouve tout-à-coup chargée d'eaux de toute espe-

ce, une chambre eſt auſſitôt pleine de perſonnes qui ſemblent conſternées, cela vaut un ſpectacle.

Nous ne ſommes plus qu'une foule d'avortons, que l'eſprit de bagatelle flatte, occupe & ſéduit, nos meubles, nos habits, nos équipages : n'annoncent que des perſonnes ſuperficielles, qui ne ſemblent nées que pour donner matiere à rire à nos deſcendans.

Un cercueil eſt la demeure qui doit fixer notre attention. Il a beau être de plomb pour les uns & de bois pour les autres ; il abſorde toute notre prétendue immenſité. C'eſt là que les yeux fermés à toute vanité, nous nous réduiſons en pouſſiere peu à peu, juſqu'à ce que le cercueil venant lui-même à ſe détruire, il ne reſte aucun veſtige que nous ayons jamais exiſté.

La beauté du corps n'exiſte ſouvent qu'aux dépens de l'eſprit, & que la nature, qui ne fait rien d'abſolument parfait, laiſſe toujours quelques traces du

néant sur les objets quelle paroît embellir davantage.

Les fleurs dans nos jardins, paroissent toutes naturelles, les étoiles brillent de leur propre lumiére; mais les jolies personnes empruntent ordinairement l'éclat de leurs couleurs & de leur vivacité, au point qu'un objet, qui semble enchanteur, devient difforme tout-à-coup lorsque le vernis s'altere ou disparoît.

Le mérite qui devroit avoir la préeminence par-tout ne paroît qu'une ombre noire au milieu du monde.

Pourquoi le déguisement fait-il le mérite d'un bal? On craint sans doute que l'homme ne ressemble trop à l'homme, & que quelques traits de son ame raisonnable ne viennent à percer dans des yeux ou sur un visage. Toutes les traces de la raison doivent paroître effacées chez des personnes qui n'en veulent point reconnoître.

La curiosité est mise au rang des vices qui déshonorent un galant homme.

LES Turcs prient Dieu, lorſqu'ils voyagent, de les préſerver de la rencontre des perſonnes triſtes & abattues, & c'eſt une priere ſage qui ſe trouve dans leur Alcoran. De tous ces peuples, les Turcs ſont les plus charitables.

LA gaieté prévénante, attentive, ſe conſerve toujours au fond de l'ame, prête à renaître au beſoin, parce qu'elle n'eſt ni un caprice, ni une mode : elle a ſon principe dans la vertu même, & dès lors ſes accès n'ont rien de commun avec l'humeur.

QUEL eſt ce prétendu Philoſophe qui ne lance que des regards ſiniſtres & dédaigneux, qui, par ſa morgue, ferme la bouche à quiconque l'enviſage, qui paroît ſe creuſer lui-même pour en tirer des noirceurs contre ſes freres, qui trouve des impromptus malins au fond d'un verre où pétille le champagne, qui enfin s'applaudit de ſa méchanceté, comme les autres de leurs bons eſprits ? Il eſt un original qu'on évite, un être qu'on croit moins un homme qu'un tigre ; tandis que

ce Sage aux yeux doux, au front serein, persuade, enchante, & rend tout le monde de son avis, presqu'avant d'avoir parlé.

Toutes les ames répandues dans cet univers doivent, pour ainsi dire, faire masse par leur étroite union : mais soit la bizarrerie des modes & des goûts, soit enfin la force des préjugés, chacun ne tient qu'à lui-même, ou plutôt qu'à ses passions.

Sénèque, dans son ouvrage sur la tranquillité de l'ame, dit qu'il en est des esprits comme des terres, qu'on ne doit ensemencer & cultiver que par intervalles. Un travail assidu jette bientôt dans l'épuisement, & l'ame qui a besoin de se reposer comme le corps, à raison de la délicatesse des fibres & des muscles dont elle dépend, exige du délassement & de la dissipation. C'est pourquoi Socrate ne rougissoit pas de badiner avec son fils : que César-Auguste jouoit souvent aux dez avec des enfans dont l'esprit & la figure lui plaisoient ; que Domitien passoit une heure chaque jour à prendre des

mouches & à les percer ; que Lœlius & Scipion, ces perſonnages ſi célebres, s'amuſoient pendant leur ſéjour à la campagne à chercher des coquilles, & à s'en faire un paſſe-temps à la maniere des enfans ; que l'auſtere Caton lui-même s'égayoit en buvant avec ſes amis ; qu'enfin le Cardinal de Richelieu trouvoit du plaiſir à voir jouer des petits chats.

La raillerie, ce ton ſi difficile à prendre lorſqu'on ne veut pas s'écarter des regles de la modération, devient piquante ſans être injurieuſe, quand on ſait la tempérer par la gaieté.

Les larmes ſont précieuſes aux ames ſenſibles ; & elle ont beau couler, elles n'altérent point la gaieté que la Philoſophie fait naître. Tout homme qui s'inquiete, touche à la maladie ; & tout malade qui s'afflige, s'approche de la mort.

On regarde les enfans comme des jeunes plantes, & l'on a raiſon ; mais il s'en faut bien qu'on les traite avec le même ſoin. On les expoſe à tous les ca-

prices de la colere & de l'humeur, tandis qu'on met un oranger à l'abri du froid & du vent. Qu'arrive-t-il? Les vertus trop tardives ou trop précoces ne laissent que des ames nues, dont les passions s'emparent à l'envi, & les regrets deviennent tout le fruit de ces éducations trop austeres. Ce n'est qu'avec une haleine ménagée à propos qu'on ranime une étincelle, comme ce n'est qu'à l'aide d'une douce rosée que les fleurs conservent leur fraîcheur & acquierent leur beauté. La moindre grêle qui se répand sur un parterre, en dérange toute la symétrie, on voit aussi-tôt les tiges se courber, les feuilles se flétrir, & les nuances disparoître : triste image, mais bien sensible, de ce qui nous arrive lorsqu'on répand la terreur sur nos premieres années. La colere fermente, altere notre caractere, aigrit notre humeur, souleve notre esprit, & ne cause que du désordre & du dégoût.

La bonté n'est jamais gâtée que par l'orgueil ou par l'humeur, chez les personnes qui ont de l'élevation.

LE cœur veut raiſonner & l'eſprit aimer ; les ſentations veulent voir, & les perceptions ſentir ; de ſorte que nos deſirs au milieu d'une pareille confuſion, ne peuvent être que déraiſonnables, & conſéquemment criminels.

LA vraie volupté a ſon échelle comme la nature, & lorſquelle parvient au ſommet, c'eſt-à-dire juſqu'au repos de Dieu même, elle ſe change en une merveilleuſe extaſe, qui abſorbe le corps, & qui nous laiſſe tout ame.

IL ſemble qu'il y ait un pacte entre nos paſſions & nos ſens, qui nous force d'embraſſer l'erreur. Il ſuffit qu'un écrivain ſoit à la mode, pour que ſes rêveries les plus bizarres paſſent de main en main comme le chef-d'œuvre du bon goût, quoiqu'il ſoit inconteſtable que le bon goût ne ſe rencontra jamais qu'avec le vrai. L'opinion de ſiecle en ſiecle s'annonce toujours ſous une nouvelle forme, mais preſque toujours fauſſe & toujours ſéduiſante.

Il n'y a jamais que la surface du vrai Philosophe qui puisse se ressentir des revers. Si par hazard son visage se ride, son ame conserve la même sérénité. L'imagination nous éleve au dessus de tous les honneurs, & elle renferme plus de richesses que l'univers n'en contient.

Les insensés s'imaginent escalader les Cieux, parce qu'ils font quelque chétive découverte en Physique ou en Astronomie; comme si le Payſan qui creuse la terre, n'étoit pas auſſi près de Dieu que le Savant qui observe les Astres.

L'homme est un spectacle divin, quand il s'oublie lui-même pour n'enviſager que le Ciel. C'est sur les débris de l'orgueil, qu'un esprit immortel doit s'élever. Toutes les victoires les plus éclatantes ne valent pas l'honneur de se vaincre soi-même. Que sert de commander à des soldats, si l'on ne sait pas imposer silence à ses propres passions? L'ame est Roi chez le Sage qui connoît le prix de son être, & qui tient ses desirs & ses sens au dessous de la raison.

M. Fléchier en peignant le grand Turenne nous a donné l'idée de la vraie grandeur d'ame ; „ c'étoit, disoit-il, dans les „ occasions les plus éclatantes que M. de „ Turenne se dépouillant de lui-même, „ renvoyoit toute la gloire à celui à qui seul „ elle appartient légitimement. S'il marche, il reconnoît que c'est Dieu qui le „ conduit & qui le guide ; s'il défend des „ places, il sait qu'on les défend en vain, „ si Dieu ne les garde, s'il se retranche, „ il lui semble que ce Dieu qui fait un „ rempart pour le mettre à couvert de „ toute insulte, s'il combat, il sait d'où „ il tire sa force, & s'il triomphe, il „ croit voir dans le Ciel une main invisible qui le couronne."

C'est ainsi que la vraie grandeur d'ame s'annonce ; il n'y a que celle-là qui triomphe des événemens, qui nous éleve au dessus de nous-mêmes, & qui mérite une admiration universelle & durable.

Des simples yeux qui se promenent, & qui ne voient que la surface des corps,

ne doivent pas s'appeller des yeux Philosophiques : mais nous sommes dans les ténebres, où, après avoir bien frotté nos paupieres, nous appercevons quelques rayons rouges & blancs, que nous prenons pour la lumiere ; & voilà toute notre découverte.

Nous séquestrons la candeur, cette vertu originelle pour lui substituer une certaine duplicité que nous croyons être le fond de nous-mêmes, nous sommes un orage, & nous devrions être une nuée bienfaisante.

Puisque c'est un usage reçu de ne qualifier du titre d'héroïsme que les actions d'un homme qui va tuer ou se faire tuer à la guerre. Exposons le tableau de la Bruyere, il va nous donner une idée de nos combats & de nos victoires : voici comme il s'explique. „ Si l'on nous dit „ soit que tous les chats d'un pays se sont „ rassemblés par milliers dans une plaine, „ & qu'après avoir miaulé tout leur „ saoul, ils se sont jettés avec fureur les

„ uns sur les autres, & ont joué ensemble
„ de la dent & de la griffe ; que de cette
„ mêlée il est demeuré, de part & d'au-
„ tre, neuf à dix mille chats, qui ont in-
„ fecté l'air par leur puanteur ; ne dirions-
„ nous pas, voilà le plus abominable
„ sabbat dont on ait jamais ouï parler ! si
„ l'on nous apprenoit ensuite que ces ani-
„ maux combattent pour la gloire, ne ri-
„ rions-nous pas de tout notre cœur ?
„ Voilà cependant notre portrait ; & si
„ nous avons imaginé les sabres & les
„ dards, c'est que, plus foibles que les
„ bêtes mêmes, nous n'aurions pu, avec
„ nos mains, que nous arracher les che-
„ veux & nous égratigner au visage. "

Si nous joignions à ce parallele les sen-timens de différens Auteurs de l'antiquité sur le même sujet, nous serions infinis dans nos citations ; mais Sénèque peut ici parler au nom de tous, d'autant mieux qu'il a souvent recueilli leurs pensées. Alexandre, nous dit-il, ne fut qu'un bri-gand dès sa jeunesse ; il devint par la suite le destructeur des Nations, le fléau du

genre humain & la perte de ſes amis comme de ſes ennemis.

LA vieilleſſe ni la maladie n'ont rien d'effrayant chez un homme gai : il ſe fanne, il eſt vrai ; mais comme une roſe, qui conſerve, même en dépériſſant, quelques veſtiges de ſa beauté. Auſſi voyons-nous les perſonnes joïeuſes par tempérament, ou par réflexion, environnées de leurs amis juſqu'au moment de leur dernière fin. On ſe fait encore un plaiſir d'aller jouir des reſtes de leur gaieté paſſée, & de leur entendre raconter les anecdotes de leur jeuneſſe.

LES hommes les plus diſſipés recherchent le vrai plaiſir, mais ſans ſavoir où il exiſte, parce qu'ils ne rentrent pas en eux-mêmes : autrement ils ſentiroient qu'il ne peut être que dans un cœur ami de l'innocence & de la vérité.

QUICONQUE eſpere trouver le plaiſir à force d'aller & de venir, ne le rencontrera jamais ; le Sage ne fait que s'interroger, & il ſait être heureux.

Il n'y a que les hommes ſans humanité qui voient tout le monde indifféremment, & qui ne s'apperçoivent ni de la mort, ni de l'abſence des autres.

Il n'y a que les foux qui affectent continuellement l'air ſérieux, ſelon cette belle maxime du célébre la Rochefoucault. *Il eſt une folie grave, concertée, & contente d'elle-même, qui a un certain air de ſageſſe plus impertinente mille fois, que cette folie étourdie & plaiſante qui ne fait nulles réflexions.*

Les bons mots ou les pointes font un ſel attique, mais qui, tel que celui que nous répandons ſur nos mêts, doit être employé ſobrement.

Les ridicules furent toujours la reſſource des petits eſprits : incapables de ſaiſir le grand, & de connoître le majeſtueux, ils ne s'attachent qu'à des ſuperficies ; ils s'imaginent en conſéquence qu'une Épigramme ou qu'un Roman doivent anéantir tous les raiſonnemens.

L'UNIVERS n'eſt qu'une vaſte priſon où chacun s'enchaîne à ſa maniere, ſans le ſavoir & ſouvent même ſans le vouloir. Démocrite conſeille aux hommes de faire peu de choſes, s'ils veulent être heureux; & nous faiſons trop, en ne faiſant rien.

POUR être ſavant aujourd'hui, il faut ſavoir la généalogie des étoffes & des bijoux, comme on ſavoit autrefois celle des familles, il faut connoître toutes les poudres, tous ces fards, & s'en faire un catalogue exact qui orne l'eſprit; il faut avoir un langage tout compoſé de mots ſémillans, de ſuperlatifs nouveaux, & n'eſtimer que le ſtyle en découpure, & des phraſes en miniature.

ON ne nous accoutume ni à mettre notre corps d'intelligence avec notre raiſon, ni à commander à l'appetit, ni au ſommeil. Les ſenſations parlent & l'ame ſe tait. Les fables s'enſeignent, & les vérités diſparoiſſent. Il y a un ſceau de grandeur qui doit s'imprimer ſur toutes les actions d'un être raiſonnable; autrement on marche terre à terre, & l'on vit confondu avec les inſectes.

La prospérité des méchans n'est qu'un torrent qui fait du bruit, qui ravage, & qui va se perdre dans un gouffre ténébreux : celle des bons est une fleuve qui réjouit la vue, qui coule avec majesté, qui porte la fécondité, & qui va se réunir à l'immensité Divine.

Il semble que la vérité, si étrangere parmi les hommes, n'a droit de paroître que lorsqu'on souffre. Prenant alors un ton d'autorité, elle nous reproche notre amour pour la molleſſe & pour les plaisirs, & elle nous apprend qu'on ne peut compter, ni sur l'argent, ni sur le crédit, ni sur le grand nombre, ni sur les ressources de l'esprit, ni sur la force du tempérament ; elle nous fait voir que tous ces étais sont toujours prêts à écrouler, & qu'il n'y a que Dieu, qu'on trouve au fond des abymes comme dans les prisons, qui doive être notre espérance & notre appui.

Le souvenir chez le Philosophe n'est que l'action de l'ame qui se replie sur elle-même, tandis que chez les gens du

monde la mémoire n'eſt qu'un jeu qui ſemble retourner en arriere.

Pour peu qu'on liſe l'Hiſtoire, on verra que le cœur jaloux contre l'eſprit dont il ne veut pas dépendre, s'eſt fait depuis long-temps une Théologie à part.

Il faut écouter les ſens, mais en maître qui leur fait la loi, qui leur détermine la route qu'ils doivent tenir, & qui n'eſt point leur dupe. L'ame perpétuellement confondue avec les ſens & les préjugés, perpétuellement confondus avec les loix, ou fait diſparoître la regle immuable de nos eſprits.

Tout homme en diſputant, oppoſe ſon amour-propre aux raiſons qu'on lui donne, & dans le temps même qu'il devroit écouter ſon antagoniſte, il n'eſt occupé qu'à chercher des réponſes en lui-même, qui lui aſſurent la victoire. La diſpute n'eſt donc pas plus amie de la vérité que l'adulation.

Les Grands ſont en quelque ſorte per-

pétuellement emmaillotés. La flatterie & les préjugés ſont les premiers langes dont on envéloppe leur être, qui, n'ayant plus la force de ſe mouvoir & de parler, devient un automate abandonné à tous les reſſorts du menſonge, de la politique & de la corruption.

La ſcience eſt bien dangereuſe, lorſqu'elle oſe ſortir de ſes limites ; elle court d'un Pole à l'autre ſemer ſes poiſons, & faire des proſélytes, qui, ſemblables aux enfans de Noé, tâchent follement d'eſcalader les Cieux.

En Théologie, on commence ſouvent par défendre la cauſe de Dieu, & l'on finit par ſoutenir la ſienne propre. La vérité diſparoît, l'obſtination prend ſa place, & on oſe la faire révérer comme l'Évangile même. Qu'Arrive-t-il ? On allarme les conſciences, on ébranle la foi des ſimples, & l'on fraie le chemin à une multitude d'eſprits forts, qui, triſtes témoins des altercations de nos Docteurs, prennent le parti de s'en mocquer, & de ne plus rien croire.

LES hommes ne ſont que de foibles enfans qui ſe donnent de grands mouvemens pour imaginer un jeu, ou pour dreſſer un château de cartes. Diſons mieux, on ne voit parmi les hommes que des fourmis placées ſur un tas d'ordure qui ſe diſputent un brin d'herbe.

L'HOMME n'eſt grand, n'en doutons pas, qu'autant qu'il ſait s'étendre lui-même, élargir ſes idées, multiplier ſes actes de généroſité & ſe reproduire dans le cœur de ſes freres, dont il excite par des bienfaits la reconnoiſſance & l'amour. Ce ne ſont pas les richeſſes d'autrui qui nous mettent en honneur, mais celles qui nous ſont propres, & que nous tirons de notre fond.

LES Sages ouvrent l'avenir lorſque le préſent les inquietent, & ils ne conſiderent plus leurs chagrins que comme un inſtant de douleur qui eſt paſſé.

L'ENVIE, la belle paſſion des Cours, n'eſt pourtant que le partage des ames baſſes.

Le moment du bonheur seroit souvent celui de la disgrace, si l'on savoit en profiter, mais au lieu de jouir de sa liberté, on s'enchaîne encore davantage.

Le plaisir tel que le conçoivent les gens du monde, n'est selon l'exacte vérité, qu'une dégradation de notre être, & qu'une tache qui flétriroit la plus belle vie.

Il faut honorer les petits, *les larmes*, dit l'Ami des Hommes, *me viennent aux yeux, quand je songe à cette portion intéressante de l'humanité, ou quand de ma fenêtre je considere toutes les obligations que nous leur avons, quand je les vois suer sous leurs fardeaux, & que, me tâtant ensuite, je me rappelle que je suis de la même pâte qu'eux.* Croiroit-on, dit le *Journal des Savans*, que ces sentimens pour les petits fussent nés dans le Sol aride & intraitable du XVIII siecle ? Belle réflexion, & d'autant plus digne d'être admirée, qu'on croit aujourd'hui le peuple d'un autre limon que les Grands ! & à qui sommes-nous redevables de ce désor-

dre, sinon au luxe, qui, à force de galonner une personne, de la couvrir de pierreries, de dorer son palais, de velouter son équipage, la rend hautaine & impertinente.

Les Grands ont prudemment établi que leur faste & leur étiquette les introduiroient par-tout, leur mériteroient toutes les distinctions & les rendroient supérieurs aux Savans mêmes. Car, hélas! combien de Seigneurs dans le monde qui se trouveroient dans les antichambres, tandis que le Philosophe entreroit par préférence.

Les grands hommes se roidirent toujours contre le faste, & l'on ne vit jamais que des petits génies s'émerveiller à la vue d'une étoffe ou d'un bijou.

On court chaque soir au théatre enivrer sa raison & rallumer ses desirs presqu'éteints, on va pleurer le mal ou les malheurs d'un Héros supposé, tandis qu'on vient de refuser un regard de compassion à une foule de misérables; on vient s'as-

tendrir au récit d'une ſcene amoureuſe, & l'on n'aime ſouvent ni ſon épouſe, ni ſes enfans, ni ſes domeſtiques, ni ſon prochain.

LA jouiſſance de notre être ne ſauroit guere s'accommoder des illuſions du théatre : auſſi l'évite-t-on lorſqu'on veut conſerver une ame libre & ſe poſſéder. On ſe fait un magnifique ſpectacle à ſoi-même des deſirs & des penſées qui nous agitent, & qui diverſifient notre imagination à l'infini, on ſe regarde au fond de ſon propre cœur, & l'on y découvre un jeu de paſſions qui ſouvent ſont plus comédiennes que les Actrices mêmes ; on ſe conſidere comme un Acteur, qui, jouant un rôle dans l'univers, y paroît ſous une forme empruntée, & vient y exercer une fonction plus ou moins brillante, & enſuite diſparoître.

Nous prodiguons nos pleurs aux malheurs d'un Héros factice. Quand nous nous connoîtrons bien, nous réſervrons toutes nos larmes pour nous-mêmes ; & loin de les prodiguer ſur des objets auſſi frivo-

les, nous croirons que nous n'avons point assez pour expier nos erreurs & nos folies. Héraclite, qui pleura toute sa vie, n'eut pas besoin de courir au théatre : il examina les hommes, il vit leurs préjugés, il connut leur aveuglement, & ses larmes coulerent sans interruption.

Nous sommes à peine des hommes, & on ne fait paroître sur la scene que des demi-Dieux imaginés par la fable.

JEAN-JACQUES ROUSSEAU vient de donner une Lettre contre les spectacles, où il dit : *qu'il n'y a que la raison qui ne soit bonne à rien sur la scène. Le théatre ne donne de mauvaises couleurs qu'aux passions de rébut ; il flatte & il embellit celles qui sont à la mode & générales : il renforce le caractere national. D'ailleurs*, ajoute-t-il, *si la beauté de la vertu étoit l'ouvrage de l'art, il y a long-temps que ce même art l'auroit défiguré.*

QUE devient l'ame d'un joueur lorsqu'il tourne une carte ! où va-t-elle se retirer ? On croiroit que le joueur se ma-

térialiſe, qu'il s'enchaîne : qu'enfin il devient un ſimple animal qui ne ſait plus que remuer des mains & des yeux. Quelle exercice que celui où l'on ne fait que végéter? On ceſſe d'être homme, & l'on devient inférieur à l'arbre même qui nous donne chaque année d'excellens fruits. La probité, qui commence ſouvent par ſe voir dupée lorſqu'on joue, ſuccombe à ſon tour & diſparoît pour faire place à la ruſe & à l'artifice. Ne voilà-t-il pas une belle chûte? Et un homme qui jouit de lui-même ne craindra-t-il pas comme le feu une récréation où la probité peut facilement faire naufrage.

Le jugement du monde eſt ſi peu de choſe en ſoi-même, qu'en vérité ſes railleries, ſes diſcours ne méritent guere qu'un ſouverain mépris. Tant de propos découſus, tant de ris indécens, tant de nouvelles puériles, tant de répétitions ennuyantes, tant de calomnies indignes, ſont la ſuite de toutes les viſites. Quand on jouit de ſon être, on n'a garde d'aller de porte en porte recueillir une telle moiſſon. Il eſt

inutile

inutile d'aller visiter des insensés. *Quand je veux voir un fou*, dit Sénèque, je me regarde, convaincu que nous avons tous une folie qui nous est propre.

Si l'on ne se promene que pour marcher, c'est simplement imiter le bœuf. Une ame pensante doit toujours sentir, connoître le plaisir de ses récréations, & pouvoir s'en rendre raison à elle-même ainsi qu'aux autres.

L'homme a fait de lui-même un être bien méprisable; il n'est plus qu'un roseau, jouet du moindre zéphir.

Des amis pleins de candeur & de vertus, sont des amis immortels. Il n'y a rien de plus heureux que l'homme qui sait être son propre ami dans l'ordre moral, il connoît tout le prix de sa dignité, & il ne s'allie qu'avec des êtres qui épurent son esprit & son cœur.

Le peu d'espace que nous occupons, ainsi que la petitesse de notre corps qui en est une conséquence, nous font tellement

démontrés, qu'il eſt impoſſible à notre orgueil de les conteſter. L'homme habite un petit tabernacle d'argile, qu'il a ſon fondement dans la poudre, & qu'il eſt conſumé à la rencontre d'un petit vermiſſeau. Le néant nous environne de tous côtés. Par le paſſé nous ne ſommes plus, par l'avenir nous ne ſommes pas encore, & par le préſent nous ne ſommes qu'en partie. Tous nos âges nous apportent quelque foibleſſe, & préludent notre tombeau. L'enfance n'eſt qu'un oubli, la jeuneſſe qu'un ſonge brillant, la vieilleſſe qu'une mort languiſſante.

Il y a peu de choſes qui nous environnent & qui ne nous annoncent notre fin, les réflexions mêmes qui conſtituent la vie de l'ame ſont paſſageres, & forment par leur deſtruction, une eſpece de mort qui ſubſiſte en nous, en ſe renouvellant ſans ceſſe.

Nous nous ſentons libres, & nous ne croyons cette liberté réelle, que lorſqu'elle ſuit nos paſſions à la trace. L'amour des amans eſt un amour auſſi in-

quiet, auſſi violent qu'un joug inſupportable à notre liberté. N'eſt-il pas terrible en effet de n'être plus à ſoi, de devenir le thermometre d'une perſonne pleine de caprices & de bizarreries, d'imaginer ſans ceſſe des moyens de ſe juſtifier dans des circonſtances où l'on n'a point manqué, de craindre à chaque inſtant d'être ſupplanté par un rival, de vivre en un mot dans un amour qui par ſes excès peut ſe changer en haine à tout moment?

Le monde n'eſt qu'une ſucceſſion d'eſprits imitateurs qui ne nous laiſſe entrevoir aucun genre créateur: on ſe trouve inveſti tôt qu'on raiſonne, ou de charlatans qui ne travaillent qu'à nous diſtraire de l'étude de nous-mêmes, ou d'ignorans qui prennent les moyens pour la fin. Nous ſommes pour l'ordinaire des copies bizarres de nos parens ou de nos gouverneurs.

Dire que la Poeſie eſt le langage des Dieux, c'eſt convenir qu'elle a bien dégénéré. Si l'art de faire des vers, c'eſt-

à-dire, de trouver une rime, d'arranger des mots, & d'asservir une pensée à tel nombre de syllabes, n'est pas ennobli par le sujet, ce n'est plus qu'un talent dangereux. Je demande en effet à tout Sage, ce qu'il pensera d'un pareil savoir. L'Auteur superficiel du Spectacle de la Nature (ouvrage excellent pour apprendre à lire aux enfans) va nous répondre. Voici comme il s'exprime dans son premier tome sur l'Histoire du Ciel, „ qui conçoit que se donne dans le monde pour un *homme de Belles-Lettres*, & rien de plus, „ doit faire un mauvais personnage. Les „ Belles-Lettres sont quelque chose de „ bon pour parvenir à quelque chose de „ mieux; mais si l'on s'y arrête, on fait „ servir son ame à connoître des choses „ futiles qui ne laissent que du vuide." M. Pluche a le talent de former des petits Physiciens & de faire de jolies Philippiques sur les Belles-Lettres.

Plus les choses sont sérieuses & véritables, & plus sont-elles susceptibles de ridicules. On s'amuse en lisant des opinions

toutes singulieres, & bientôt on croit les opinions singulieres.

L'HOMME qui jouit de son être, convaincu de cet esprit faux, & souvent dangereux de la plupart des Poëtes, ne les regarde que comme une flûte qui rend des sons plus ou moins gracieux, qui souvent détonne, & qui n'est capable que d'amuser un quart d'heure les gens qui ne connoissent point la vraie gaieté & qui n'ont point d'ame. L'homme de bon sens jette un œil de compassion sur ces élégies, ces amours ridicules qui sont le sujet de la plupart des Tragédies. Il lui semble entendre Don Quichotte célébrer sa Dulcinée du Toboso.

LES sages évitent tout ce qui a air d'ostentation; ils ne veulent que la conscience pour témoin de leur solitude & de leur habitation avec eux-mêmes.

CHAQUE siecle a sa portion d'esprit, & on en sait la valeur lorsqu'on habite avec soi. L'art de connoître le monde & ses

usages n'est pas un mystere, & si un Philosophe ne peut pas se le représenter, c'est que souvent il ne peut ramper aussi bas que ce monde, qui, tout en bagatelles & en frivolités, allarme & déconcerte la raison.

La plupart des hommes ne se visitent que par intérêt ou par désœuvrement. Une dissipation universelle nous arrache perpétuellement à nous-mêmes pour nous lancer au milieu du monde, & une cupidité, presque toujours l'ame de nos actions, nous engage à rechercher un voisin & à le cultiver. Le superbe fait une visite pour être vu, le curieux pour voir, la femme pour parler; de sorte que si l'on remonte au principe de toutes les visites, on ne les trouvera que des passions diversifiées qui se cherchent & qui s'accrochent pour former cette confusion de rapports, de caquets, de médisances, de jalousies, de nouvelles & de modes dont l'univers est plein.

Lorsque dans une personne l'art de

chanter ou de danſer eſt une ſcience de louange ; je veux dire, qu'on en fait métier & qu'on l'exerce ſur le théatre, c'eſt le grand chemin de l'impureté.

MÉRITE, eſt un mot ſynonime que chaque paſſion explique à ſa maniere ; mais quoi qu'il en ſoit, il exiſte un mérite réel, qui, indépendant des coutumes, des temps & des préjugés, étonne la multitude, & fait frémir l'envie. Il ſe trouve chez l'homme le plus ſimple ; ſi l'on s'étudie & ſi l'on ſe connoît, on a le vrai mérite.

IL faut que les ſciences, toutes ſublimes qu'elles nous paroiſſent, ne ſoient pas ſi merveilleuſes, puiſque la Sageſſe Éternelle, en venant nous inſtruire, ne nous en a rien enſeigné.

UN Conquérant, en exterminant le plus d'hommes qu'il étoit poſſible, ſignala ſon nom par l'endroit même qui auroit du le déshonorer ; & l'on fut aſſez ſtupide pour faire des Héros de ceux qui n'étoient que

des tyrans, & pour immortaliser des monstres qu'on auroit du étouffer.

Si la probité, la justice & la bonne foi continrent nos peres dans l'égalité, il a nécessairement fallu que l'anéantissement de ces vertus produisît l'inégalité des conditions.

Deux grands objets doivent faire continuellement notre étude; l'ame & Dieu: mais ils n'ont ni goût, ni figure, ni couleur; nous nous occupons très-peu de l'un & de l'autre. Le sens intime, quoique le témoignage continuel de notre existence & de notre raison, n'est qu'un mot vague qu'il nous seroit impossible d'expliquer. Il n'y a que quelques Sages, & dont le monde se rit, qui n'aient pas honte d'interroger leur ame, & de l'approfondir.

On ne sauroit trop s'étonner de ce que l'homme, toujours actif à se porter vers les extrêmités, n'embrasse que celles qui le rapprochent de la terre. Les desirs sublimes l'incommodent, quoiqu'il soit né

pour eux. Et ſa volonté ne lui paroît libre & précieuſe que lorſqu'elle l'incline au mal.

Il faut dans l'homme quelque choſe de noble, de ſublime & d'héroïque, s'il veut ſoutenir l'honneur de ſa dignité. Ces vertus s'acquierent en partie, lorſque les exemples & les exercices accoutument le corps à la patience & au travail. On trouve de la puſillanimité chez tous ceux qu'une éducation molle a formé. La délicateſſe de leur corps annonce la foibleſſe de leur eſprit; ils n'ont ni le courage de marcher, ni celui de ſouffrir, ni celui de s'élever; on diroit qu'ils ſont toujours prêts à ſe briſer, & qu'ils n'ont point d'autre ame que la ſubtilité de leurs fibres & la ſenſibilité de leurs organes. On ſuccombe en conſéquence à la moindre douleur, & l'on a de force que pour ſe plaindre & s'impatienter.

Notre ame toute ſimple, & conſéquemment incapable pour ſa nature, d'accroiſſement ou de diminution, ne tire ſa véritable grandeur que de ſa

spiritualité ; & on beau vouloir l'entremêler & la confondre avec des grandeurs toutes terrestres, elle demeure aussi unique aussi simple & aussi isolée chez le Monarque que chez le dernier des malheureux, parce qu'il n'en est pas des richesses comme des vertus, qui étant des qualités purement spirituelles doivent relever l'esprit.

Le besoin public est toujours le prétexte dont on se sert pour introduire des usages bizarres, quoiqu'il soit souvent manifeste que le grand nombre en souffre & en gémit. Je voudrois bien savoir, par exemple, si ceux qui imaginerent tant de superbes équipages qui roulent pompeusement dans nos Villes, crurent être utiles au genre humain. Ils ne consulterent que la molleſſe & la vanité des riches, puisque dans une ville où il y aura peut-être six mille personnes qui vont en équipage cent mille marchent à pied. Et qu'en résulte-t-il? Voilà toute une multitude incommodée, humiliée, & souvent exposée à périr, tandis que quelques par-

ticuliers se bercent insolemment dans un trône portatif, d'où ils regardent, avec le plus souverain mépris, un galant homme qui paroît sous leurs pieds. Chacun se range à droite & à gauche, comme si la Divinité venoit à passer, quoique souvent le pauvre, qui se traîne dans les rues, courbé sous son faix, mérite beaucoup plus d'hommages réels que le Seigneur qu'il éclabousse.

Les Pantins, dont l'Europe fut pleine il y a quelques années, n'étoient que les portraits de la plupart des hommes d'aujourd'hui. On les voit remuer une tête, des jambes, des bras & rien de plus, de sorte que sans ces mouvemens, & sans les couleurs dont ils se chamarrent, on ne sauroit ce qu'ils sont. Comment pouvoir démêler à travers de telles puérilités, des ames immortelles, & reconnoître ce souffle de Dieu empreint sur chacun de nous? Comment peut on considérer sans honte sa propre essence, & s'avouer de même nature que de pareils automates? Sans doute un tel coup d'œil perce le cœur du

petit nombre de personnes choisies, qui jouissent encore d'elles-mêmes malgré la dissipation & le désordre.

Nous avons des maladies & des remedes à la mode. On sait que les vapeurs chez les femmes, & l'hypocondrie chez les hommes, sont aujourd'hui les maux de préférence ; & que le mercure est un remede en honneur, comme l'antimoine au siecle dernier.

Il n'y a presque pas d'instant où nous n'appercevions les bornes de notre raison, semblable à cet horizon qui nous environne, elle ne nous présente qu'un espace infini. Il n'y a rien de plus propre à nous convaincre de cette vérité, que la lecture de tous les livres qui existent dans l'univers. Ils ont beau être profond, sublimes, lumineux, ils ne nous apprenent ni à connoître l'avenir, ni a trouver la cause de mille effets que nous voyons. S'ils démontrent quelque vérité, dont on ne peut douter, ce sont des vérités qui n'ont rien d'infini.

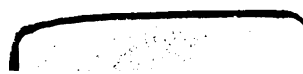
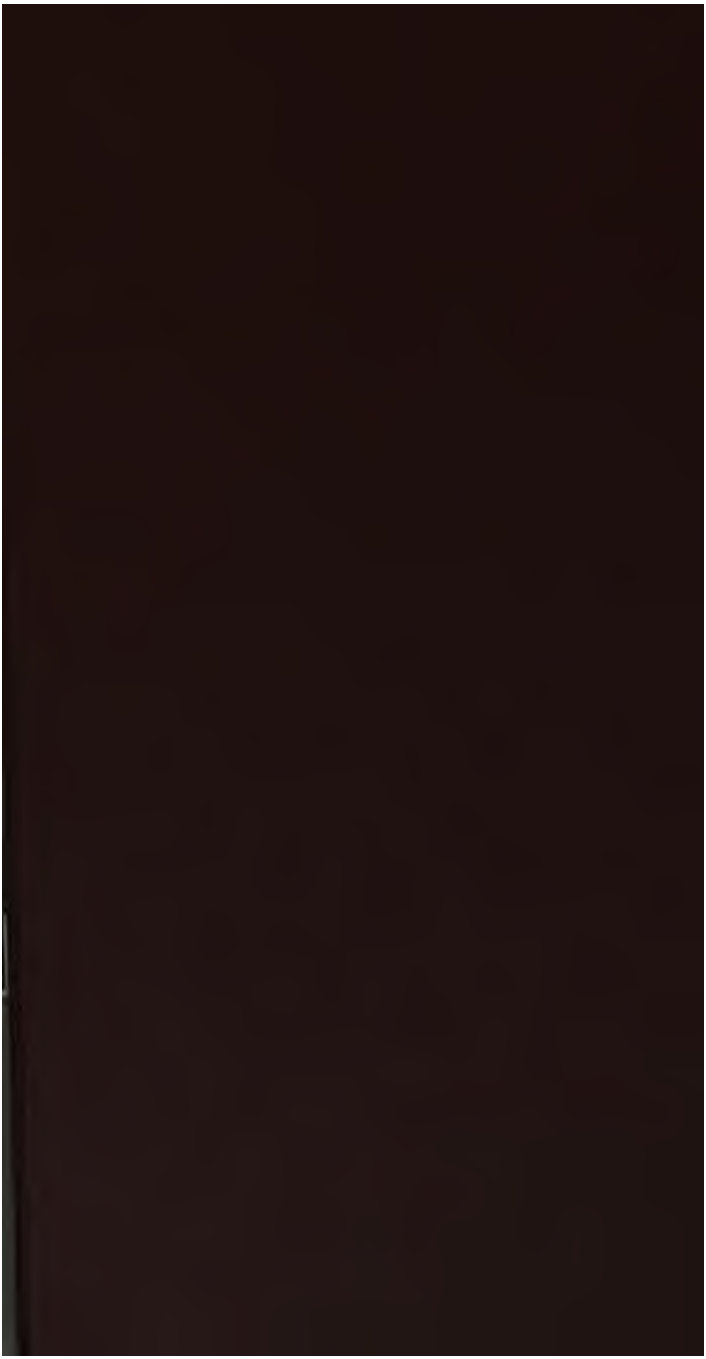
FIN.

TABLE.

LA JOUISSANCE DE SOI-MÊME. p. 1
L'Ame. Ibid.
Jouir de ſoi-même. 8
Des Sens. 10
La Liberté. 11
De Dieu. 13
La Vérité. 15
Des Mœurs. 16
Des Préjugés. 17
La Lecture. 18
De la Réputation. 19
L'Hiſtoire. 21
De l'Héroïſme. 22
Des Philoſophes. 23
Le Monde. 27
De la Société. 30
De la Méthaphyſique. 34
Du Siecle. 37
Les Dignités. 43
LE TABLEAU DE LA MORT. 47
LA CONVERSATION AVEC SOI-MÊME. 57
LA GRANDEUR D'AME. 65
Des Idées. Ibid.

TABLE.

Des Penſées. 67
Des Sentimens. 70
Des Deſirs. 71
Des Paſſions. 73
Des Sens. 75
Des Plaiſirs. 77
Des Vérités. 79
Des Opinions. 81
La Liberté. 83
Des Vertus. 86
De la Vie préſente. 89
Des Douleurs. 92
Des Défauts. 93
De la Proſpérité. 95
Des Sens. 101
Du Savoir vivre. 102
La Fortune. 104
Des Amis. 106
Des Auteurs. 107
De la Gaieté. 111
De l'Amitié. 121
Le Langage de la Raiſon. 127
L'Univers Énigmatique. 138
Le véritable Mentor. 148
Le langage de la Religion. 156
Mélanges. 161

Fin de la Table.

TAYLOR INST. OXFORD